30e Année. Décembre 1943

Cahiers du Sud

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

PAUL ELUARD .... *La Vie la Nuit*

GASTON BAISSETTE .... *Prélude en mi mineur*

FRANZ KAFKA .... *Aphorismes*

RENÉ NELLI .... *Poèmes*

HENRI RODE .... *L'Illusionniste*

PORTRAITS

HENRI DE MIRAMON .... *In Memoriam Jacques Bénet*

CHRONIQUES

JEAN-PAUL SARTRE .... *Un nouveau mystique* (III)

A. B. D. .... *Le Béhaviorisme*

NOTES — COMPTES RENDUS

LES LIVRES, par *René Nelli, Francis de Miomandre, René Massat, Joë Bousquet, R. S.* — TÉMOIGNAGES, par *Luc Decaunes* et *René Daumal*. — REVUE DES REVUES, par *Jean Tortel*. — LE THÉATRE, par *René Laporte* et *Georges Neveux*. — LETTRES ETRANGÈRES, A Athènes, par *Roger Milliex*.

8° Z 21087

DÉPOT ÉDITEUR

10, Cours du Vieux-Port
MARSEILLE

11, Rue de Médicis
PARIS - (VI°)

Le N° : 15 fr.

7

PIERRE RIOU

Représentant en librairie

Chargé de service

LYON, 62, Cours de la Liberté

PARIS, 84, Avenue Emile-Zola

OFFRE EN SOUSCRIPTION

les ouvrages à tirage limité

des grands éditeurs

◆ ◆ ◆ ◆ ◆

Service des listes et des bulletins-catalogues aux amateurs

qui en font la demande

◆ ◆ ◆ ◆ ◆

Bulletin-Catalogue « **LES BONNES FEUILLES** »

Service de documentation bibliographique :

« **LES FICHES BIBLIOPHILIQUES** »

N° 262. 30me Année. Décembre 1943.

Cahiers du Sud

TOME XIX. — 2me Semestre 1943

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

LA VIE LA NUIT

RÊVE DU 21 SEPTEMBRE 1943

J'ai rêvé que je marchais vite
Sur les routes du Tyrol
Parfois pour aller plus vite
Je marchais à quatre pattes
Et mes paumes étaient dures
Et de belles paysannes
A la mode de là-bas
Me croisaient me saluaient
D'un geste doux
Et j'arrivai aux prisons

On avait mis des rubans aux fenêtres
Les portes étaient grandes ouvertes
Et les prisons étaient vides
Je pouvais y habiter
Entrer sortir à mon gré
Je pouvais y travailler
Je pouvais y être heureux
En bas dans une écurie
Des chevaux noirs enrubannés
Attendaient mon bon plaisir

Comme de l'eau dans le soleil
Les murs tremblaient
Sur la place les paysannes
Riaient sans savoir pourquoi
C'était la fête de la neige
En plein été dans les fleurs

Je repartis gonflé d'air pur
Léger rapide sur les routes
J'arrivai aux mêmes prisons
Ensoleillées vides et gaies

Je me suis réveillé surpris
De n'avoir pas rencontré d'homme.

REVE DU 12 NOVEMBRE 1943

La montagne de pierre blanche
Glisse de droite à gauche
Comme une barque sans passagers
Sur une invisible rivière

Le jour a fourni la matière
De plusieurs ballons de fleurs grises
Qui passent devant la montagne
De gauche à droite

Une fille volante
Descend vers moi très lentement
Dans le vent elle chante à peine
Ne croyez pas qu'elle ait des ailes

Je l'attire comme une alouette
Avec un morceau de fer-blanc
Elle m'échappe plusieurs fois
Elle est bien habillée de blanc

D'un manteau blanc
Fermé très haut car elle a froid
D'un chapeau blanc
De ce blanc qui va bien aux blondes
De neige sous un soleil clair

Quand je l'attrape elle m'emmène
Dans une petite allée grise
Nous planons légèrement
Elle est très belle il fait très froid
Le jour s'achève mais je sais

Le secret tiède de ses seins.

CECI N'EST PAS UN REVE

Sous le rideau des forêts endormies
Sous le manteau des plages sans empreintes
Au plus profond d'un monde maternel
Dans un berceau garni d'un feu très doux

Pâle étoile du bonheur
Un visage veut survivre
Lumière à porter aux nues
Un visage veut s'étendre
Cette femme résignée

Cette femme rougissante
Cette femme prosternée
Un chardon souffle ses charmes
Légers
Comme le son des cloches des années passées
Passées à rêver

Un joli teint de raisin
De blondes mèches d'eau fraîche
Elles lavent le chemin
Le délassent et l'éclairent
La femme regarde au loin
Et moi je regarde au loin
Et nous abordons ensemble
A la rive de nos yeux
Ensemble
La poitrine de chair intacte est dévoilée
Floraison d'air pur

Un profond soupir de joie
La solitude est vaincue
Un profond rire de source
La force est égalisée
Confiantes nos mains s'unissent
Les moissons de la jeunesse
Débordent dans l'éternel
Et les bouches amoureuses
Avouent
Le langage sans but sans ombres qui rayonne
Et qui chante haut.

Paul ELUARD.

PRELUDE EN *MI* MINEUR

Dès le premier accord je vis un rocher de Cornouailles et j'entrai dans la douleur. Tous les bruits épars dans la chambre et dans la rue se fixèrent. Les sensations, bourdonnantes dans la canicule comme des vols de mouches se groupèrent en essaim. Pourquoi Elisa qui depuis plus d'une heure feuilletait des partitions et jouait « du bout des doigts » choisit-elle tout à coup ce prélude en mi mineur ? Je la voyais de dos ; ses mouvements jusque là abandonnés avec un balancement des épaules et du cou s'étaient raidis. Je regardais son buste immobile, sa nuque droite où roulaient des boucles de cheveux gris, ses pieds sagement posés sur les pédales. Seule s'infléchissait la ligne des poignets et des avant-bras. Ils avaient la rigueur et la souplesse des bielles. Toute l'attitude était déterminée. Les deux premières notes furent une annonciation, un appel décidé vers le thème tout entier contenu dans les deux notes suivantes ; mais il y avait en plus un ton de confidence dont je ne pus déceler le sens. *Do si.* Ces deux notes, comme un couple de deux personnages de valeur et de taille inégales mais inséparables, ne quitteraient plus le chant, amplifieraient jusqu'au bout leur plainte jumelée. *Do si.* Les deux notes répétées trois fois avec insistance et un calme de planète, trouvaient dans chaque répétition une force de persuasion décuplée. C'étaient les bruits du sang dans les tempes, les coups d'une forge dans un village en ruine, la vigne rouge lorsque la vendange est finie, les crépuscules d'enfance, les lamentations nocturnes, quelque chose qui n'en finissait pas d'exister pour son propre malheur. Ce rocher que mon esprit encore indécis avait situé en Cornouailles, comme le centre même du drame que j'allais évoquer, formait en réalité le décor du prélude du 3e acte de Tristan et Yseult ; une mystérieuse analogie m'annonçait ainsi dans quel domaine je pénétrais, qui est celui de ce prélude : les gammes en tierces s'y épuisent dans une ascension sans issue, Tristan de Loo-

nois mortellement blessé a retrouvé son pays natal « où tout est sombre » et s'il y avait quelque lueur dans les thèmes, le chant navré du berger sur le hautbois champêtre fermerait la dernière lucarne à l'espoir. Comme Tristan, je venais d'entrer avec un tout autre prélude au bout du monde de la douleur. Le rocher battu des flots et couvert d'algues rouges était le symbole de toutes les désolations.

Maintenant le demi-ton se répétait plus bas sur la portée. Et j'admirais qu'une insuffisance de culture musicale m'ait permis d'ignorer ce chef-d'œuvre, cet hymne de la parfaite douleur, pour qu'il me soit révélé par un hasard; et tant d'autres sommets existaient à mon insu, que je n'entendrais pas ou qui surgiraient en dehors des circonstances favorables à l'éclosion, comme ces nymphes qui s'arrêtent à mi-chemin de leur vie et qu'une ondée empêche de devenir insectes parfaits. J'admirais aussi qu'au moment où Chopin écrivit ce prélude il ait eu peut-être la prescience des corrélations et des rencontres, au point d'en faire une page d'intégrale pureté, dont les incidences pourraient se révéler sous de riches aspects dans l'infini des temps jusqu'à ce que la vie humaine ait disparu de la planète. J'admirais enfin la rapidité de la pensée diverse qui déroulait ses schémas et ses images tels que je l'inscris ici; à peine pendant ce court laps de temps quelques mesures étaient-elles jouées tandis que sur un plan parallèle et sans relation avec le plan sous-jacent de la pensée en marche, j'éprouvais la sensation strictement musicale des rythmes et des accords. La fenêtre restait ouverte sur la rue, qu'un midi de juillet méditerranéen faisait tremblante. En face il y avait un mur, une barrière de ciment façon bois, une chèvre, une voie d'intérêt local, un figuier assez maigre. Contre le mur une jeune fille était immobile. Et la musique, qui venait de me capter, laissait libres mes sens d'errer dans la rue. J'avais des yeux et je voyais. J'avais des oreilles et j'entendais d'autres sons que la musique, moi captif. Je percevais le passage des camions, le sifflet d'une locomotive haut-le-pied, la cadence des roues sur les insterstices des rails, tous les sons qui affluaient comme des abeilles sur une plage harmonique étrangère à la mélodie.

Un panier de légumes verts était posé aux pieds de la jeune fille. Ses cheveux glissaient en deux tresses blondes jusqu'aux seins qui étaient bombés. Une robe bleue serrée à la taille pour s'évaser en jarre s'arrêtait aux genoux. Les jambes imprimées en noir sur le mur ardent dessinaient une courbe longue qui révélait presque certainement la pratique de la nage. L'inconnue était grave, un pli au front, attention ou angoisse. Non, c'était d'attention que brillaient les yeux. Percevait-elle le son du piano de l'autre côté de la rue ? En suivait-elle la ligne mélodique ? Et je vis apparaître cet aspect désertique de la douleur qu'on peut nommer désolation. Où aucune aspérité ne peut retenir un sentiment étranger. Qu'une vibration unique anime. Lisse comme le sable. Le regard avait changé de densité. Son aigu s'était mouillé. Ce n'était plus le luisant d'une prunelle captive, mais des larmes. Pauvre enfant, avait-elle été frappée en flèche par l'accent du prélude? Il effleurait les portes secrètes du désert et les vantaux s'ouvraient ; et les deux notes m'apportaient la certitude que si la jeune fille s'était avancée vers moi, les deux bras tendus en avant, pour m'apporter le cadeau de ses paupières, ô jeune fille en parfaite harmonie avec l'harmonie, je n'aurais pu l'aimer. Je l'aurais aimée sans elle-même, je n'aurais étreint d'elle que le fantôme qui entoure les formes, que l'évidence de l'impossible rencontre, retenant dans la mélodie le conseil des sables discrets, les contacts impossibles, la tension répulsive des surfaces, l'opposition dans l'intime, l'impénétrable dans la pénétration, l'hétérogène dans le mélange. Notre délire n'aurait saisi de nous que la pointe incisive et tranchante de la douleur, le goût marin des larmes.

Et je compris davantage la musique. Au delà des chants d'aigus ou de basses, au delà des quatre voix des chorales, comme derrière les hauts murs d'un jardin où l'on ne soupçonne pas que coule une fontaine, il y avait d'autres voix qui étaient comme ces dimensions de l'espace de plus en plus insaisissables, hypothétiques et fertiles en découvertes à mesure que leur nombre s'accroît. Je compris que mes yeux ne pouvaient se porter que sur des objets

de désolation. *Le prélude avait un don d'électivité.* L'homme oscille entre deux malheurs, entre deux bonheurs; il se situe en un point, jamais aux extrêmes de la courbe. Les notes obstinées du prélude procédaient à une analyse, absorbant dans la masse les substances de la douleur, les fixant comme les corps chimiques fixent les sels nécessaires à leurs combinaisons moléculaires; elles rendaient ainsi ces seules qualités perceptibles, rejetant hors du champ les yeux rieurs du conducteur de la carriole, un groupe pressé de jeunes gens, l'allégresse d'un chien, les tons vifs des robes, un cri d'oiseau.

L'on a mis des poèmes en musique. Pourquoi ne mettrait-on pas la musique en poème, c'est-à-dire en notant, suivant les intimes lois de correspondances des rythmes, la somme d'émotions, d'images, de sensations qui sur des chemins parallèles à des hauteurs variables, est la fidèle traduction en nous de la phrase mélodique ?

Le thème aboutissait maintenant à une modulation qui pouvait faire pressentir un changement dans la marche du morceau. Mais aucun changement ne peut intervenir dans les déserts à perte de vue, à perte d'ouïe. D'un pas égal, implacable, sans ralentir, sans accélérer, sans variation, presque sans nuances le prélude dirigeait ses phases vers son dénouement. Le couple des deux notes du début reparut. Mais tandis que la main droite jouait le chant identique aux premières mesures, les accords de la basse contenaient une inflexion plus navrée, plus approfondie dans le sens de l'angoisse et qui venait de ce que le fa dièze initial était devenu maintenant un fa naturel, toujours descendant d'un échelon vers le dernier mot de son aventure. Le ton de confidence se faisait aussi plus pressant. Cette descente aux enfers portait sa révélation. Et je l'eus tout à coup, dans un éclatement de délivrance : la parole obstinée des deux notes m'apprenait que la douleur fait partie de la richesse humaine. L'homme y a droit comme à l'espérance et à la joie. Cette harmonie de désolation qui puisait sa force aux racines de la poésie, avait cet élan unique qui fait l'être grand. Elle diluait ses vingt mesures en une durée panoramique qui réveillait les instants endormis dans les marbres

de l'existence. La désolation n'a droit de cité que chez l'homme heureux ; mais en revanche savez-vous quel ravissement illumine les traits de celui-qu'on-va-fusiller ?

La désolation sœur siamoise de la joie. La joie luxe des âmes désespérées. Coup de pied au fond du tourbillon pour remonter à la surface. Mais on ne peut aller aussi haut dans l'allégresse qu'aussi bas dans les soupirs. L'ascension s'arrête aux termes de la joie quand la descente à travers les marches inférieures — un demi-ton, toujours un demi-ton plus bas — conduit aux échos métalliques de l'implacable désert. Et sur la dernière marche il y a encore Eurydice portée sur les balances de la joie-désespoir, le fléau de ses bras tendu en avant, son corps de promesses et de saveurs au bout de ses mains ouvertes, soleil noir, crève-cœur, « jambes d'or, fruits de corsage », mais des mains de vide qui jamais ne se refermeront sur la rampe de la vie.

La douleur, je la voyais avec ses sept D magiques : désespoir, désolation, désert, destruction, désastre, décombre, défaite. Au bout des Sept douleurs il y a la Douleur. Au centre de la douleur il y a la désolation.

La douleur par la grâce de la musique était devenue une face de la sérénité. Les versants de nos émotions ne se séparent pas plus que l'as et le six sur les facettes d'un dé. Et ce préfixe *dé* qui délie et dénoue ! Vertige des sons, alchimie phonétique, que de parentés verbales s'éveillent ! Il est un mot plein de recoins : énamouré. Ah que j'adopterais bien pour son opposé le mot : désamouré. Souffrir de désamour. Il y avait aussi cette Christine de Pisan qui voyant mourir successivement tous les rois qui la protégeaient persistait à « conduire la nef démourée en mer orageuse ». Je pense à ce ruisseau Dore qui devient Dolore.

L'Eurydice aux légumes ne tendait pas les bras. Ses membres noirs semblaient coupés au ras de la robe. Elle écoutait. Désamour, état d'impossible grâce. Je vis surgir tous les fantômes des Eurydices jamais trouvées : avec elles nos paroles s'étaient arrêtées au regard. L'élue, celle qui aurait brisé le

désamour, sans doute se trouvait-elle parmi ces artisanes du mutisme. Elle était peut-être la jeune fille en larmes, qui regardait maintenant vers la voie ferrée, et avec qui il n'y aurait jamais d'autre échange que la communion des deux petites notes à travers les bruits de la rue. Et les monstres malenterrés venaient aussi ; tous les *amours* qui n'avaient pas connu le bout de leur course, jetés en vrac par la musique eux qui tout au long de mes jours revendiquaient l'impossible sépulture. Juliette pour qui je n'avais pas osé, et Béatrice aux cent visages qui ne m'en avait livré que dix, et Jacqueline dont le sourire était en désaccord avec les yeux, et Marthe qui offrait les paumes de ses mains, élans amortis, audaces brisées, réserves, lassitudes, refus qui m'avaient arraché le royaume de la plénitude et que la désolation me rendait à l'instant.

De ce noyau de désolation personnelle la musisique, dont une cadence rompue prolongeait le thème repris à la quarte plus bas, projetait des germes dans toutes les hauteurs. Et je revoyais ce moment où ma raison de vivre avait été suspendue par la déraison d'Etat, puis la stupéfaction de tout un peuple écrasé ; mais quelle flamme brillait dans le regard de certains, quelle ivresse dans la conscience de la plus grande minute du désastre. Et Elisa elle-même, dont l'attention semblait réfugiée au bout des phalanges, dernière survivante de tous les siens, je la voyais radieuse de désolation ; les bords de son buste vibraient de franges d'or sur la ligne des touches d'ivoire et du panneau de palissandre. Elle était de celles dont on fait les veuves de suppliciés. Le malheur intégral était son bien.

Tout s'éclairait note après note. Je découvrais de nouvelles dimensions aux espaces de la musique. Plus loin que son dessein de nous émouvoir par les sons, les clefs, les modes, l'algèbre de son solfège, elle avait d'autres clefs plus secrètes, elle ouvrait la souricière d'un royaume où l'on est seul et le seuil des échanges y est dépassé, les paroles ne viennent plus des lèvres. Si un premier accord avait pu réunir deux préludes aussi étrangers l'un à l'autre que celui de Wagner et celui de Chopin c'est qu'ils étaient unis par un fil visible sous une incidence spéciale, la fra-

ternité de leur désert. Un oiseau chantait sur le figuier. Je remarquai que les oiseaux ne s'expriment jamais en mineur. J'évoquai le rossignol, le loriot, le merle, puis la mouette, le canard siffleur, le dialogue du butor : les plaintes des oiseaux sont majeures. La désolation est réservée aux paysages et à l'homme.

Et la musique m'apportait le goût délicieux des abandons, des ruptures, des routes que l'on plaque soudain, des lignes de destin cassées comme les branches sèches, des recommencements, des désaffections. Ce prélude en mi mineur n'avait qu'une page. Et pour moi venait de s'écrire une parfaite page de la désolation, qui viendrait se joindre aux sœurs que je portais en moi enveloppées dans le papier d'argent de leur secret, la page de l'héroïsme, la page de la tendresse, la page de la lâcheté, la page de l'amour muet, la page de la révélation mathématique, la page de la pitié, la page de l'envie. Et plus joyeuse que la joie, plus délirante que le délire, la fin en pianissimo apportait dans le murmure de ses trois derniers accords la certitude de la force vivifiante, rameuse, polyphonique, ombellée, vertigineuse et bénéfique de la Désolation.

Gaston BAISSETTE.

APHORISMES

I

LUI

(Notes de l'année 1920)

Pas un événement ne le trouve, juge-t-il, suffisamment préparé..

Où donc en effet trouver le temps dans cette vie qui, à chaque instant, exige si cruellement notre présence ? En aurait-il même le temps, comment se préparer à une tâche encore inconnue, à supposer qu'il soit possible d'accomplir une tâche naturelle et non artificielle ? Il a donc partout échoué depuis longtemps. Mais, chose étrange et consolante aussi, c'est à cela qu'il était le moins préparé.

Tout ce qu'il fait lui semble extraordinairement nouveau, mais contrastant avec cette impossible abondance de nouveau, tout cela lui apparaît comme extraordinairement gratuit et impropre à devenir « Histoire » ; il croit briser la chaîne des générations, arrêter pour la première fois, et jusque dans ses plus secrètes profondeurs, la musique du monde, celle-là que du moins il avait toujours entendue. Parfois dans son orgueil, il tremble pour le monde plutôt que pour lui-même.

D'une prison il aurait pu s'accommoder. Finir prisonnier, ce pourrait être le but d'une vie. Mais sa prison n'était qu'une cage. Avec indifférence, tout comme chez lui, le bruit du monde entrait et sortait en maître. Le prisonnier était libre au fond ; il pouvait prendre part à tout, rien de ce qui se passait au dehors ne lui échappait ; il aurait même pu quit-

ter sa cage. Il y avait plus d'un mètre entre chaque barreau, il n'était même pas prisonnier !

Il a l'impression que sa vie lui barre à lui-même la route. Mais cette barrière est aussi la preuve de sa vie.

Son propre front lui barre la route. Contre son propre front il se heurte le front jusqu'au sang.

Il se sent prisonnier ici-bas, il se sent à l'étroit ; la mélancolie, la faiblesse, les idées fixes, les maladies des prisonniers se déclarent chez lui. Aucune consolation ne lui est d'aucun secours, puisque tout n'est précisément que consolation, maigre et obsédante consolation en présence du fait brutal qu'il est emprisonné.

Mais lui demande-t-on quels sont au fond ses désirs, il ne sait que répondre, car, et c'est là un de ses plus pertinents arguments, il n'a aucune idée de ce qu'est la liberté !

D'aucuns nient la détresse au nom du soleil ; lui nie le soleil au nom de la détresse.

Ce lent et lourd mouvement de la mer trébuchant, s'arrêtant puis reprenant sans cesse, ce mouvement onduleux qui est celui de la vie même, de la sienne comme des autres, le torture, parce qu'il porte avec lui l'incessante obligation de penser. Parfois il lui semble que ce tourment précède les événements. Lorsqu'il apprend qu'un de ses amis attend un enfant, il s'aperçoit que par la pensée il en a déjà souffert auparavant.

Il entrevoit deux possibilités : D'un côté la méditation vivante, mais impossible sans un cerain bien-être, la spéculation, la recherche et l'effusion. Tout cela en quantité et en puissance infinies. Alors qu'il faut même à un cloporte une fente relativement grande pour s'y glisser, ces travaux n'exigent pas la plus petite place ; sans demander la moindre fissure, ils peuvent, s'interpénétrant à l'infini, exister par milliers et milliers. Voilà l'une des possibilités !

Mais l'autre, c'est le moment où appelé pour rendre compte et ne pouvant prononcer un seul mot, on est rejeté dans les méditations, etc., où cependant, tout espoir disparu, on ne peut plus évoluer, si bien qu'on s'alourdit et se laisse couler à pic en proférant un dernier juron.

Voici ce dont il s'agit. Il y a bien des années, j'étais assis, fort tristement en vérité, sur une pente de St-Laurent. Je me remémorais les rêves de ma vie. Le plus important, ou le plus cher de tous, se révélait le vœu d'acquérir une conception de la vie — lié à lui nécessairement le pouvoir d'en convaincre autrui —, où seraient sauvegardées les pesantes chutes que la vie nous inflige, mais où celle-ci apparaîtrait en même temps comme un rien, comme un songe, un flottement au fil de l'eau. Beau rêve certes ! si vraiment je l'avais conçu ! Comme j'avais par exemple éprouvé le désir de clouer une table avec toute la minutie et tout l'ordre d'un artisan, sans néanmoins rien faire pour ça — non pas de façon qu'on pût dire : « Clouer n'est rien pour lui ! », mais : « Pour lui clouer est réellement clouer, et en même temps ce n'est rien ! » Clouer serait ainsi devenu une réalité d'autant plus hardie, plus volontaire et, si vous voulez, encore plus folle !

Mais il était très loin de désirer avec cette force, car son Désir au lieu d'en être un, n'était que la défense, l'embourgeoisement du Néant, une touche de gaieté qu'il voulait mettre au Néant. Ce Néant dans lequel il venait à peine de pénétrer consciemment, mais qu'il éprouvait déjà comme son élément. C'était alors comme une sorte d'adieu qu'il adressait au monde fictif de sa jeunesse ; celui-ci, il ne l'avait d'ailleurs pas directement trompé, mais seulement laissé tromper par les propos que tant d'autorités tenaient autour de lui. De là était résultée la nécessité du « Désir ».

Il ne prouve que lui-même ; sa seule preuve, c'est lui-même ; tous ses adversaires l'emportent aussitôt sur lui, mais non en le réfutant — il est irréfutable —, mais parce qu'ils se prouvent eux-mêmes.

Le fond de toute association humaine est que de par la force de son existence l'un de ces hommes semble avoir réfuté d'autres individus, en soi irréfutables. Cela est doux et consolant pour ces individus, mais, n'étant pas vrai, ne peut être que passager.

Il faisait autrefois partie d'un groupe monumental. Autour d'un piédestal se trouvaient dans un ordre prévu jusqu'au moindre détail des symboles du métier des armes, des arts, des sciences, des corporations. Le groupe est à présent dispersé depuis longtemps ou, du moins, lui l'a quitté et se débrouille tout seul. Il n'a même plus son ancienne profession, il a même bien oublié ce qu'il pouvait faire jadis. C'est justement cet oubli qui le plonge dans la tristesse, l'incertitude, l'inquiétude, et éveille en lui une nostalgie des anciens temps, qui va jusqu'à lui faire perdre de vue le présent. Et pourtant cette nostalgie est un élément important de sa vie, peut-être sa vie même !

Il ne vit pas de sa vie personnelle, il ne pense pas de sa pensée personnelle. Il lui semble vivre et penser sous la contrainte d'une famille qui, à la vérité, déborde elle-même de vie et de pensée, mais pour laquelle, en vertu d'une loi inconnue, il représente une nécessité formelle. De par cette famille inconnue, de par ces lois inconnues il ne peut être libéré.

Le Péché Originel, l'ancien crime de l'homme, consiste dans la plainte dont il ne démord pas, qu'il lui a été fait tort et que le Péché Originel a été commis contre lui.

Il ne veut pas de consolation ; non point qu'il ne veuille être consolé — qui ne le voudrait pas ? —, mais parce que vouloir être consolé, c'est consacrer sa vie à cette tâche : Vivre toujours à la limite de sa vie, presqu'en dehors d'elle, ne guère plus savoir pour qui l'on cherche la consolation et n'être ainsi pas même en état de trouver une consolation efficace, non pas *effective*, car de pareille. il n'en existe pas !

Il se défend d'être déterminé par son Prochain. L'homme, même infaillible, ne voit dans autrui que la partie accessible à sa vision et à son optique particulières. Or il est, comme tout le monde, mais au plus haut degré tenté de se conformer à la vision inexacte qu'a de lui son Prochain. Si Robinson n'avait pas quitté le point le plus élevé ou, plus exactement, le plus visible de son île, soit par désir de réconfort, soit par humilité, peur, ignorance ou nostalgie, il n'aurait pas tardé à périr. Mais puisque, sans tenir compte des bateaux et de leurs faibles lunettes d'approche, il entreprit d'explorer son île et d'en jouir, il se maintint en vie et finit même, en vertu de la logique même du bon sens, par être découvert.

« De ta détresse tu fais une vertu !

— Chacun en fait autant, mais moi je ne le fais point. Je ne cherche pas à remédier à ma détresse ; je n'assèche pas les marais, je vis de leurs exhalaisons empoisonnées.

— C'est de ça que tu fais justement ta vertu.

— Comme tout le monde, te disais-je à l'instant. Du reste, je ne le fais que pour toi. Pour que tu restes bien disposé à mon égard, je risque mon salut ! »

Tout lui est permis, sauf l'oubli de soi-même. Ce qui implique, il est vrai, que tout est à nouveau défendu, hormis ce que requiert, hic et nunc, l'absolu !

Le problème de la conscience est un postulat social. Toutes les vertus sont individuelles, sociaux tous les vices. Ce qui passe pour vertus sociales : l'amour, le désintéressement, la justice, l'esprit de sacrifice, ce ne sont que vices sociaux « extraordinairement » affaiblis.

La différence entre le Oui et le Non qu'il dit à ses contemporains et celui qu'il devrait leur dire, correspond sans doute à la différence entre la vie et la mort et ne lui est d'ailleurs saisissable que de la même façon intuitive.

Que le jugement de la postérité sur l'individu soit plus exact que celui des contemporains, il en faut chercher la raison chez le mort lui-même. On ne donne sa mesure qu'après la mort, qu'une fois seul. La mort est pour l'individu ce qu'est le Samedi soir pour le ramoneur; il se débarrasse de la suie. On peut mesurer si ses contemporains lui ont été plus nuisibles que lui à eux ; dans ce dernier cas, c'était un grand homme.

Si nous avons toujours la force de nier, manifestation la plus spontanée de l'organisme combatif de l'homme qui va se transformant sans cesse, se renouvelle et renaît en mourant, nous n'en avons pas toujours le courage. Et cependant toute vie est négation. Nier est donc affirmation.

Avec toutes ses idées de mort, il ne meurt cependant point. La mort n'est qu'un phénomène du monde intérieur — qui persiste, ne serait-il, lui aussi, qu'une idée ! — phénomène naturel et, comme tout autre, ni gai ni triste.

Le courant contre lequel il nage est si violent qu'en proie, parfois, à une sorte de distraction il se désespère du calme plat au milieu duquel il barbote, tant un instant de défaillance l'a emporté loin en arrière !

Il a soif ; seul un buisson le sépare de la source. Mais il est comme dédoublé. Une partie de lui-même a une vue d'ensemble, le voit là où il est, ainsi que la source à côté ; mais l'autre partie ne voit rien. Elle a tout au plus quelque vague intuition que la première partie voit tout. Mais lui ne se doutant de rien ne peut boire !

Il n'est ni téméraire ni inconscient. Pas plus que timide d'ailleurs. Une vie libre ne lui ferait pas peur. Ne l'ayant jamais vécue telle, il n'en est guère préoccupé, non plus de rien qui le touche. Mais il est un quelqu'un totalement inconnu de lui et que son sort, son sort seul, préoccupe grandement et constam-

ment. Ces préoccupations à son endroit, et surtout leur constance, lui causent parfois, dans ses heures de solitude, de torturants maux de tête.

L'empêchait de se lever une certaine pesanteur, le sentiment d'une sécurité à toute épreuve, l'idée d'un gîte préparé pour lui et n'appartenant qu'à lui seul ! Mais l'empêchaient de rester tranquillement couché une inquiétude qui le chasse de son lit, sa conscience, les pulsations à l'infini de son cœur, la peur de la mort et le désir de l'écarter..., tout cela qui ne lui laisse aucun repos, le fait de nouveau se lever. Ce va et vient et les quelques observations, vagues et singulières, qu'il fait au hasard de ces quelques pas, voilà sa vie !

Il a deux adversaires. L'un, de tout temps, l'assaille par derrière. L'autre lui barre la route en avant. Il lutte contre tous les deux. Au fond, le premier l'assiste plutôt dans sa lutte avec le second, puisqu'il veut le pousser en avant, et, de même, le second dans sa lutte contre le premier, puisque, voulant le repousser, il le pousse en arrière. Mais cela est tout théorique. Car, en sus des deux adversaires, il y a aussi lui-même, et qui connaît au fond ses propres intentions ? Toujours est-il qu'il rêve de pouvoir, dans un moment d'inattention, — il faudrait, il est vrai, pour cela une nuit plus sombre que toutes les autres — sauter brusquement hors de la lice et, fort de son expérience du combat, devenir l'arbitre du combat de ses deux adversaires.

II

FRAGMENTS DU « JOURNAL INTIME »

(1917-1923)

Esquisse d'une Autobiographie

Tout homme a ses particularités selon lesquelles il lui faut agir, à condition qu'elles soient de son goût. A l'école comme à la maison, pour autant que je me rappelle, on s'efforçait de les effacer. Cela aidait à l'éducation tout en préparant une vie plus facile à l'enfant qui devait néanmoins subir au préalable la dureté de la contrainte. On ne pourra, par exemple, jamais faire comprendre à un enfant plongé dans une histoire passionnante, on ne pourra jamais lui faire comprendre par une argumentation toute personnelle et limitée à son seul cas qu'il lui faut interrompre sa lecure et s'en aller coucher. Me disait-on en l'occurrence qu'il était tard, que je m'abîmais les yeux, que je ne pourrais me lever le lendemain, que cette niaise et médiocre histoire n'en valait pas la peine, je n'y pouvais expressément contredire, parce qu'en définitive tout cela n'atteignait même pas aux confins de ce qui mérite réflexion. Car tout était infini ou se perdait si bien dans l'indéterminé qu'on pouvait identifier ce tout à l'infini. Le temps était infini, il ne pouvait donc être trop tard; ma vue était infinie, je ne pouvais donc l'abimer ; la nuit même était infinie, point besoin donc de se préoccuper du lever matinal ! Et quant aux livres, leur niaiserie ou leur finesse n'était pas mon critère, mais l'intérêt ou l'ennui qu'ils présentaient pour moi. Or celui-ci me captivait. Tout cela, il m'était impossible de l'exprimer comme je viens de le faire, mais il en résultait qu'à force de supplier qu'on me permît de poursuivre ma lecture, je devenais importun ou que je décidais de prolonger ma lecture sans autorisation.

Cette sorte de particularité m'était propre. On l'étouffait en coupant le gaz et me laissant sans lumière. On me disait pour toute explication : tout le monde va dormir, va donc te coucher toi aussi, C'est bien ce que je voyais et ce qu'il me fallait croire, fût-ce incompréhensible ! Personne n'est plus que les enfants partisans de réformes. Mais en dehors de cette oppression, à certains égards admissible, il restait là comme presque partout une écharde qu'aucune référence au sentiment général ne pouvait arracher. Je persistais en effet à croire que, précisément, ce soir-là, personne au monde n'eût autant que moi souhaité lire. Aucune référence au sentiment général ne pouvait provisoirement me convaincre, et cela d'autant moins que visiblement on ne croyait pas à mon irrépressible désir de lecture. L'idée me vint peu à peu, et seulement beaucoup plus tard — peut-être dès qu'affaiblie l'ardeur première du désir — que bien d'autres éprouvaient la même soif de lecture et néanmoins la réfrénaient. Mais au moment présent je ressentais seulement l'injustice de la contrainte, j'allais tristement me coucher, et c'est ainsi que naquit la haine qui devait déterminer ma vie au sein de ma famille et, dans une certaine mesure, l'inspirer tout entière. L'interdiction de lire n'en est qu'un exemple, mais un exemple significatif, car cette interdiction eut en moi un effet profond. On ne voulait pas admettre une de mes particularités essentielles ; mais comme elle existait, il me fallait — à cet égard j'étais très susceptible, toujours sur le qui-vive — reconnaître dans cette attitude à mon endroit une nette réprobation. Mais si déjà l'on réprouvait une de mes particularités déclarées, combien plus graves devaient être celles que je cachais, parce qu'en elles je m'accusais moi-même d'être coupable de quelque tort. J'avais, par exemple, lu le soir, bien que je n'eusse pas encore appris ma leçon du lendemain. En tant que manquement au devoir, c'était sans doute là chose grave, mais je n'en jugeais pas du point de vue de l'absolu, m'importait seul celui du relatif ! Or de ce point de vue ma négligence n'était guère plus grave que ne l'était en soi la poursuite de ma lecture, d'autant plus que les suites de cette négligence étaient limitées par la crainte

que m'inspiraient l'école et toute autorité. Ce que ma lecture avait pu ça et là me faire négliger, ma mémoire, alors fort bonne, le rattrapait facilement le lendemain ou à l'école. Mais l'important, c'est que de moi-même j'étendais la réprobation méritée par ces lectures prolongées à tous les manquements cachés que je faisais à mes devoirs ; je l'étendais d'une particularité déclarée à une autre cachée, aboutissant ainsi au résultat le plus déprimant. Tel celui qui, effleuré en guise d'avertissement par des verges qui ne doivent pas le meurtrir, en déferait le nœud pour prsser les pointes sur sa peau, se piquer et s'égratigner selon sa fantaisie, alors que la main étrangère tiendrait encore les verges tranquillement par l'autre bout. Mais si en pareil cas, je ne me châtiais pas encore gravement, il reste certain néanmoins que je ne tirais jamais de mes particularités le vrai profit, lequel s'exprime au bout du compte par une solide confiance en soi-même. La révélation d'une de mes particularités avait au contraire pour conséquence ou de faire exécrer l'oppresseur ou de m'amener à considérer la dite particularité comme non-existante — deux conclusions qui pouvaient aussi mensongèrement se confondre. Si je cachais l'une de mes particularités, j'en venais à me détester moi ou mon destin, à me tenir pour mauvais ou damné. Extérieurement le rapport de ces deux groupes de particularités a beaucoup changé au cours des ans. A mesure que j'avançais dans la vie, mes particularités déclarées allaient se multipliant. Mais cela ne m'apportait aucune délivrance ; le nombre des secrètes n'en diminuait pas pour autant. A m'étudier plus subtilement, je constatais l'impossibilité de jamais les avouer dans leur totalité. Au-dedans de moi-même se retrouvaient plus tard les germes de ces aveux, complets en apparence, que j'avais faits aux premiers temps. Mais même sans cela — avec le relâchement qu'avait subi sans arrêt la structure entière de mon âme, il suffisait d'une particularité cachée pour m'ébranler à tel point que je perdais tout point d'appui, et cela quelqu'adapté que par ailleurs je fusse. Bien pis, n'aurais-je même gardé aucun secret, m'en serais-je entièrement dépouillé au point d'atteindre la pureté complète, l'instant d'après

j'eusse été réenvahi par l'ancien désordre, car à mon avis l'on n'eut pas pleinement reconnu et apprécié mon aveu et par conséquent le secret m'eût été rendu et réimposé par le monde. Ce n'était point là illusion, mais façon particulière de reconnaître que, parmi les vivants du moins, nul ne peut se décharger de soi-même. Quand, par exemple, quelqu'un fait à un ami l'aveu de son avarice, il s'est pour l'instant apparemment délivré de l'avarice au vis à vis de cet ami, c'est-à-dire d'un juge compétent. Peu importe sur le moment la réaction de l'ami : qu'il conteste cette avarice, ou qu'il donne des conseils pour s'en débarrasser, ou bien même qu'il prenne sa défense ! Peut-être même ne serait-il pas décisif qu'en conséquence de l'aveu, l'ami retirât l'amitié. Par contre décisif sera le fait qu'en tant que pécheur, peut-être non repenti, mais sincère, on ait confié son secret au monde et qu'on espère ainsi avoir reconquis le temps heureux et, ce qui nous importe le plus, la liberté de l'enfance. En réalité, on n'a que conquis une brève folie et, pour plus tard, beaucoup d'amertume. Car quelque part sur la table, entre l'avare et l'ami, se trouve l'argent dont l'avare doit s'emparer et vers lequel sa main se glisse de plus en plus rapidement. A mi-chemin l'aveu, bien que son efficacité de plus en plus aille s'affaiblissant, l'aveu libère encore ; au delà il ne libère plus ; au contraire il ne fait plus qu'éclairer cette main qui s'avance ! Pour être efficaces, les aveux doivent intervenir avant ou après l'acte. L'acte ne laisse rien subsister sauf lui-même ; pour la main qui ramasse l'argent, il n'est point de délivrance par la parole ou par le repentir. Il faut ou bien anéantir l'acte, c'est-à-dire la main, ou bien se « délivrer » dans l'avarice... (Inachevé.)

⁂

Qui est-ce ? Qui se promène sous les arbres du quai ? Qui est à jamais perdu ? Qui ne peut-on plus sauver ? Sur la tombe de qui pousse l'herbe ? Des rêves sont venus en remontant le fleuve ; avec une échelle ils escaladent le mur du quai. On s'arrête, on cause avec eux, ils savent bien des choses, ils ignorent seulement d'où ils viennent. L'air est bien tiède

ce soir d'automne. Ils se tournent vers le fleuve et lèvent les bras. Pourquoi les lever au lieu de nous en étreindre ?

Ce ne sont point la paresse, la mauvaise volonté, la maladresse qui — encore qu'il y ait bien quelque chose de tout cela (car « la vermine est née du néant » !) — me font partout échouer, ou n'échouer même pas, dans l'amitié, le mariage, la vie de famille, le métier ou la littérature... Non, c'est le manque de sol et d'air, c'est l'absence de Loi ; me créer les uns et les autres, telle est ma tâche, non pour rattraper ce que j'ai manqué, mais afin de pouvoir me dire que je n'ai rien manqué !

Si tu te lances toujours en avant, barbotant dans l'air tiède, les mains écartées comme des nageoires, regardant furtivement dans le demi-sommeil de la hâte tout ce que tu rencontres sur ton passage, tu laisseras aussi passer la Voiture à côté de toi. Mais si tu restes ferme, faisant croître par la seule force de ton regard, les racines en profondeur et en largeur, rien ne pourra t'écarter, et non à cause des racines, mais en vertu de ton regard aux aguets... Alors t'apparaîtront aussi les lointains obscurs et immaculés, d'où rien ne peut surgir, sinon précisément, et rien qu'une fois, la Voiture (1) ! Son roulement approche, s'accroît, emplit le monde entier à l'instant où elle te rejoint..., et tu t'y enfonces comme un enfant dans les coussins de la diligence qui déjà l'emporte à travers la nuit et la tempête.

Mes parents jouaient aux cartes ; j'y assistais seul et parfaitement étranger ; mon père voulait que je jouasse avec eux ou qu'au moins je suivisse leur jeu ; je m'excusais, donnant un prétexte quelconque. Que signifiait ce refus tant de fois répété depuis l'enfance ? La vie sociale, en un sens la vie publique, cette invitation m'en donnait l'accès ; j'aurais pu accomplir, passablement peut-être sinon très bien,

---

(1) Peut-être y a-t-il là un jeu de mots ? Peut-être la Voiture est-elle celle des Elus ? Peut-être s'agit-il du corbillard ? [N. d. T.]

ce qu'on attendait de ma participation ; le jeu ne m'aurait sans doute même pas trop ennuyé, et pourtant ce refus ! J'ai donc tort, en cette occurrence du moins, de me plaindre de n'avoir jamais été entraîné par le courant de la vie, de n'avoir jamais pu quitter Prague, de n'avoir jamais été astreint à quelque sport ou à quelque métier manuel. Sans doute que j'en aurais toujours décliné l'offre, de même que je refusais l'invitation au jeu ? Je n'avais consenti qu'à l'absurde, aux études de droit, au bureau, plus tard aux stupides travaux « annexes » comme le jardinage ou la menuiserie... etc. Ces « annexes », elles évoquent la conduite de l'homme qui met à la porte un misérable mendiant pour jouer ensuite, tout seul, au bienfaiteur en faisant passer l'aumône de sa main droite dans sa main gauche.

Au cours d'une des soirées suivantes, je pris effectivement part au jeu en marquant les levées de ma mère. Mais il ne s'en suivait aucun rapprochement. Y en eût-il la moindre trace, elle aurait disparu devant la lassitude, l'ennui et le regret de ce temps perdu. Et toujours, sans doute, il en serait ainsi. Cette zone intermédiaire entre la solitude et la communauté, je n'ai pu la franchir que très rarement ; je m'y suis même mieux installé que dans une vraie solitude. A côté de celui-là quel beau et vivant pays l'île de Robinson !

Vague espoir, vague confiance. Un interminable, un morne après-midi de Dimanche, consumant des années entières ; un après-midi qui dure des années ! Tour à tour désespéré dans les rues désertes et apaisé sur le divan. Etonnement, parfois, devant l'incessant défilé des absurdes nuages incolores. « Tu es réservé pour un grand Lundi ! » Bien parlé, mais le Dimanche ne finira jamais !

Qu'est-ce qui te trouble ? Qu'est-ce qui t'émeut jusqu'à l'âme ? Qui est-ce qui tâtonne au loquet de ta porte ? Qui est-ce qui t'appelle de la rue sans entrer par la porte pourtant ouverte ? Ah ! c'est justement celui que tu troubles, celui que tu émeus jusqu'à l'âme, celui à la porte de qui tu tâtonnes, celui que

tu appelles de la rue sans vouloir entrer par sa porte pourtant ouverte !

Il n'avait pas pu entrer dans la maison, car une voix s'était fait entendre, disant : « Attends ! Je te guiderai. » Il restait donc toujours prostré dans la poussière devant la porte de la maison, bien qu'il n'y eût probablement plus d'espoir !

Je me confierai donc à la mort. Restes d'une foi. Retour au Père. Grand « Jour de la Réconciliation ».

Rêve rapide dans un court sommeil agité où je m'accrochais convulsivement à un indicible bonheur. Un rêve riche compliqué d'une multiplicité de rapports brusquement éclairés ; à peine s'il m'en reste quelques souvenirs essentiels. C'est un crime commis par mon frère, un meurtre, semble-t-il. J'y ai pris part avec d'autres. Au loin s'approchent, grandissant à mesure, le dénouement, le Châtiment, le Rachat. Irrésistible approche dont se multiplient les indices. Ma sœur, je crois, annonce ces signes. Je les salue de délirantes exclamations et mon délire croît à mesure qu'ils se précisent. Exclamations et lambeaux de phrases me semblaient si frappants que je ne croyais jamais les oublier ; je n'en sais plus aucune maintenant. Ce ne devaient être que des exclamations, car parler me donnait trop de mal ; il fallait, avant d'émettre un mot, gonfler les joues et tordre la bouche comme au fort d'une rage de dents. Mon bonheur résidait dans l'approche du châtiment, l'infinie conviction et la joie avec quoi, librement, je lui faisais accueil, vision à attendrir les Dieux, dont l'attendrissement à son tour m'émouvait jusqu'aux larmes.

Un premier indice de la naissance du savoir est le désir de mourir. Cette vie paraît insupportable, tout autre inaccessible. On n'a plus honte de vouloir mourir; on demande à être transféré de la vieille prison qu'on déteste dans une nouvelle qu'on apprendra seulement à détester. Dans cette demande il entre un reste de la croyance que durant le transfert le Seigneur traversera par hasard le couloir, jettera un

coup d'œil sur le prisonnier et dira : « Celui-là, il ne faut plus l'enfermer. Il viendra chez moi ! »

Notre salut est la Mort, mais non pas celle-ci.

Je concède avoir en moi des possibilités, des possibilités toutes proches que je ne connais pas ! Mais d'abord en trouver le chemin, et, l'ayant trouvé, oser ! Ce sont là paroles de grande signification : il y a des possibilités. Cela veut dire qu'un gredin même peut devenir un honnête homme, un homme que satisfait sa bonne conscience.

Tu te crois déjà au bout de tes possibilités, et voilà que des forces neuves accourent. La vie, c'est justement ça !

Grosse averse. Expose-toi à la pluie. Laisse-toi percer de ses flèches d'acier. Glisse au milieu de l'eau qui veut t'entraîner ; résiste et demeure malgré tout ; attends debout : brusquement le soleil t'inondera à l'infini !

Il y a un but, mais non point de chemin ; ce que nous nommons chemin n'est que notre hésitation.

La vraie voie passe sur un câble qui n'est point tendu en l'air, mais au ras du sol. Il semble plutôt destiné à faire trébucher qu'à être parcouru.

Qui cherche ne trouve pas, mais qui ne cherche pas est trouvé.

On leur donna le choix de devenir des rois ou des courriers de rois. A la manière des enfants, ils voulurent être tous des courriers. C'est pourquoi les courriers sont légion ! Ils courent le monde et, comme il n'y a pas de rois, ils se crient les uns aux autres les messages devenus insensés. Ils mettraient volontiers fin à leur misérable vie, mais ils ne l'osent pas en raison du serment qu'ils ont prêté.

Nous sommes des pensées nihilistes qui éclosent en Dieu.

Une faible vitalité, une éducation pleine d'équivoques, la vie de garçon font de l'homme un sceptique, mais non pas nécessairement. Pour sauver le scepticisme maint sceptique se marie au moins idéalement et devient croyant.

Ce qui nous reste à faire, c'est le négatif ; le positif nous est déjà donné.

Ce sentiment : « Ce n'est pas ici que je suis ancré ! », et se sentir immédiatement porté par les flots tumultueux.

Je dispose d'un marteau puissant, mais son manche est brûlant.

Rien qu'un mot, rien qu'une prière, rien qu'un souffle d'air, rien qu'une preuve que tu vis encore et que tu attends. Non, point de prière, rien qu'un souffle, pas même un souffle, rien qu'une présence, pas même une présence, rien qu'une pensée, pas même une pensée, rien que le calme du sommeil.

Le buisson ardent est l'antique barreur de route ; il faut qu'il se soit consumé, si tu veux poursuivre ta route.

Toujours à nouveau je m'égare. C'est un chemin forestier, mais clairement reconnaissable ; seule, une bande de ciel brille au dessus de lui ; à part ça, partout règne la forêt, épaisse et sombre. Et pourtant cette errance perpétuelle et désespérée ! Et puis, un pas hors du chemin, et me voilà du coup à mille pas de là, en pleine forêt, tellement abandonné que je voudrais me laisser choir et y demeurer à jamais !

Nous creusons le puits de Babel.

A partir d'un certain point, plus de retour possible ! C'est là le point qu'il faut atteindre.

Tu t'es ridiculement harnaché pour ce monde.

L'art, c'est pour nous d'être aveuglé par la vérité; la lumière sur le visage grimaçant qui recule, cela seul est vrai, et rien d'autre !

La représentation de l'espace et de la richesse infinie du cosmos résulte du mélange poussé à l'extrême d'une création douloureuse et d'une libre conscience de soi.

Chercher à expliquer ne signifie pas nécessairement affaiblissement de la conviction — il n'y aurait point à s'en plaindre —, mais faiblesse de la conviction.

Extraits d'un « Dialogue avec soi-même au sujet de la Loi perdue »

« ...Je voudrais fêter et saluer l'Unité, mais à la trouver, la tristesse m'étreint. Par l'Unité je devrais me sentir plus parfait. Au contraire ! Je me sens amoindri. »

— Tu dis : « Je devrais me sentir... », exprimes-tu par là un commandement qui est en toi ?

— C'est ainsi que je l'entends.

— Mais il n'est pas possible qu'il n'y ait en toi qu'un commandement, de telle sorte que tu n'entendes que lui et que rien d'autre ne se passe... Est-ce un commandement continuel ou seulement intermittent ?

— Je n'en saurais décider ; mais c'est, je crois, un commandement continuel que je n'entends que par moments.

— Qu'est-ce qui te le laisse supposer ?

— Même si je ne l'entends pas, je l'entends quand même ; de sorte que, sans devenir parfaitement distinct, il assourdit l'autre voix ou peu à peu l'altère, celle qui cherche à m'écarter de l'Unité.

— Et entends-tu semblablement l'autre voix, quand le Commandement t'ordonne l'Unité ?

— Certes ! Je crois même souvent ne plus entendre que cette autre voix, comme si tout le reste

n'était que rêve et que je laissais le rêve parler en plein jour !

— Pourquoi compares-tu le commandement intérieur à un rêve ? Te semble-t-il comme lui absurde, incohérent, inévitable, unique, réjouissant sans motif, incomplètement communicable et qui pourtant incite à le communiquer ?

— Tout cela ! Absurde, car je ne puis être ici-bas qu'en ne l'observant pas. Incohérent : j'ignore qui l'ordonne et ce qu'il vise. Inévitable : il me saisit à l'improviste et d'une aussi surprenante façon que le rêve saisit le dormeur, lui qui se couchant devait pourtant s'attendre à rêver. Il est unique ou du moins semble tel. Je ne peux le suivre ; il ne se mêle pas au réel et, cependant, garde intacte l'unicité. Il réjouit et angoisse sans motif ; au reste il angoisse plus qu'il ne réjouit ; il n'est pas communicable, parce qu'insaisissable, et par là même nous incite à le communiquer... »

La terrible menace, mais gratuite (en fait il ne me touchait pas du doigt) que mon père avait coutume de me faire : « Je te déchirerai comme un poisson ! » cette menace se réalise à présent que je crache le sang, indépendamment de lui-même. Le monde, dont F. est le représentant, et mon Moi en proie à un conflit insoluble, me déchirent le corps.

Les corneilles prétendent qu'une seule corneille pourrait détruire le ciel. Cela ne fait aucun doute, mais ne prouve rien contre le ciel, car le ciel signifie précisément : impossibilité de corneille !

Il fallait l'intermédiaire du serpent : le Mal peut séduire l'homme, mais non pas se faire homme.

Naguère je ne comprenais pas que mes questions restassent sans réponse. Aujourd'hui je ne comprends pas que j'aie pu croire possible de questionner. Mais alors je ne croyais rien, je ne faisais que questionner.

Celui qui de son vivant ne vient pas à bout de la

vie, il a besoin d'une main pour écarter un peu le désespoir qu'il éprouve en face de son destin — il n'y réussit que très mal —, de l'autre il peut noter ce qu'il voit sous les décombres, car il voit autre chose et plus que les autres ; il est mort de son vivant, il est l'essentiel Survivant — à condition, bien entendu, de ne pas se servir de ses deux mains et de plus qu'il n'a pour lutter contre le désespoir.

« On ne saurait dire que la foi nous manque. Mais le seul fait que nous vivons est une source inépuisable, au moins par sa valeur de foi.

— Y aurait-il là une valeur de foi ?... On ne peut pourtant pas ne pas vivre ?

— C'est précisément dans cet « On ne peut pourtant pas » que réside la puissance insensée de la foi ; c'est dans cette négation qu'elle prend forme ».

La foi c'est : libérer l'indestructible que l'on porte au fond de soi-même, ou plus exactement : se libérer ; ou plus exactement : c'est être indestructible ; ou plus exactement, c'est : être !

Ecrire, façon de prier !

Mon Dieu, aie pitié de moi ! Dans tous les recoins de mon être je ne suis qu'un pécheur.

Franz KAFKA.

POEMES

1

Plus d'une voix pour t'entraîner dans ma chan-
[son
dans cette cage ouverte où tu ne peux entrer
car je n'ai rien à moi que le ton des paroles
qui deviendront — avant de s'envoler — les
[tiennes
Les mots que tu entends sont légers comme plume
un souffle menacé les porte à ton oreille
c'est comme si le sang bruissait dans sa merveille.
Je n'ai pas de secrets mais j'ai tout à apprendre
de la voix qui s'éveille à l'orée de mon rêve

2

C'est un pays caché aux regards par trois [feuilles
où demeurent les nains craintifs qui vivent d'air
les épis naissent là du geste qui les cueille
et les femmes y sont plus dorées dans le vert
soleil qui transparait en vacarme désert...
La belle ôte du doigt sa bague et la dépose
dans le creux de sa main comme une enceinte d'or
enserrant une ville étroite où mon cœur n'ose
pénétrer: une ville ancienne aux tours bien closes
dont l'amère clarté me ressuscite encore...

3

Seul l'oiseau du torrent change de robe et chante
l'eau de neige les cailloux ronds le jour tari
Pendant que le grand fleuve étale son silence
dans le regard du soleil mort qu'il éblouit

Dansant avec le vent en jupes de lumière
les vagues de la mer avancent et reculent
ayant l'air de chercher leur pas et leur mesure
dans la clameur au bord de l'harmonie future

4

Les flammes neuve chair des femmes envolées
brûlent toujours sur les hautes nefs des bûchers
portant avec lenteur vers des mers consolées
leur visage oublieux que ne savent chercher
ni les enfants perdus dans les vagues abîmes
ni les bras élevant l'amour jusqu'au destin
ni les corps assoiffés de pitié pour eux-mêmes
et tordus au miroir du désir rejeté
comme ces arbres morts aux sources de l'été
qui tremblent renversés dans leur ciel intangible.

5

C'est ici la maison l'amitié retrouvée
le silence est par les chemins : la même lampe
éclaire la jeunesse et la sincérité
d'une lueur de soir féconde comme l'ambre
ou laisse devant soi les jours inhabités
le ciel froid de tous les septembres vendangés
la colline du nord s'aimante et nous tient tête
avec ses sentiers d'or qui perdent l'horizon
ici tout est lointain tout est près de mourir
les nuages aussi sont pour moi souvenirs.

6

S'il fait doux dans le ciel je deviens éternel
Par la grâce d'un maigre chemin de trèfles
je me pousse de souffle en souffle je survole
la colline et je suis sans malheur ni sans crainte
présent comme le ciel

Je respire plus près de ma plus tendre amie
son visage très humble et ses beaux yeux avides
seules ses cuisses sont miracle dans le jour
blanches d'une blancheur sans fond surnaturelle
et l'herbe en vit plus pâle et la saison se cache
sous une grise poussière de sauterelle

Et puis le temps revient à son tour de pensée

7

La guerre flambe au loin sous le rideau du jour...
et la fille rougit d'aimer qui lui pardonne
mais son cœur toujours neuf son cœur toujours
[trop lourd
accueille avidement ce que la mort lui donne

l'avenir pour aimer, le présent pour mourir
il est temps de cueillir tout l'espoir de ses lèvres
l'avenir pour mourir, le présent pour aimer
mais le vent n'a plus d'ombre et la nuit s'est
[levée...

René Nelli.

L'ILLUSIONNISTE

Conte

Dans la vie de chaque illusionniste arrive le moment où il sait n'échapper plus lui-même à ses propres tours. On dirait que toutes les misères qu'il a çà et là infligées à autrui à travers les salles de spectacle et les salons des deux Mondes se retournent contre lui. C'est d'ordinaire un homme organisé et méticuleux qui, son numéro terminé, dans la chambre luxueuse de quelque palace renommé, met à jour sa correspondance et balance ses comptes. Il lève le petit doigt en dégustant une tasse de chocolat crémeux, et se réjouit de la simplicité avec laquelle le breuvage nutritif consent à couler dans son gosier brûlé par les flammes artificielles sous le chaud serpent d'une écharpe. Mais, tout à coup la fenêtre s'ouvre, le vent de la pluie balaye le tapis, le stylo s'achoppe, et le grand illusionniste sent le destin le prendre à la gorge.

Karl Hadek n'échappa point à cette fatalité. Il était occupé à répondre à Lady Grace Ravent, qui six mois plus tôt lui demandait une séance dans son château des Cheviot-Hills quand il sentit le magnétisme des choses s'interposer entre lui et son propre génie. Il eut une peine infinie à terminer son message. Sa main s'alourdissait sur le papier, et le grand vent du Nord qui soufflait sur la capitale ayant écarté le rideau, il dut courir après son enveloppe pour la découvrir sous l'armoire en laque de Chine, toute souillée de poussière. Il eut beau sonner le valet, lui démontrer que son service laissait à désirer et exiger autour de soi l'ordre rigoureux qu'il aimait, son sommeil fut traversé d'un cauchemar : les presse-papiers qu'il avait posés sur les feuilles blanches étalées sur la table le considéraient avec arrogance. Les meubles avaient pris une consistance de fer et menaçaient de crever le plafond. Karl sentit bien que si par malheur il cédait au repos il

sombrerait lui-même avec le mobilier. Quant à imaginer où cet écroulement eût pu l'emporter, il ne le voulut pas un instant. Il savait qu'on ne joue pas avec les puissances qu'il avait de longue date soumises ; tout au plus s'étonnait-il qu'elles eussent ce soir une intention ignorée de lui. Karl avait sacrifié sa vie affective à son art. Il n'aimait personne et n'avait pas d'amis. Il ne se sentait en reste envers personne. Il s'occupait lui-même de son matériel, ne laissant à aucun domestique le soin de veiller sur ses guéridons à servantes, ses sacs à disparitions, non plus que sur sa ménagerie familière, pour lesquels il louait un appartement particulier à chacune de ses haltes. Un lot de foulards, de cloches spirites et de chapeaux inépuisables était devenu son monde. Il ne caressait pas ses colombes (il avait mieux à faire), mais les nourrissait bien. Il était devenu singulièrement sec et heureux. Il ne méprisait pas l'immense part qui lui avait été accordée par les dieux d'enchanter quelques spectateurs et cela lui suffisait amplement. Il allait de succès en succès, de capitale en capitale, et cet appel de la richissime Lady Ravent dans son château d'Ecosse était en quelque sorte le couronnement de sa carrière.

Karl, cette nuit-là, trouva cependant le sommeil tout près de l'aube. Il s'était levé et considéré longuement dans la glace : sa sécheresse intérieure à l'égard de sa propre image le réconforta. Depuis beau temps, il ne s'effrayait plus de sa maigreur excessive ni de sa bouche sinueuse et flétrie : ce que l'esprit avait cru bon de lui laisser le satisfaisait et il ne s'agissait pas le moins du monde d'un sacrifice. Il n'avait pas plus de consistance intime que l'image que lui renvoyait le miroir. Cet homme trop long à figure verte ne le surprenait pas. Son orgueil lui parut intact, — rien ne l'attendait au monde que les transes qu'il infligeait à certains, — et il se recoucha rassuré.

Le train que prit Karl le lendemain était formé de wagons de bois roux grossièrement équarris, mais l'intérieur ressemblait à tous les autres trains du monde. Des glaces épaisses partageaient les couloirs. On traversait une campagne bleuâtre que ponctuait le vol huilé des corbeaux, et tout semblait

au mieux dans un univers dont l'illusionniste n'attendait plus de surprise. Hadek, non sans volupté, songeait au wagon spécial qui transportait son attirail. De temps à autre, il se penchait à la portière pour jeter un regard sur la voie, et apercevait le petit compartiment à son chiffre qui suivait d'un amble sûr le convoi. Il imaginait avec satisfaction les bras courts de Lady Grace dans son manteau à la Crispin, sa faconde intarissable, son accueil chaleureux et délivré, et le silence respectueux qui s'établirait parmi les invités quand il apparaîtrait au bout du grand escalier du hall. Il se découvrit alors la conscience d'un vieil enfant, se dit que ses craintes de la veille ne signifiaient pas grand'chose, et il se plongea avec délices dans la lecture d'une gazette financière.

Sans doute, en homme prudent, aurait-il lu d'un bout à l'autre ce journal si quelques coups frappés à la vitre par le pommeau d'une canne ne l'eussent fait sursauter. Karl qui, selon une vieille habitude, avait loué son compartiment fut si surpris de cette audace qu'il resta bouche bée : un grand vieillard enveloppé d'une cape brune entra en le saluant, et Hadek, sur le point de l'interpeller en lui désignant la pancarte, préféra se rencogner avec une inexprimable mimique de mépris.

— Je pense, interrogea l'inconnu, que nous sommes bien dans le train qui se dirige vers les frontières d'Angleterre ? A mon âge, il devient si difficile de lire.

Karl dédaigna de répondre. L'homme, sous sa cape râpée, portait une sorte de jaquette de laine et de hautes chaussettes bariolées. On l'eût pris pour un alpiniste si son grand âge et ses moustaches de tabellion ne l'eussent classé à part de toute fonction sociale active. Il paraissait plongé dans un ravissement si profond que l'illusionniste, à le considérer, se sentit en quelque sorte frappé d'aphasie. Très gêné, — il n'aurait su dire pourquoi, — il eut tout à coup l'impression que son vaste pardessus pesait à ses épaules et que le coin de son portefeuille lui entrait dans les côtes. Il se persuada qu'il avait faim (il préférait arriver au château à jeun et l'esprit libre), et ouvrit une boîte de bouchées qu'il avait à sa portée. Il se mit à mâcher les chocolats fondants,

mais le goût de la friandise fut tellement amer à son palais qu'il se leva et jeta furieusement le tout par la fenêtre. Les papillons, pareils à des bobèches, assaillirent en volant un arbre au passage, et Karl, heureux que son tour eût si bien réussi, se tourna vers le vieillard avec défi.

Le quidam haussa les épaules, et Karl fut pris d'une colère sourde. Si le gêneur ne se trouvait pas satisfait, le plus simple était qu'il s'en allât. L'illusionniste prit le parti de fermer les yeux et de se rappeler point par point les étapes de son numéro. Il se voyait dans un vaste salon éclairé aux bougies, un cercle de visages angoissés autour de lui, et il eut un si vif frisson d'allégresse, il s'épousa si bien lui-même dans la certitude d'avoir la part la plus curieuse d'autrui à sa merci, qu'il ne put s'empêcher de rouvrir les paupières. Le vieillard, toujours attentif, fit un petit geste de la main : ce geste signifiait évidemment qu'il avait absolument suivi tout ce qui se passait en Karl, qu'il le jugeait en méprisant sa prétention, et une insulte monta aux lèvres de l'illusionniste. Au même moment, il se dit que le voyageur était sans doute quelque personnalité importante et singulière, et qu'il avait d'éminents motifs pour le considérer avec un si vif intérêt. Hadek, en même temps qu'il se félicitait d'avoir évité jusqu'ici toute contingence terrestre, toute rencontre déprimante et ennuyeuse, comprit au bruit plus brutal des essieux que le train pénétrait dans un tunnel.

Karl, de justesse, retint un cri. Tout simplement il sentait qu'il perdait son âme, que dans l'ombre quelque chose s'évadait de lui, et que seuls ses viscères et sa masse de chair restaient sur la banquette. L'ensemble était une sensation aiguë de vertige. Ses idées fuyaient emportées dans un gouffre comme se décolle un papillon de nacre sur le couvercle d'un coffret. Il eut l'impression de n'être plus qu'une fragile charpente d'os et de peau soumise à l'ennemi. Il redoutait que le voyageur imprévu le prît soudain à la gorge et soufflât son haleine empestée sur sa face. Il eut la présence d'esprit, — si tant est qu'on puisse le supposer capable d'un réflexe en l'occurrence, — de sortir un mouchoir de sa poche et de le coller à ses narines. La traversée du tunnel dura

environ cinq minutes, et quand le jour glacé éclaira de nouveau le compartiment, le vieillard semblait indifférent. Karl poussa un soupir. Ce ne fut qu'après quelques instants qu'il eut conscience que le quidam semblait aux écoutes d'un bruit ou d'une voix que lui-même ne percevait pas, et brusquement une idée absurde le traversa : « Serait-il, lui, le plus grand illusionniste du monde ? » Mais il se garda bien de poser la question au vieil homme, étant donné que, divinateur lui-même, il aurait eu grand'honte à révéler son manque de perspicacité au détestable étranger. Ce dernier levait maintenant un index noueux vers le plafond avec une expression grave et inspirée et Karl, qui crut d'abord à une illusion, s'aperçut après quelques secondes que deux grosses larmes coulaient sur ses joues ravinées.

Karl Hadek abhorrait toute manifestation de sensibilité de quelqu'ordre qu'elle fût. Cette espèce de déchirement que montrait le vieillard lui donnait envie de vomir. Et certes, il eût cédé à ce besoin tout physique si une persuasion lointaine ne lui avait signifié que l'inconnu ne souffrait point à cause d'une douleur personnelle, mais bien aux proportions de toute la souffrance répandue sur la surface de la terre. Il se prit à haïr cet attendrissement funèbre. Il souhaitait se garder comme à part. L'index du vieillard restait toujours en l'air et Hadek, malgré qu'il en eût, sentait son attente se communiquer en lui. Le silence qui prépare les grandes catastrophes cosmiques abolissait le grondement des roues. En même temps qu'il éprouvait un lancinant besoin de délivrance, Karl savait qu'une terrible échéance l'attendait pour ainsi dire au tournant. Tout autre homme que lui, un illusionniste de second ordre par exemple, eût en désespoir de cause songé à demander protection à l'étrange personnage. Le train risquait de dérailler, les essieux de se rompre et le sol de céder brusquement. Mais sa suffisance profonde empêchait Karl de faire le geste que tout autre eût tenté en la circonstance. Soudain, un jet de vapeur se mit à siffler lugubrement et Karl, recouvrant subitement son don de double vue, perçut au même instant que quelque événement inattendu se déroulait dans le couloir.

Singulièrement sollicité par ce fait indéfinissable et sur le point d'accourir, il hésita cependant sur la porte, en espérant que le vieillard le rappellerait. Mais celui-ci, après avoir esquissé quelques gestes désespérés, s'était comme replié sur lui-même. On eût dit qu'une charge de plomb le courbait et ses cheveux blancs glissaient jusqu'à ses genoux. Karl eut une rapide aspiration et avança prudemment sur le parquet qui avait sous ses plantes une consistance de caoutchouc.

Les compartiments bondés d'une foule empilée contrastaient avec la planète de silence qu'il venait de quitter. La plupart des voyageurs avaient le nez collé à la vitre et Hadek ne fut pas longtemps sans remarquer le regard d'anxiété dont tous suivaient ses pas. Chacun semblait attendre de lui une intervention miséricordieuse, — mais laquelle ?

Bientôt il aperçut une voyageuse qui sortait du lavabo avec une hâte fébrile ; petite et ronde, d'aspect inoffensif, cette femme avait dû boire plus que de raison à en croire l'expression d'égarement qui couvait dans ses yeux clairs. Sa bouche, fardée bien au-dessus des lèvres, remuait muettement dans sa face très pâle. Cependant qu'elle refermait soigneusement la porte derrière elle, elle dut éprouver quelque difficulté pour lancer le pied en avant car elle retint une exclamation sourde. Elle parvint à se porter pourtant, mais avec une telle maladresse que Karl en fut amusé en dépit même de sa répulsion. Elle s'approcha de lui en roulant d'une cloison à l'autre et, son flair en éveil, il s'apprêtait à renifler un décevant relent d'alcool, quand il fut saisi par une odeur d'éther et de chloroforme. Tout au long du couloir, une multitude de prunelles ne cessait de l'épier.

C'était une de ces minutes où Karl, d'ordinaire, se devinait empli de son génie. Cela fluait vers lui comme un torrent de radiations électriques, ses doigts frémissaient, et il n'avait nul besoin de se torturer les méninges pour subjuguer l'assistance par quelque tour de sa façon. La femme atteignait maintenant l'extrémité du corridor dans l'intention évidente de rejoindre le wagon suivant ; mais, la porte de séparation refermée sur elle, elle sembla

prise de la volonté désespérée de la rouvrir. Un sourire sarcastique commençait à se faire jour sur les lèvres des gens en attente et Karl, immédiatement, vit sa réputation en jeu.

Au moment même où l'on attendait tant de lui un vide affolant se creusait dans sa tête, et il dut s'agripper à la barre pour ne point défaillir. L'instant venu d'agir, l'essentiel était que sa volonté imposât à la voyageuse l'impossibilité de s'évader, sinon l'amère dérision de ces sots n'aurait plus de limite. Il appelait des années de réussite à son secours, et soudain n'eut plus à supplier des puissances qui l'avaient reconnu pour élève. Un rire muet parcourut son subconscient et bientôt se juxtaposa sur ses lèvres. La femme, aussi malheureuse que si sa vie eût dépendu de ses efforts, remuait le loquet et haletait en suant ; ses mèches croulaient du chignon. La chose, toute normale en soi étant donné la présence de Karl, plut énormément aux spectateurs. Hadek, bien sûr, n'avait plus qu'à intimer mentalement un ordre à cette femme pour que tout rentrât dans le couru. La malheureuse, quelque peu ridiculisée il est vrai, retrouverait tant bien que mal sa place. Or, aucun des assistants ne pouvait soupçonner que l'illusionniste, d'un coup, fût à peine maître de lui. N'avait-il pas subi cette impression quand, à force de fumer et près de mettre à point un tour inédit, un désir de perfection le rendait absent à toute conséquence matérielle ? Karl alors passait son poing dans une vitre, brisait un objet précieux. Un échec le rendait à tel point malheureux que seule la souffrance physique et la vue de sa chair corrigée pouvaient amoindrir sa misère. Aujourd'hui, dans le fait si banal de réduire à néant la liberté de cette femme, il ne conquérait pas la désinvolture suprême qui le guidait vers la trouvaille, qui arrachait un cri à ses fervents. C'est qu'en dehors du jeu habituel, il se voyait derechef frappé par la pauvreté, le manque de ressources qui s'étaient abattus sur lui tout à l'heure. Et que n'eut-il choisi plutôt que de retrouver cet état déplorable ?

Dès lors, il se tendit de plus belle, mit tout le système des muscles au service de l'idée. D'une seconde à l'autre, le vieillard risquait de reparaître,

et Karl n'aurait pas supporté d'entrevoir son visage fripé, pareil à la négation même des êtres de sa sorte. Depuis un court instant, il savait que le loquet de la portière devant quoi agissait la voyageuse s'était mystérieusement soulevé et qu'un observateur impassible le surveillait. Que, dépassé par sa propre puissance, il eût actionné à distance ce loquet, il n'en douta pas une minute. Son grand talent, indépendant d'un coup de l'enveloppe humaine qui jusqu'ici l'avait abrité, pesait sur le moindre rouage du train.

Dans l'incapacité totale de faire cesser le sortilège, il calcula vertigineusement le faible temps où cette femme aurait encore droit de respirer.

A mesure que le train gagnait du terrain, le pays parcouru devenait de plus en plus monotone. Au-dessus de la Clyde brumeuse, les monts Cheviot prenaient pied à l'horizon, et les petits villages brûlés ressemblaient dans le châssis d'acajou au déroulement d'un film en couleurs. En retrouvant sa place encore tiède, Karl eut le soulagement de constater que le vieillard qui l'avait si fort impressionné tout à l'heure n'était plus là. Sa canne seule l'attendait, qu'il n'eut aucun scrupule à balancer par la fenêtre. Ensuite, immensément soulagé, Karl s'essuya les mains et reprit sa gazette. La cigarette qu'il grillait à petites gorgées chassait peu à peu les désagréables effluves de suie et de chlore. Les faits qui venaient de se produire lui semblaient vieux de dix siècles. L'essentiel était que personne ne se fût aperçu de rien, c'est-à-dire ne l'eût considéré comme responsable de l'accident survenu à l'anonyme voyageuse. Dans l'esprit de ces naïfs, il n'y avait naturellement pas eu corrélation entre le vertige à peine perceptible de l'illusionniste et la fin tragique de la malheureuse. Du reste, depuis un moment, Hadek reconquérait admirablement sa dignité et, partant, son équilibre. Il prit plaisir à faire craquer ses phalanges et, le jour trop cru lui vrillant les pupilles, il chaussa de grosses lunettes à verre opaque et se mit à sommeiller d'un œil.

Le phénomène qui par bribes prit corps dans son esprit lui fit l'effet de se passer dans une autre imagination que la sienne : il y avait là une femme

qui s'agrippait à une portière et qu'une gifle de vent aspirait, emportait tout à coup. Sa jaquette arrachée piquait drôlement un arbuste. Le laminoir de la vitesse avait dû venir à bout, dans un frêle éblouissement de sang, de ce qui fut une forme humaine. Le fait est que, pris de stupeur, les gens n'avaient pas songé à tirer la sonnette d'alarme. Le cri de détresse qu'elle avait poussé avait été bu par le vombrissement de la machine, et depuis des années d'ailleurs nul cri d'infortune ne concernait plus Karl.

Quand il sortit de son assoupissement, il reconnut, d'après les descriptions de ses lettres, la contrée où perchait Lady Grace. Des moutons à tête noire des Highlands mêlés à ceux de la race Cheviot paissaient sur les pentes. L'air fraîchissait, une mare brillait au lointain comme une nappe de mercure, et Karl releva le col de son raglan. Il s'étonnait toujours qu'il pût, par hasard, obéir aux réflexes de tout le monde et qu'il fût encore, mais si peu, susceptible de ressentir la chaleur ou le froid. Le train en arrêt à la station de Longuevue, il prit sa voix de tête, impérieuse, pour faire détacher le compartiment à son chiffre. Le cabriolet-milord de Lady Ravent l'attendait sur le terre-plein. La livrée du valet de pied l'ayant rassuré sur l'élégance du lieu qui allait l'abriter, il affecta un air impérial pour ordonner au cochet de se mettre en route. Hadek ne donnait aucune conclusion philosophique aux faits qui venaient de se dérouler : depuis beau temps, il avait dépassé cette sottise, et une vieille ascendance slave ne faisait point qu'il prît plaisir de disséquer la petite bête. Karl s'était avant tout détaché des superstitions. Quant à admettre que le vieillard du train fût pour quelque chose dans l'aventure, cela était un point de vue auquel il n'avait même plus loisir de penser.

Ainsi porté au trot des magnifiques pur-sang, l'illusionniste préparait sa première phrase à Lady Grace.

Ce matin-là, l'illusionniste se promena longuement dans la plus vaste galerie du château. Il avait obtenu un délai de préparation de vingt-quatre heures de la part de Lady Ravent, ce qui n'était point

consigné dans leurs conventions, mais qu'il avait cru bon d'exiger dès son arrivée à Longuevue. En effet, il était à peine concevable que le voyageur exténué qui répondit d'un pâle sourire à l'accueil enthousiaste de son hôtesse fût celui-là même qui, une heure plus tôt, montait d'un pied leste dans le milord. Cela tenait sans doute pour une grande part aux difficultés du trajet. Les lacets vertigineux par quoi on accédait à Longuevue avaient étonnamment déprimé le visiteur. A chaque instant, les moyeux du cabriolet menaçaient de céder. On rêvait de culbute dans le vide. Karl ne se rappelait pas sans un frisson certaine corniche escarpée dominant une vallée couleur de suif rance et plate à l'infini. Mais cela tenait aussi à ce que, à l'encontre de ce qu'il avait prévu, il ne s'était point libéré aisément de son cauchemar de la veille.

A peine venait-il d'essuyer la présentation aux invités de l'aimable dame, qu'il courait quatre à quatre s'enfermer dans son appartement, laissant à ses valets le soin de déballer son matériel. Cette négligence l'inquiéta plus qu'on peut croire, et Karl demeura longtemps accoudé à un petit secrétaire de marqueterie, la tête entre les mains. Jamais il n'avait distillé ce sentiment de haine et de honte envers lui-même ; il haïssait ses mains chétives, fleurant le musc, et démunies. Le passé de Karl était lettre morte, et certes il n'aurait point menti en affirmant qu'il ne se souvenait plus des affections qu'il avait eues entre dix-huit et vingt-cinq ans. Un jour était venu où il était né comme différent de lui-même et de son goût de réussite, où sa propre personnalité avait rayonné bien au-dessus des sentiments du commun. Un orgueil amer l'abreuvait. Le glas avait sonné d'une heure où ni la pitié ni l'amour ne le toucherait plus, et mille souillures, mille possibilités d'aberrations médiocres avaient fui son horizon. L'idéal qu'il se proposait était celui d'un pêcher qu'il avait vu dans la serre d'un riche propriétaire de Daventry, sir Eric Booth. Cet arbuste, dont un collier métallique à pointes traversé d'un courant électrique précipitait la croissance, lui avait paru séduisant d'exceptionnel. Karl s'était ravi de ses beaux fruits luisants et incomestibles qu'il caressa de la

paume. « Je ressemble à ce pêcher, s'était-il dit dans un élan à peine teinté d'ironie. Tout comme lui, une force inadaptée à l'humain me dirige. ». Mais, comme une jeune fille entrait dans la serre pour lui dédier quelque louange et qu'elle débordait de vie, il prit une expression de froideur si violente que l'envol de la gêneuse se trouva suspendu. Karl d'habitude ne mettait pas longtemps à partager ce qui était admiration vouée à son renom d'une curiosité moins impersonnelle. Cette fille, quoiqu'il fût laid, pouvait le désirer et un tel laisser-aller écœurait Hadek plus que toute autre chose au monde.

Depuis son arrivée à Longuevue, il percevait la curiosité des invités de Lady Ravent à ses trousses. Ce n'était plus l'attention troublante et réservée qui lui était si nécessaire, mais bien la sorte d'inquiétude, de pesanteur qu'il avait senti tendre son filet sur les voyageurs du train. Bien que le vieillard qu'il jugeait responsable de sa déficience soudaine eût vraisemblablement franchi la frontière à cette heure, Karl remuait des pensées moroses, inusitées. De même que certains criminels médiocres et insuffisamment préparés à affronter la foule, il se persuadait qu'il projetait autour de soi une sorte d'émanation de son propre crime. Cette idée le touchait au vif en ce qu'elle avait de banal et il savait bien que, pour peu qu'un événement insolite se passât au château, on l'accuserait virtuellement d'y être pour une part. Les chuchotements qu'il surprenait derrière les tentures le renseignaient à ce sujet. Le bruit de son pas étouffé dénouait des cercles. Chacun à son approche bombait le torse, se mettait en garde, mais c'était lui qui fuyait, jouissant d'une déception qu'il infligeait à une attente par trop sujette à caution.

Ce matin, un soleil givreux baignait faiblement les cimes. On procédait dans les terres à la toilette des pommiers et le cliquetis des sécateurs heurtait douloureusement sa rêverie. Karl regrettait de ne pas sentir son imagination plus acérée. C'était toujours la même intuition désespérée de s'être perdu à lui-même, de n'être qu'un reflet plus ou moins exact de soi. Lui qui s'était voué une tendresse si jalouse, se dégoûtait presque à présent. Il n'était pas précisément où il se trouvait, mais, à tout moment, on

pouvait lui annoncer qu'il avait commis une action basse, étrangère à lui-même et infiniment redoutable. Les crimes d'autrui n'auraient su le troubler, mais il détestait autant la vie que la mort des autres. Qu'il pût à son insu diriger une destinée qui ne le concernait en rien l'emplissait de révolte, lui qui n'aimait rien assez pour tuer.

Tout en se promenant de long en large, Hadek observait le contenu des vitrines : pierres cylindriques babylonniennes, amulettes et lampes hydrostatiques, ce bric-à-brac était la folie de Lady Grace, mais il lui parut d'un goût aussi hasardeux que les médiocres peintures anciennes qui s'alignaient sur les murs. L'art pictural ne lui disait pas grand'chose en tant qu'expression matérielle de l'idée, mais il aima cependant reposer son regard sur les demi-teintes effacées au bas des bustes. La pensée que ces gens avaient pu mourir sans qu'il fût pour quelque chose dans leur fin lui était étrangement douce ; il en eût pleuré. Tel était son état en effet qu'il admettait comme possible d'avoir pu en toute ignorance, en des temps reculés, motiver l'achèvement de certaines créatures qui ne lui eussent pourtant valu que dégoût.

« Comme j'abhorre la vie », se dit-il, constatation qui ne lui apporta aucune paix véritable.

Subitement il entendit un brouhaha de voix, et Lady Ravent, flanquée de son amie Cecila, apparut dans une ronde de vieux messieurs respectables, savants pour la plupart. A soixante ans, de taille imposante et haute en couleurs, Grace Ravent était le type de ces originales qui échangent de sempiternels dadas. Veuve d'un grand homme atteint de géophagie et chercheur d'aérolithes disparus, elle s'était consolée en pratiquant les sciences occultes, le sport à outrance puis, sur le tard, divers élevages. Son grand désespoir, en 1916, fut de ne pas parvenir à dresser une armée de phoques au point qu'ils pussent déceler l'approche des sous-marins grâce à leur extraordinaire finesse d'ouïe. Elle taisait comme une honte personnelle que son mari eût passé en dévorant de la terre au cours d'une expédition en Colombie.

A la vue de Karl, Lady Grace, — qui depuis deux jours courait après l'illusionniste sans avoir d'autre chance que de le saisir entre deux portes, — se précipita un flot de paroles aux lèvres. Elle le questionna sur ses migraines et lui conseilla de porter l'améthyste souveraine, — il est vrai que l'infusion de véronique était radicale à son cas ! Hadek assura qu'il se portait le mieux du monde, mais que les changements de lune correspondaient chez lui à des périodes d'intense misanthropie, à quoi chacun se récria. Les invités, rassurés par son aménité, affectèrent un air soulagé. A mesure que Lady Grace énonçait les raretés de ses collections, elle fournissait à ses hôtes la possibilité de donner un aperçu de leur érudition, de leur esprit, ou de leur sottise, tout ceci savamment apprêté. Tandis qu'elle jouissait de l'animation qu'elle suscitait autour d'elle, le petit cortège continuait de défiler devant les portraits, mais Lady Ravent poussa un léger cri en éprouvant un courant d'air glacé sur son épaule, et la marche du groupe s'interrompit.

Chacun, dans une galerie si bien tempérée, se demandait d'où ce traître petit vent provenait, et Karl désigna aussitôt une fissure se trouvant entre deux cadres somptueusement sculptés. On vit alors Lord Lowendale, — le seul jeune homme du groupe, — grimper sur une cathédre et palper du doigt cette crevasse inattendue. Ce garçon a l'œil vif, au teint pur, aux cheveux drus et coupés court d'un blond brillant, tranchait agréablement sur l'ensemble des personnages. Tous attendaient le résultat avec une inquiétude inexprimable et Karl, qui déjà flairait l'insolite, ne put s'empêcher d'insinuer que si le jeune Lord voulait bien coller son front contre la fissure, il ne manquerait point de découvrir si le courant d'air venait bien de là. Une attention disproportionnée à cette bénigne expérience s'était appesantie sur les invités.

Son conseil émis, Hadek sentit ses mains légèrement moites. Il ne doutait plus que quelque fait dramatique dût se passer et en effet, à peine Lord Lowendale venait-il de placer son front à même l'orifice, qu'il poussa un hurlement de souffrance et que la cathédre bascula sous ses pieds. Il restait

suspendu par la tête, les doigts crispés sur les moulures d'un cadre, son corps oscillant comme un balancier le long de la muraille. Lady Ravent, outre que son épaule brûlait, se désespérait. Il fallait absolument tirer le jeune homme de cette posture critique, et rien d'autre ne restait à faire que de monter sur la commode voisine pour se rendre compte du phénomène. Karl n'hésita pas une minute : il monta.

Il vit aussitôt que le fait que Lord Lowendale fût ainsi accroché ne tenait pas à une cause uniquement matérielle. Attirés par une force indéfinissable, les cheveux du jeune homme s'engouffraient dans l'orifice, et une sorte de mâchoire laminait peu à peu son crâne ; d'en bas, cette chevelure happée ressemblait à un hochet soumis à un ventilateur véloce ; de près la fissure animée d'un mouvement sans nom évoquait une bouche broyeuse, refoulant des lamelles de peau en mille serpentins. Karl prenait à deux mains la tête du jeune Lord en pesant de toutes ses forces sur les maxillaires quand, sous la pesanteur du corps, il dut lâcher prise. Hadek n'eut que le temps de faire un rétablissement à gauche, tout en se félicitant d'une si prompte adresse.

Quand, horrifiés, les invités se penchèrent sur le corps du jeune homme, ils s'aperçurent que son cœur ne battait plus. Pareille à un bandeau d'écarlate, une plaie lui baignait les orbites.

Le reste se passa comme en grand mystère. La question se posant de savoir s'il fallait immédiatement alerter la famille du jeune homme ou attendre la séance du soir pour le faire, Lady Ravent rassembla ses hôtes dans une embrasure. Mais d'aucuns, qui espéraient que Hadek marquerait pour eux la journée d'une révélation pour le moins confondante, opinèrent à la première suggestion. Ces gens qui étaient dans le malheur, eu égard à certain avertissement intérieur qui ne pouvait point mentir, n'eurent qu'un cri pour réclamer d'y rester jusqu'à demain.

— Faites donc disparaître le corps, dit Hadek.

Le dîner, composé d'un salmis de bécasses du Forth, d'œufs de pluviers et de chutney indou, fut

succulent. Lady Grace, à tout hasard et dans le cas où l'illusionniste eût cru bon d'interrompre son demi-jeûne, y avait fait adjoindre un *kapr* (1) au riz savoureux et une *zmrlzina* (2) aux myrtilles, exportations directes ou prétendues telles du pays de Hadek. Il était entendu de ne plus revenir sur l'accident survenu à Lord Lowendale et l'esprit coula à flots avec les vins les plus rares.

Selon sa tactique, Karl, ce soir-là, resta sur sa réserve. Il savait parfaitement être l'objet de la conversation des dîneurs et n'eut guère qu'à extraire un petit appareil à manettes de son nécessaire pour surprendre leurs propos. Une excitation très poussée régnait à travers la table. On se remémorait de classiques histoires de fantômes, de morts violentes, et le plus respectable des convives, un philologue à sous-pieds de Kiel (qu'on ne pouvait cependant soupçonner d'excès), conta une extravagante histoire de photo sensibilisée ayant motivé la fin d'une touchante jeune personne. Karl, plus ému qu'il n'aurait su l'admettre, mais lassé, activa un levier et les voix se turent.

La pensée de la dépouille de Lord Lowendale veillée dans l'aile Nord par un domestique lui était insoutenable. Non qu'il regrettât en lui les grâces d'une jeunesse tôt perdue : à hauteur d'une telle catastrophe, il se découvrait alourdi d'ennui. Il consulta sa montre, s'accorda une demi-heure encore, prit un vélin dans le buvard à son chiffre et écrivit :

1er *point :*

Au moment où, dans le train, je tiens cette femme dans l'incapacité physique d'agir, une volonté substituée à la mienne (qui cependant en dépend) commande l'ouverture de la portière.

Un effort de plus de ma part, et cette femme serait sauvée. Que faudrait-il pour qu'il me soit possible ? Sans doute, au delà du sujet d'expérience que je découvre en elle, la considérer comme une créature ne m'appartenant pas. Je ne le puis : le jeu, trop poussé, m'emporte.

---

(1) Carpe. (2) Glace.

Dans une sorte de vertigineux « lâchez-tout », j'accepte la conscience du pouvoir infini que m'accorde sa fin inévitable.

2e *point :*

C'est moi qui désigne à Lord Lowendale la fissure dans le mur.

A ce moment-là, je ne doute pas qu'un ennemi sans pardon le guette.

A travers Lord Lowendale, cet ennemi me jauge évidemment. Il mesure sur moi, qui ne suis que l'instrument de transmission, sa propre cruauté. Qu'exige-t-il ? Espère-t-il qu'à la dernière seconde je puisse arrêter son crime ? Me supplie-t-il ? Seule une certitude tout intime veut que je le considère comme une force exactement opposée au vieillard du train. Je n'ai pas le choix.

Le vrai, c'est que j'ai trop présumé de moi-même.

Mon pouvoir, maintenant propulsé à l'extérieur de mon corps, ne dépend pas plus de ma volonté que la graine qui germe ne dépend de l'arbre. Une éclosion encore et ?...

Karl hésita un instant puis ajouta :

Je n'en puis plus. Ma présence est devenue superflue au monde. Quelque chose s'enchaîne au delà de mon être réel. Je suis au centre même d'un système que je prétendais créer à loisir. Arrivé de l'*autre côté,* la prochaine fois c'est moi qui paierai.

Il suspendit ici son porte-plume, glissa la feuille dans le dossier où il avait consigné ses expériences, et se poudra légèrement les joues. Dix heures sonnant au cartel du salon, il fit son apparition dans un habit de haut goût : pas un comme lui pour jouer des manchettes. En pénétrant dans cette salle immense mais meublée avec malheur, on ne pouvait retenir quelques réflexions sur la bizarrerie des réputations mondaines. En effet, Lady Ravent passait pour un amateur éclairé. Or, dans cette espèce de chapelle tendue d'Aubussons du XVIIIe, de tapis Tebriz ou Kirman, se faisaient vis-à-vis des bahuts à rideaux, une commode Régence estampillée par Mondon, des cires de Mène, des vues du Handaye du

XVIIᵉ et des tables à tric-trac sans style défini. Mais il suffisait à Karl que Lady Ravent rayonnât par son rang sur mainte personnalité du globe pour qu'il la tînt en haute estime. Qu'elle fût si fortunée, et si merveilleusement posée en dépit de son mauvais goût, l'emplissait d'un sentiment de sécurité profonde. Il aimait les gens assis, les seuls en vérité qui à ses yeux fussent dignes de correspondre avec le surnaturel. Poètes, névropathes ou prolétaires étaient pour lui gent négligeable.

Au moment où Karl commençait son numéro, il était naturel qu'un fluide s'établît entre lui et l'assistance. Il connaissait le prix d'une attitude et d'un geste ; mais la mesure ici était son instrument de puissance. Son maintien impassible, ses longues paupières bistrées le servaient à merveille, et le respect qu'il infligeait à la ronde le haussait comme dans une atmosphère à part. Il savait qu'à coup sûr le charme allait se produire ; effectivement il se produisit. Mais, entre les radiations invisibles dont il travaillait l'intellect des spectateurs et lui, se forma comme un intervalle de désenchantement étanche. Son cerveau, semblable à certains récepteurs produisant un son discordant quand un corps étranger entre dans le champ de leurs circuits oscillants, ne rattrapait que par intermittences l'état de grâce. Karl se trouvait dans l'état de l'officiant à qui les paroles incantatoires font défaut mais qui, à force d'habileté, peut encore faire illusion. Où donc la belle maîtrise aiguisée de naguère ? Avant la mésaventure du train, il ne se souvenait pas qu'une telle carence l'eût frappé : mieux, il eût ri au nez de qui la lui eût prédite. Il croyait au concours des circonstances favorables, mais il était à peu près certain de les créer. Ne se faisait-il pas, à loisir, un élément à sa mesure ? Ainsi le poisson, au fond de la mer, ne soupçonne point que puissent passer des êtres respirants sur la rive ; sorti de son univers, il s'étonne un instant puis verse sur le ventre suffoqué. Karl prévoyait l'inéluctable, le moment où, détroussé de son génie, il serait le plus démuni des hommes, et une répulsion le parcourut. Ses escarpins crissaient sur le tapis. Il crut voir ses jambes hérissées, ses minces pectoraux bandés, — en vérité, tout

prendre sur la bête physique ! — et soucieux de porter beau avant tout, il se soulevait légèrement sur les pointes. Cependant, rien que pour les avoir effleurés d'un regard distrait, il réussit à faire apparaître une floraison d'orchidées fraîches dans les vases qui parsemaient les meubles. On applaudit.

Mais ce hors-d'œuvre n'était rien pour Karl tout occupé à se reprendre. Remettant à plus tard les expériences de télépathie auxquelles il excellait, il s'apprêtait à faire jaillir un pigeon du chef de la baronne H. quand une jeune fille fit son entrée tardive. Une écharpe de gaze glissait de son épaule et elle était entièrement vêtue de crêpe blanc. L'éclat d'une plénitude, d'une naïveté heureuse resplendissait sur ses traits. Elle s'installa gracieusement sur une causeuse de velours cramoisi, et personne hormis Karl ne semblant la voir, cette négligence dut la plonger dans une stupéfaction désolée, car elle se mit à tousser discrètement.

Immédiatement les regards se braquèrent sur elle avec insolence, et elle se leva tout aussitôt en manière de défi. Si belle en vérité, l'air d'une fillette poussée en graine et quelque chose de gauche dans les contours, elle choquait l'œil comme une baie savoureuse au milieu de buissons stériles. Elle tendit en avant une petite main rose d'une finesse extrême, et sa prunelle égayée parut signifier :

— Regardez bien.

A l'aide des ongles de sa main libre, à la stupéfaction de l'assemblée, elle se mit en devoir de *peler* sa main tendue. Ses doigts tricotaient avec agilité et de minuscule copeaux de chair voletaient à ses pieds. On s'aperçut bientôt que sa main, sous l'enveloppe de pulpe factice, n'était qu'un instrument de bois très bien articulé. On se demandait si, petit à petit, elle n'allait pas révéler ainsi toute sa structure. Seul Karl comprenait la véritable signification de son geste. N'avait-il pas pressenti d'emblée un rapport entre cette jeune personne et le vieil inconnu du train ? Une parenté secrète, néfaste à son endroit, les liait. Ils étaient venus assister à son dernier crime et, qui sait ? à sa propre fin. On eût dit que la jeune fille en montrant d'abord une main radieuse,

puis la dépouillant, voulait convaincre les spectateurs de la pauvreté qui stagne sous certaines apparences brillantes, faible symbole que les invités de Lady Ravent n'avaient point saisi.

Pour apparaître ici ce soir, l'innocente avait dû rompre aux usages d'une existence méticuleuse et sans surprises ; sa robe de bal de charité, ses bracelets naïfs l'indiquaient. Elle avait dû espérer un cri, un retour à ce qu'elle nommait raison autour d'elle ; peut-être même était-ce le vieil homme du train qui l'avait chargée de cette pauvre mission. Comment eût-elle imaginé que, d'abord surpris par son instrusion, les amis de Lady Grace pussent la prendre pour une assistante de l'illusionniste ? Cela sautait aux yeux à présent. Elle s'était rassise, sa main morte au genou, tellement stupéfaite et navrée qu'on crut à un jeu et que quelques exclamations amusées fusèrent. Ses cils se mouillèrent de larmes et Hadek émit en principe, à très haute voix, « qu'on pleurait beaucoup dans la famille ». Un murmure flatteur, immédiatement reporté sur l'illusionniste, entoura la maladroite. Il la désigna d'un doigt désinvolte et de nouvelles ovations crépitèrent. Une intrépidité acide parcourait Karl.

Vingt personnages de la même race pouvaient bien entrer, il était sûr maintenant d'en faire son jouet.

Sans doute, moins imbu d'audace, Hadek eût-il pris garde à l'invisible main qui pesait sur sa nuque, mais l'heure était venue d'accepter toute fatalité. Le serpent qu'il avait nourri le conseillait, le soutenait étroitement. Avec une attention glacée son regard parcourut l'assistance, en quête du meilleur gibier. Puis il fit signe à Sir Philip Stevens de se lever, — c'était le spectateur à droite de Lady Grace, — indiquant par là qu'il le choisissait comme sujet de sa nouvelle expérience.

Sir Philip Stevens était un petit homme à moustaches cirées et à crâne d'oiseau, et dans ses yeux se lisait toute l'histoire de la déception humaine. On devinait que révolte et sens d'évasion étaient pour lui terres inconnues et dangereuses. Nul n'ignorait qu'il avait huit enfants, le plus âgé atteignant à peine

la treizième année, et que ses paternités successives l'avaient épuisé.

Une surprise mêlée d'une ombre d'indignation, mais séduite, s'éveilla chez les invités.

Pourquoi donc Hadek choisissait-il ce pauvre et insignifiant bonhomme ? Mais peut-on dire qu'il l'eût choisi ? Dans un accès de dépit, — soucieux de ne pas laisser s'envoler sa dernière chance, — il avait jeté son dévolu sur l'être le mieux malléable le moins singulier de l'assistance ; celui aussi qui ne devait couver aucun secret. Qu'allait-il révéler d'humble et de couru, mais très probablement d'honnête ? Seule Lady Ravent, qui ne pouvait se tromper sur la qualité du divertissement offert, fit une mine entendue. « Ne vous fiez pas, souffla-t-elle, à ces demi-portions ! » Elle souhaitait évidemment, sans le moindre égard à sa réputation de bonté, que Sir Philip eût quelque basse action à étaler.

Le petit homme gardait l'attitude du furet pris au piège. Il se disait qu'il lui serait impossible de lutter, que l'illusionnniste le tenait entièrement à sa merci, et regrettait amèrement d'avoir quitté sa genilhommière du Forth. Il prévoyait bien que, pour peu que Hadek le voulût, les plus regrettables aveux allaient jaillir de sa bouche.

Karl le pria de s'asseoir sur une chaise au centre du tapis, et à l'aide de quelques passes l'eut rapidement endormi. La question vint, directe :

— Que faisiez-vous, jeudi dernier, à onze heures, dans la presqu'île de Galloway ?

Il sortit son chronomètre et, feignant de compter les secondes :

— Je vous préviens, dit-il, que personne ici n'a du temps à perdre.

Les mains frêles de Sir Philip se tendirent en prière. Il tournait autour de sa réponse comme un doigt au bord d'un abcès, et une cuisante envie de confession l'oppressait. Rêvait-il, ou avait-il commis les actions terrifiantes qu'il se sentait sur le point d'avouer ? Hadek lui-même avait disparu à ses regards. En revanche, il se voyait, oui, roulant sous une table de taverne malpropre et cernée par le bruit des flots, avec à sa portée un sein rebondi et pesant.

Un relent de sentine et de sexe montait sous les poutrelles basses. Des regards chercheurs s'allumaient dans la pénombre, et il parlait. Il affirmait, en dépit de l'honorabilité que chacun lui avait reconnue jusqu'ici, être venu pendant des années dans ce bouge et s'y être complu dans la dissolution. Il dépeignait avec précision les êtres sans vie qui le peuplaient. De ceux qui, ayant perdu tout souci de dignité, aimantés par l'aiguillon du vice, venaient satisfaire là une hydre repoussante : un désir à froid, sans cesse renaissant. Il citait des noms à l'appui, dont l'énoncé suffit à atterrer l'honorable assistance. On se demandait où Hadek voulait en venir, et plusieurs qui n'étaient pas en règle avec eux-mêmes décidaient de protester...

— Nous disions donc, continuait Karl impassible, que chaque jeudi cette taverne de Galloway vous voit satisfaire les plus déplorables instincts.

Sir Stevens, éperdu, fit oui de la tête. Mais ce n'était pas tout. Il était aussi affilié à une bande de trafiquants de drogue semeuse de désarroi sur la terre. La grâce qu'il implorait était qu'on ne le dévoilât pas à sa femme, la douce Betty Stevens, à juste titre réputée angélique dans la paroisse. Il assura que ses enfants étaient le seul amour qu'il eût en ce monde et que séparé d'eux il sombrerait dans la plus noire indignité.

Mais, comme s'il n'eût pas suffi de soumettre le malheureux à l'outrage public, Hadek se découvrait en reste envers son pouvoir. Il souhaitait souffleter Sir Philip d'un irrémédiable ridicule, perdre à jamais sa réputation. Il songea un instant à l'obliger à se dévêtir, à lui faire exhiber son corps chétif miné par les excès, mais bien vite se ravisa. Subitement l'image de la femme saoule du train le traversa. L'idée séduisante d'obliger le hobereau à se débattre dans le même réseau de fils inextricables le fit sourire. On eût dit d'un chat jouant avec un insecte.

Karl commanda à Sir Philip de faire quelques pas en arrière et celui-ci obéit. Un flux de clairvoyance se glissait dans l'âme de l'illusionniste. Il apprit brusquement que le goût d'avoir un être tota-

lement en sa possession, et cela seul, pouvait à présent l'assouvir. Cette plénitude, poussée jusqu'à la mort et que d'autres recherchent dans la musique ou le poème, basses contingences, son art la lui donnait. Une curieuse danse commença. Les pieds de Sir Stevens, pareils à deux tronçons de serpent cherchant à se rejoindre, s'embarrassaient l'un l'autre. Sa lèvre inférieure pendait lamentablement, il avait un air suppliant, et portait fréquemment la main à son front comme si ce dernier dût sauter. Et certes, il aurait fallu chercher loin ici-bas pour découvrir une telle vision de déchéance. On le voyait se débattre devant la mort comme tout criminel *conscient.* Il risquait à chaque pas d'être pris, et Karl, en le considérant révulsé par l'imaginaire brasier, se sentit vraiment à la place des dieux qui dirigent les destinées. Les ficelles chaque jour plus mordantes qui nous ligotent de l'enfance à la vieillesse étaient en ses mains. Il y avait quelque chose de si pénible à voir le petit homme se démener devant l'implacable adversaire qu'un cri d'indignation ne passait pas la gorge des spectateurs. Lady Ravent se dressa même dans sa pourpre pour signifier à Karl qu'il devait faire cesser le sortilège et ne dépasser point les conventions admises. Mais l'illusionniste s'obstinait, faisant fi désormais de toute invite à la prudence. Qu'importait la désolation d'une Lady Ravent au moment même qu'il se *réalisait ?* Il savait lutter contre ce vieillard trop curieux, l'Inoubliable, contre la jeune fille survenue tout à l'heure, et haïssait le monde aux proportions de son mal. Cet homme dont la vie s'était passée à actionner des ficelles, sentait celles-ci l'enserrer à leur tour. L'immense violon sans cœur qu'il était devenu chantait la transformation la plus amère du monstre solitude, le seul dont il eût dépendu jusqu'ici.

La fin d'un illusionniste est la chose la plus triste du monde. Les invités de Lady Ravent devaient garder longtemps la vision d'un Hadek titubant et décimé, cherchant un appui dans le vide. Sa vue se brouillait, le peu de sang qu'il avait dans ses veines coulait quelque part, le désertait. Il se jeta tout du long sur un canapé et, un instant, parut dormir. Il croyait parcourir une pâle contrée aux végétaux

un rêve où il n'était plus que la projection de soi, l'ombre d'une découpure sur un fond de vallée. Aucune auberge ne s'ouvrait sur sa route. Il ne se demandait pas si l'attention et l'imagination en éveil des autres lui communiquaient cette dernière illusion. « Un mort, songea-t-il, ne réfléchit pas, il se laisse emporter ». Les bras raidis le long du corps, il figurait très justement la dépouille qui va être jetée au feu (car Hadek, incrédule, entendait bien d'être brûlé quand tout serait fini).

Un murmure se produisait autour de lui qu'il ne pénétrait plus. Que faisait à cette heure la louange ou la haine ? Un nuage profus l'entourait, moins dense cependant à l'endroit où chutait la vive clarté du lustre. Ainsi put-il apercevoir comme en rêve, à des lieues, la jeune fille en proie à des convulsions. Elle se tordait sur le tapis tandis que Sir Stevens continuait sa mimique sans espoir. Elle sanglotait la misère de toute créature, et sans doute fût-elle morte étouffée par l'excès du désespoir si, tout à coup, le vieillard du train n'eût paru devant elle et ne l'eût relevée. Karl put les voir qui sortaient étayés l'un à l'autre, à l'instant même où le salon sombrait dans la nuit.

Il ignorait ce qu'était devenu Sir Philip. Sans doute, sur l'autre rive, continuerait-il sa danse jusqu'à ce qu'il dut s'allonger pour passer à son tour. Mais comme il n'était plus temps de supposer quoi que ce soit concernant la réalité, Karl préféra penser aux papiers laissés dans sa chambre et destinés à la postérité. Il se réjouit d'avoir été au cours de ses jours un homme d'ordre, et ressentit un appréciable soulagement. Dès l'aube, les coqs chanteraient dans les fermes des Cheviots, et il tint pour singulier de finir dans ce coin d'Ecosse. Il ne se disait pas qu'il avait perdu beaucoup en choisissant un mode d'existence si peu en rapport avec la pitié et la compréhension humaine (tant il est vrai qu'une vie d'illusionniste regarde peu la morale courante). Il mourut juste à temps pour que notre plume ne puisse le suivre dans un royaume où nul vivant n'a jamais pénétré.

Henri RODE.

IN MEMORIAM

JACQUES BÉNET

Les soldats morts pour leur patrie ne sont pas tous tombés au champ d'honneur. Il en est, et des plus authentiques, qui périssent dans un lit de malade si longtemps après l'action d'éclat à laquelle se rattache leur sacrifice qu'on oublie presque de les ranger parmi les héros. D'autres n'eurent pas même à accomplir une action d'éclat pour périr. Ceux-ci ne sont pas les moins touchants ni les moins estimables. L'exaltation du combat, la rivalité dans le courage, les récompenses, la gloire, leur furent refusées. Les autres sont morts à la guerre parce qu'ils étaient forts, eux meurent de la guerre parce qu'ils étaient faibles. Plus s'allonge la déchéance de leur corps, plus ils perdent leur caractère de sacrifié. Tâchons de dissiper l'obscurité qui nous dérobe leur noblesse et, puisqu'en fait d'honneurs officiels, ils doivent se contenter de dérisoires pensions, qu'au moins la gratitude réparatrice de nos cœurs les célèbre.

Jacques Bénet fut de ces victimes-là. Il ne se serait pas éteint l'été dernier dans un sanatorium si la France, il y a quatre ans, ne l'avait appelé à son secours. En 1936, il avait eu une grave pleurésie, dont les traces devaient lui imposer, pour longtemps encore, une certaine prudence. La mobilisation le touchait. Ne voulant pas, malgré les prières des siens, signaler au moment du départ sa nouvelle fragilité, il rejoignit son unité dans l'Est. Ce n'était pas encore de l'héroïsme, puisqu'il se sentait guéri ; ce n'était pas non plus, quoi qu'il en dît plus tard, de la paresse. Ayant pesé les risques, il avait dédaigné résolument ceux que courait son corps. Mais la paille humide des cantonnements, les brouillards de Lorraine, suffirent en deux mois à réveiller un mal près de s'éteindre. En novembre 1939, Jacques Bénet devait quitter en

hâte la « drôle de guerre » pour une montagne d'où il n'allait jamais plus redescendre.

Ce sens patriotique de son épreuve, que je tiens pour un devoir de souligner, comme il se défendait d'en tirer parti ! comme il se fâchait même quand, par un très sincère élan d'estime, ses amis le lui rappelaient ! Ce n'était pas qu'il minimisât le héros. Au contraire, il le mettait trop haut, il avait en même temps trop de pudeur pour s'égaler à lui. Passionnément avide d'authenticité, il était aussi exigeant pour lui-même que pour les autres. On s'offusquait de ses constants sarcasmes, que les étrangers prenaient pour des paradoxes et mettaient au compte de l'orgueil. Mais, en commençant toujours par railler, il ne faisait pas autre chose que garantir son âme contre la tentation, à laquelle succombent les meilleurs, des vénérations faciles et des crédulités avilissantes. Mis en confiance par le premier signe de sincérité chez le premier venu, il quittait aussitôt la défensive, se donnait avec la plus rare gentillesse. Nul homme ne pouvait être plus sûrement employé comme expert en qualités vraies. Sa réaction en face des vaniteux, des tièdes, des menteurs, était immédiate et impitoyable. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que fussent nombreux ceux qui le jugeaient irritant.

Son horreur des « sujets de pendule » — ainsi figurait-il, dans son langage de potache, les mérites conventionnels — influait pour une grande part sur son comportement moral devant l'épreuve. La plupart des malades aiment se plaindre, provoquer l'apitoiement ou les paroles rassurantes. Qui leur reprocherait de savourer, dans leur attente tourmentée, ces pauvres consolations ! Non seulement Jacques Bénet les refusait, les jugeant fallacieuses ou médiocres, mais il semblait prendre soin de ne jamais exploiter au profit de son élévation d'âme sa familiarité avec la mort. Il était au-dessous de lui de s'accrocher frénétiquement à la vie, en voluptueux ; sa nature lui interdisait tout autant de s'abandonner à cette espèce de résignation qualifiée d'angélique. Sans doute réalisait-il depuis longtemps que sa guérison était incertaine. Il ne croyait pas devoir pour cela mépriser le monde. Parmi les maîtres, c'eût été les stoïques, les détachés qui eussent dû, pour ainsi dire, flatter le mieux sa misère ; parmi les poètes, c'eût été ceux de la mélancolie. Il tenait à distance les uns et les autres. Les mystiques mor-

bides ne lui procuraient aucun enchantement ; il leur préférait les mystiques agissants, constructeurs. Ses auteurs préférés, dont il envisageait sans hésiter de suivre, s'il guérissait, l'ingrate carrière, étaient les révoltés pour le bien, les inlassables redresseurs, tous hommes mettant vigoureusement la main à la pâte humaine pour la soulever. Il fallait l'entendre lire, de sa belle voix rauque, des pages de Léon Bloy, de Péguy, de Bernanos, dont ses commentaires enthousiastes prolongeaient dignement l'ardeur. Si la philosophie est, comme le dit Platon, l'apprentissage de la mort, Jacques Bénat ne pouvait être qualifié de philosophe. Il était pour cela trop penché sur les affaires des vivants, et jusqu'à un moment où tout le sollicitait de s'en désintéresser. Mais il avait, bien avant de tomber malade, choisi cette tâche temporelle et éternelle : introduire dans la sociologie le sens chrétien de l'homme et, plus précisément, l'équité dans les problèmes du travail. Jusqu'à la veille de son agonie, il resta fidèle à cette tâche, menée tenacement dans un ouvrage considérable, auquel se rattachent à peu près tous ses écrits, ne se satisfaisant jamais de ses moyens, ne doutant jamais de sa vérité.

L'œuvre entière de Jacques Bénet, au moins par sa face historique, est le procès de la bourgeoisie du XIX[e] siècle à travers celui du libéralisme économique et de toutes les théories morales ou philosophiques sur lesquelles il s'appuie. Procès à but réformateur et profondément généreux. On lui opposait bien que le libéralisme économique était déjà condamné par l'histoire, que, se croyant David devant Goliath, il frappait plutôt un moribond, que de plus proches menaces pesaient sur le sort de la personne humaine. Tous les systèmes matérialistes, répliquait-il, se fortifient mutuellement et se fondent en un seul, les plus hypocrites n'étant pas les moins détestables ni les plus vieux les moins perfides. Il se justifiait aussi aisément d'un autre reproche, celui-là plus grave, auquel prêtait sa hardiesse. Cette classe bourgeoise dont il dénonçait le rôle néfaste, n'en sortait-il pas, ne lui devait-il pas sa formation, sa culture ? Les renégats sont volontiers soupçonnés de mauvaise conscience. Mais il suffisait de connaître un peu Jacques Bénet, de le lire loyalement pour savoir qu'il n'était pas un renégat. Jamais il n'eût consenti à passer dans l'autre camp, pour y jouir de la faveur et de la puissance montante. Bien

que ses frontières imprécises et sa prodigieuse diversité fassent de la bourgeoisie une réalité sociale à peu près insaisissable, elle a de nos jours des ennemis farouches. Ceux-ci veulent sa mort et non sa régénération ; ils détestent moins ses fautes que sa seule existence. C'étaient les fautes que Jacques Bénet détestait, lui, chez ces pionniers aveugles de l'industrie et de la finance capitalistes, avant-garde si tyrannique, si conquérante, si responsable des classes d'argent. C'était plutôt par sollicitude que par hostilité qu'il rappelait à la bourgeoisie actuelle que ses pères eux-mêmes l'avaient mise en péril par leur égoïsme, leur imprévoyance, par le déchaînement de la concurrence sans frein, les folles maximes comme l'« enrichissez-vous » louis-philippard, les péchés désinvoltes comme l'abandon du peuple aux rancœurs prolétariennes, aux banlieues désolées. La réforme qu'il préconisait était profonde ; elle était vertigineuse. Devait-on pour autant y renoncer, alors que le salut d'une civilisation en dépendait ? Parce que les fautes étaient irréparables sans un héroïque renoncement, valait-il mieux les dissimuler ? Une telle entreprise comportait certes des risques énormes, mais elle n'était pas inhumaine dans les moyens et le but comme celles qu'elle voulait prévenir. Si elle devait échouer, ce serait la faute de la bêtise humaine. Contre cette bêtise, l'indignation peut-elle être jamais déplacée ou déraisonnable ?

Une ardente soif d'équité s'accompagne naturellement de la faculté de s'indigner. L'indignation réchauffait Jacques Bénet ; elle le tirait à tout coup de ses crises de désespoir ; elle lui fournissait aussi des amis. Comment, lui devant tant, eut-il combattu sa violence ? Cette violence, toute spontanée, était de qualité magnifique. Jaillissant directement de son cœur, s'attaquant à de vraies puissances du mal, ni butée, ni rageuse, ni ivre d'elle-même, jamais elle ne se fût mise au service d'un fanatisme étroit, d'un engouement de parti. Qu'on en croie un témoin peu suspect de complaisance à l'égard de la violence. Je la déteste, certain qu'elle empoisonne bien plus qu'elle n'assainit les relations humaines. Dieu m'a fait la grâce de la connaître pour une faiblesse, souvent même pour un ridicule. Et bien ! jamais auprès de Jacques ne m'est venue la tentation que me donnent tant de violents, qui est de prendre en sympathie celui ou ce que poursuit leur fureur. Homme d'action, sans doute

Jacques Bénet eût-il été quelque peu turbulent. Homme de foi et d'idées, il vous communiquait une impatience de la justice aussi pure, comme aussi dévastatrice, que la flamme.

L'avons-nous assez discuté, ce sujet inépuisable de la moralité de la violence ! Nul autre n'était plus conforme à notre amicale divergence ni, jusque bien après notre adolescence, plus propice à nos talents de polémistes. Même le Christ, notre Dieu commun, dont nous avions fait à jamais notre réconciliateur, nous l'associions l'un et l'autre à nos tendances adverses : Jacques le voyait surtout bousculant les marchands dans le Temple, confondant scribes et pharisiens, tandis que la divinité la plus paradoxale, la plus évidente, m'apparaissait dans sa miséricordieuse patience. Chères disputes ! Elles nous offraient la meilleure occasion d'éprouver notre union. Non seulement elles mettaient en valeur tous les liens qui s'opposeraient toujours à une rupture, mais elles nous faisaient parfois atteindre à un de ces vrais échanges de personnalité où l'amitié connaît son triomphe. Beaucoup d'hommes discutent pour s'affirmer plutôt que pour comprendre ou convaincre. Notre bonheur, au contraire, était de nous renoncer, de nous oublier chacun en même temps dans l'expérience de l'autre. Tandis que me gagnait, brusquement sensible, la fureur vengeresse de Jacques, lui-même découvrait et aimait en échange, je le sentais tout à coup, ma plus intime sérénité.

Je ne crois pas céder à l'indulgence que doit naturellement inspirer une admirative affection de quinze ans, en disant que Jacques Bénet mérite d'être regretté de tous ceux qui veulent la vraie justice. Ses amis s'efforceront de sauver des limbes l'œuvre majeure de sa trop courte vie, laissée sur l'établi mais pleine quand même de sa pensée originale. Sûrement les lecteurs des *Cahiers du Sud* aideront de leurs vœux ce pieux effort, dont l'intérêt paraîtra clair à tous ceux qui se souviennent de cet hommage à Sismondi, paru dans le numéro de Septembre, où se révèle la position si forte de Jacques Bénet. La mort couronne l'œuvre, elle la consacre. Qui sut bien mourir ne peut avoir feint seulement la générosité. Jacques Bénet, qui s'était donné tout entier à son œuvre, eut souhaité, j'en suis sûr, qu'on reliât à ses appels pour la justice son suprême courage.

Henri de MIRAMON.

CHRONIQUES

UN NOUVEAU MYSTIQUE

III

Le mysticisme est ek-stase, c'est-à-dire arrachement à soi vers..., et jouissance intuitive du transcendant. Comment un penseur qui vient d'affirmer l'absence de toute transcendance peut-il dans et par cette démarche même réaliser une expérience mystique ? Telle est la question qui se pose à notre auteur. Voyons comment il va y répondre.

Jaspers lui montrait la voie. M. Bataille a-t-il lu les trois volumes de « Philosophie » ? On m'assure que non. Mais il a sans doute eu connaissance du commentaire que Wahl en a donné dans les « Etudes kierkegaardiennes ». Les similitudes de pensée et de vocabulaire sont troublantes. Pour Jaspers comme pour M. Bataille l'essentiel c'est l'échec absolu, irrémédiable de toute entreprise humaine, qui révèle l'existence comme une « inintelligibilité pensante ». A partir de là, on doit « faire le saut où la pensée cesse ». C'est le « choix du non-savoir » dans lequel se jette et se perd le savoir. Pour lui aussi l'abandon du non-savoir est sacrifice passionné au monde de la nuit. « Non-savoir », « déchirure », « monde de la nuit », « extrême de la possibilité », ces expressions sont communes à Wahl traduisant Jaspers et à M. Bataille.

Toutefois notre auteur se sépare de Jaspers sur un point essentiel. Je disais tout à l'heure qu'il cherchait Dieu. Mais il n'en conviendra pas. « Dérision ! Qu'on me dise panthéiste, athée, théiste !... Mais je crie au ciel : « Je ne sais rien ». (1) Dieu, c'est encore un mot, une notion qui aide à sortir du savoir, mais qui reste savoir : « Dieu, dernier mot voulant dire que tout mot, un peu plus loin, manquera ». (2) M. Bataille part d'une méditation sur l'échec, de même que Jaspers : « Perdu, suppliant, aveugle, à demi-mort. Comme Job sur son

(1) P. 63.
(2) P. 62.

fumier mais n'imaginant rien, la nuit tombée, désarmé, sachant que c'est perdu ». De même que Jaspers, il s'atteint comme inintelligibilité pensante. Mais dès qu'il s'est enseveli dans le non-savoir, il refuse tout concept permettant de désigner et de classer ce qu'il atteint alors : « Si je disais décidément : « J'ai vu Dieu », ce que je vois changerait. Au lieu de l'inconnu inconcevable — devant moi libre sauvagement, me laissant devant lui sauvage et libre — il y aurait un objet mort et la chose du théologien ».

Pourtant tout n'est pas si clair : voici qu'il écrit à présent : « J'ai du divin une expérience si folle qu'on rira de moi si j'en parle », et, plus loin : « A moi l'idiot, Dieu parle bouche à bouche... » Enfin, au début d'un curieux chapitre qui contient toute une théologie (3), il nous explique une fois encore son refus de nommer Dieu, mais d'une façon assez différente : « Ce qui, au fond, prive l'homme de toute possibilité de parler de Dieu, c'est que, dans la pensée humaine, Dieu devient nécessairement conforme à l'homme, en tant que l'homme est fatigué, affamé de sommeil et de paix ». Il ne s'agit plus des scrupules d'un agnostique qui, entre l'athéisme et la foi, entend demeurer en suspens. C'est vraiment un mystique qui parle, un mystique qui a vu Dieu et qui rejette le langage trop humain de ceux qui ne l'ont pas vu. Dans la distance qui sépare ces deux passages tient toute la mauvaise foi de M. Bataille. Que s'est-il passé ?

Nous avions laissé notre auteur dans un cul de sac, aux abois. Dégoût atroce, inéluctable. Et pourtant « le possible de l'homme ne peut pas se borner à ce constant dégoût de soi-même, à ce reniement rejeté de mourant ». Il ne le *peut* pas, cependant il n'y a rien d'autre. Le ciel est vide, l'homme ne sait rien. Telle est la situation que M. Bataille nomme à juste titre « supplice » et qui est, sinon le supplice des hommes en général, du moins son supplice particulier, sa situation de départ. Point n'est donc besoin d'aller chercher bien loin ; voilà le fait premier : M. Bataille se dégoûte. Fait bien autrement effrayant dans sa simplicité que deux cents pages de considérations truquées sur la misère humaine. A travers lui j'entrevois l'homme et sa solitude. A présent je sais que je ne puis rien pour lui et qu'il ne pourra

(3) Post-Scriptum au Supplice, p. 159.

rien pour moi ; il est à mes yeux comme un fou et je sais aussi qu'il me tient pour un fou. C'est ce qu'il *est* qui m'engage sur le chemin de l'horreur, non ce qu'il dit.

Mais il faut bien qu'il se défende. Contre lui-même. Ne l'a-t-il pas dit : le supplice qu'il ne peut éluder, il ne peut pas non plus le supporter. Mais s'il n'y a *rien* d'autre que ce supplice ? Alors c'est ce supplice même qu'on va truquer. L'auteur l'avoue lui-même : « J'enseigne l'art de tourner l'angoisse en délice ». Et voici le glissement : je ne sais rien. Bon. Cela signifie que mes connaissances s'arrêtent, qu'elles ne vont pas plus loin. Au delà rien n'existe puisque rien n'est que ce que je connais. Mais si je substantifie mon ignorance ? Si je la transforme en « nuit du non-savoir » ? La voilà devenue positive : je puis la toucher, je puis m'y fondre. « Le non-savoir atteint, le savoir absolu n'est plus qu'une connaissance entre autres ». Mieux : je puis m'y installer. Il y avait une lumière qui éclairait faiblement la nuit. A présent je me suis retiré dans la nuit et c'est *du point de vue de la nuit* que je considère la lumière. « Le non-savoir dénude. Cette proposition est le sommet mais doit être entendue ainsi : dénude, donc *je vois* ce que le savoir cachait jusque là, mais si je vois, je *sais*. En effet ; je sais, mais ce que j'ai su, le non-savoir le dénude encore. Si le non-sens est le sens, le sens qu'est le non-sens se perd, redevient non sens (sans arrêt possible)». (4) On ne prend pas notre auteur sans vert. S'il substantifie le non-savoir c'est avec prudence : à la manière d'un mouvement, non d'une chose. Il n'en reste pas moins que le tour est joué : à tout coup le non-savoir, qui n'était préalablement *rien*, devient l'au-delà du savoir. En s'y jetant, M. Bataille se trouve soudain *du côté du transcendant*. Il s'est échappé : le dégoût, la honte, la nausée sont restés du côté du savoir. Après cela il a beau jeu de nous dire : « Rien, ni dans la chute ni dans l'abîme n'est révélé ». Car l'essentiel est révélé : c'est que mon abjection est un non-sens et qu'il y a un non-sens de ce non-sens (qui n'est aucunement retour au sens primitif). Un texte de M. Blanchot, cité par M. Bataille, (5) va nous découvrir la supercherie : « La nuit

(4) P. 85. — (5) Albert Camus me faisait remarquer que « l'Expérience intérieure » est la traduction et le commentaire exact de Thomas l'Obscur.

lui parut bientôt plus sombre, plus terrible que n'importe quelle autre nuit, comme si elle était réellement sortie d'une blessure de la pensée qui ne se pensait plus, *de la pensée prise ironiquement comme objet par autre chose que la pensée* ». (6)

Mais précisément M. Bataille ne veut pas voir que le non-savoir est immanent à la pensée. Une pensée qui pense qu'elle ne sait pas, c'est encore une pensée. Elle découvre *de l'intérieur* ses limites, elle ne se survole pas pour autant. Autant faire de rien quelque chose, sous prétexte qu'on lui donne un nom.

D'ailleurs notre auteur va jusque là. Il n'y faut pas grand peine. Vous et moi, nous écrivons : « Je ne sais rien », à la bonne franquette. Mais supposons que j'entoure ce *rien* de guillemets. Supposons que j'écrive, comme M. Bataille : « Et surtout « rien », je ne sais « rien ». Voilà un rien qui prend une étrange tournure ; il se détache et s'isole, il n'est pas loin d'exister par soi. Il suffira de l'appeler, à présent, l'*inconnu* et le résultat est atteint. Le rien c'est ce qui n'existe pas du tout, l'inconnu c'est ce qui n'existe aucunement pour moi. En nommant le rien l'inconnu, j'en fais l'être qui a pour essence d'échapper à ma connaissance ; et si j'ajoute que je ne sais rien, cela signifie que je communique avec cet être par quelque autre moyen que le savoir. Là encore le texte de M. Blanchot, auquel notre auteur se réfère va nous éclairer : « Par ce vide, c'était donc le regard et l'objet du regard qui se mêlaient. Non seulement cet œil *qui ne voyait rien* appréhendait quelque chose, mais il appréhendait la cause de sa vision. *Il voyait comme un objet ce qui faisait qu'il ne voyait pas* ». (7) Voilà donc cet inconnu, sauvage et libre, auquel M. Bataille tantôt donne et tantôt refuse le nom de Dieu. C'est un pur néant hypostasié. Un dernier effort et nous allons nous dissoudre nous-même dans cette nuit qui ne faisait encore que nous protéger : c'est le savoir qui crée *l'objet* en face du sujet. Le non-savoir est « suppression de l'objet et du sujet, seul moyen de ne pas aboutir à la possession de l'objet par le sujet ». Reste la « communication » : c'est-à-dire que la nuit absorbe tout. C'est que M. Bataille oublie qu'il a cons-

---

(6) Cité page 158.

(7) P. 158. C'est moi qui souligne.

truit de ses mains un objet universel : la Nuit. Et c'est le moment d'appliquer à notre auteur ce que Hegel disait de l'absolu schellingien : « La nuit, toutes les vaches sont noires ». Il paraît que cet abandon à la nuit est ravissant : je ne m'en étonnerai point. C'est une certaine façon, en effet, de se dissoudre dans le *rien*. Mais ce rien est habilement ménagé de façon à être *tout*. M. Bataille — ici comme tout à l'heure à l'étage de l'humanisme nietzschéen — satisfait par la bande son désir « d'être tout ». Avec les mots de « rien », de « nuit », de « non-savoir qui dénude », il nous a tout simplement préparé une bonne petite extase panthéistique. On se rappelle de ce que Poincaré dit de la géométrie riemanienne : remplacez la définition du plan riemanien par celle de la sphère euclidienne et vous avez la géométrie d'Euclide. Remplacez de même le rien absolu de M. Bataille par l'être absolu de la substance, et vous avez le panthéisme spinoziste. Encore faut-il reconnaître, dira-t-on, que la géométrie de Riemann n'est pas celle d'Euclide. D'accord. De même le système de Spinoza est un panthéisme blanc ; celui de M. Bataille un panthéisme noir.

Dès lors on comprendra la fonction du scientisme dans la pensée de notre auteur. La véritable expérience intérieure est en effet à l'extrême opposé du panthéisme. Quand une fois l'on s'est trouvé par le « Cogito », il n'est plus question de se perdre : plus d'abîme, plus de nuit, l'homme s'emporte partout avec soi ; où qu'il soit, il éclaire, il ne voit que ce qu'il éclaire, c'est lui qui décide de la signification des choses. Et s'il saisit quelque part un être absurde, fût-ce lui-même, cette absurdité est encore une signification humaine et c'est lui qui en décide. L'homme est immanent à l'humain ; l'univers de l'homme est fini mais non-limité. Si Dieu parle, il est fait à l'image de l'homme, mais s'il se tait, il est humain encore. Et s'il est un « supplice » de l'homme, c'est de ne pouvoir sortir de l'humain pour se juger, de ne pouvoir contempler le dessous des cartes. Non parce qu'on le lui dérobe mais parce que, les vît-il même, c'est avec sa lumière qu'il les verrait. De ce point de vue l'expérience mystique doit être considérée comme une expérience humaine parmi d'autres, elle n'est pas privilégiée. Ceux pour qui ce supplice de l'immanence est intolérable, inventent des ruses pour parvenir à se regarder avec des yeux inhumains. Nous avons vu M. Blanchot,

l'autre mois, recourir au fantastique pour nous présenter une image inhumaine de l'humanité. M. Bataille obéissant à des motifs analogues veut surprendre l'humain sans les hommes, comme cette journaliste qui décrivait « l'Inde sans les Anglais ». S'il y parvient, la partie qu'il joue est déjà plus qu'à moitié gagnée : déjà il est sorti de soi, déjà il s'est rangé du côté du transcendant. Mais, différant en cela de l'auteur d'Aminadab, ce n'est pas à des procédés littéraires qu'il recourt, c'est au coup d'œil scientifique.

On se rappelle, en effet, le fameux précepte de Durkheim : « traiter les faits sociaux comme des choses ». Voilà ce qui séduit M. Bataille dans la Sociologie. Ah ! s'il pouvait traiter comme des choses les faits sociaux et les hommes et lui-même, si son inexpiable individualité pouvait lui apparaître comme une certaine qualité donnée, alors il se serait débarrassé de lui-même. Malheureusement pour notre auteur, la Sociologie de Durkheim est morte : les faits sociaux ne sont pas des choses, ils ont des significations et, comme tels, ils renvoient à l'être par qui les significations viennent au monde, à l'homme, qui ne saurait à la fois être savant et objet de science. Autant vaudrait tenter de soulever la chaise sur laquelle on est assis en la prenant par les barreaux. C'est pourtant à cet effort vain que se complait M. Bataille. Le mot d'impossibilité revient souvent sous sa plume : ce n'est pas par hasard. Il appartient sans aucun doute à cette famille d'esprits qui sont par dessus tout sensibles au charme acide et épuisant des tentatives impossibles. C'est son mysticisme plus que l'humanisme de M. Camus qu'il conviendrait de symboliser par le mythe de Sisyphe.

D'une pareille entreprise, que demeure-t-il ? D'abord une expérience indéniable. Je ne doute pas que notre auteur ne connaisse certains états ineffables d'angoisse et de joie suppliciante. Je remarque seulement qu'il échoue lorsqu'il veut nous donner la méthode qui nous permettrait de les obtenir à notre tour. D'ailleurs, bien que son ambition avouée ait été d'écrire un Discours de la Méthode mystique, il confesse à plusieurs reprises que ces états viennent quand ils veulent et disparaissent de même. Pour moi j'y verrais plutôt des réactions de défense propres à M. Bataille et qui ne conviennent qu'à son cas. De même que l'animal aux abois réagit parfois

par ce qu'on nomme le « réflexe de la fausse mort », suprême évasion ; de même notre auteur, acculé au fond de son impasse, s'évade de son dégoût par une sorte d'évanouissement extatique. Mais quand bien même il mettrait une méthode rigoureuse à notre disposition pour obtenir à volonté ces ravissements, nous serions fondés à lui demander : et puis après ? L'expérience intérieure, nous dit-on, est le contraire du projet. Mais nous *sommes* projet, en dépit de notre auteur. Non par lâcheté ni pour fuir une angoisse : par nature. Si donc un semblable état doit être recherché, c'est qu'il sert à fonder de nouveaux projets. Le mysticisme chrétien est projet : c'est la vie éternelle qui est en cause. Mais les joies auxquelles nous convie M. Bataille, si elles ne doivent renvoyer qu'à elles-mêmes, si elles ne doivent pas s'insérer dans la trame de nouvelles entreprises, contribuer à former une humanité neuve qui se dépassera vers de nouveaux buts, ne valent pas plus que le plaisir de boire un verre d'alcool ou de se chauffer au soleil sur une plage.

Aussi, plus qu'à cette expérience inutilisable, s'intéressera-t-on à l'homme qui se livre dans ces pages, à son âme « somptueuse et amère », à son orgueil maladif, à son dégoût de soi, à son érotisme, à son éloquence souvent magnifique, à sa logique rigoureuse qui masque les incohérences de sa pensée, à sa mauvaise foi passionnelle, à sa quête vaine d'une évasion impossible. Mais la critique littéraire trouve ici ses limites. Le reste est l'affaire de la psychanalyse. Qu'on ne se récrie pas : je ne pense pas ici aux méthodes grossières et suspectes de Freud, d'Adler ou de Jung ; il est d'autres psychanalyses.

Jean-Paul SARTRE.

LE BEHAVIORISME

Pierre Naville : « La psychologie science du comportement ». (Gallimard).

André Tilquin : « Le Behaviorisme ». (Vrin).

Ces deux livres publiés en 1942 étaient nécessaires. Le behaviorisme (comportement), peu connu en France, bien que les travaux de M. Piéron, un de nos meilleurs psychologues, s'y rattachent, mérite cependant une large audience. Non seulement pour l'originalité de sa théorie mais aussi pour les perspectives qu'il ouvre. On compterait sur les doigts, mis à part quelques articles de revues, les ouvrages français qui mentionnent les travaux de Watson et de ses continuateurs. Et encore, beaucoup des tenants de la psychologie introspective traditionnelle, à défaut d'arguments, les écartent dédaigneusement d'une phrase aussi sommaire que catégorique. Citons cependant pour leur objectivité, l'article de M. Paul Guillaume dans le Tome VIII de l'Encyclopédie française, les « Leçons de Psychologie » (1) de M. F. Alquié et « Psychologues et psychologies d'Amérique » de M. René Zazzo. (2)

Au fait le behaviorisme est-il une théorie ? N'est-il pas plutôt une méthode ? Méthode au demeurant révolutionnaire. Elle veut faire de la psychologie une véritable science, ce que n'a jamais été la littérature introspective. Celle-ci est restée incapable non seulement de dégager des lois valables mais encore d'obtenir une concordance dans la description des phénomènes psychiques.

Watson, l'initiateur du behaviorisme, commença par étudier le comportement de l'animal, puis celui du tout jeune enfant. Il fut d'abord un praticien, un expérimentateur sagace avant de tirer de ses résultats de laboratoi-

(1) Paris. (Didier), 1942.

(2) Presses Univ. de Fr. 1943.

re des principes, les uns fondés sur l'expérience et qu'on ne peut mettre en doute, les autres plus ou moins déduits et qu'on peut utilement admettre comme hypothèses de travail. Des premiers retenons le couple *stimulus-réponse* qui donne le comportement. Le *stimulus* est, sur l'être vivant, une action du milieu externe (environnement) ou interne (viscéral). Il affecte la périphérie sensorielle. La *réponse* est la réaction de l'organisme affectant la périphérie motrice. « L'activité reflexe est l'activité type et le système nerveux fonctionne par arcs entiers ». L'acte sensori-moteur est l'élément génétique de la vie mentale. L'arc-reflexe entier doit être pris comme unité et non la phase afférente, la phase centrale ou la phase efférente du processus nerveux. Ainsi Watson répond à la critique qu'on pourrait être tenté de lui faire de négliger le phénomène qui s'intercale entre le stimulus et la réponse. Phénomène purement physiologique, dit-il, et la science du comportement si elle accompagne la physiologie n'a pas à se préoccuper des problèmes que cette dernière doit seule résoudre. Des behavioristes, comme Meyer par exemple, ont cependant tenté de rattacher au comportement certains aspects du processus physiologique. Ce qu'il faut surtout retenir des travaux de Watson et c'est ce que Pierre Naville dans son ouvrage a su mettre excellemment en lumière, c'est l'importante de la vie foetale et des premiers mois d'enfance pour l'apprentissage moteur. C'est aussi que la pensée est langage (implicite, subvocal) et que le langage est mouvement.

André Tilquin nous apporte une vue d'ensemble du behaviorisme, indique ses postulats, analyse ses sources. Après avoir consacré à Watson la première partie de son livre, l'auteur présente d'autres behavioristes : le sino-américain Zing Yang Kuo, expérimentateur et mécaniste radical ; Meyer qui s'appuie sur la physiologie ; Weiss qui, physicien de formation, tente d'une part une théorie déductive du comportement et de l'autre intègre le behaviorisme dans la sociologie ; Kantor qui, faisant prédominer le point de vue biologique expose une théorie organiciste du comportement ; Tolman enfin qui, voulant perfectionner une méthode jugée par certains comme trop atomiste, pose les principes d'un behaviorisme molaire et téléologique.

Les deux ouvrages de Naville et de Tilquin se com-

plètent, l'un plus limité et peut-être plus accessible, l'autre plus méthodique du point de vue épistémologique. Du behaviorisme retenons pour l'instant la position centrale face à la conscience. Celle-ci est impuissante comme outil d'investigation ; elle est également stérile comme principe explicatif. « La conscience est un type particulier d'intégration des processus physiologiques ». (3)

Il n'est pas étonnant qu'une telle position fasse bondir les partisans de la méthode introspective. Et cependant, le behaviorisme n'est-il pas, sur ce point, l'héritier du pragmatisme de William James. Celui-ci, sur la fin de sa vie, écrivait : « Il y a vingt ans que j'ai commencé à me « demander si la conscience était vraiment un être. Il y « a sept ou huit ans que j'ai confié pour la première fois « à mes étudiants mes doutes quant à son existence, en « essayant de leur en donner l'équivalent pragmatique « dans les réalités de l'expérience. Le moment est venu « de la désavouer franchement et publiquement... Que « les autres pensent ce qu'ils voudront. Quant à moi, il « est une chose dont je suis absolument persuadé : le « *stream of thinking* (que je persiste à considérer comme « un phénomène) n'est qu'un nom mal choisi donné à « ce qui se révèle à l'analyse comme étant *the stream* « *of my breathing*. Le « je pense » dont Kant disait qu'il « doit accompagner tous mes objets n'est que le « je « respire » qui les accompagne réellement ». (4)

Le behaviorisme, bien qu'il postule monisme, déterminisme et matérialisme n'est, en aucune façon, dogmatique. Les behavioristes écartent toute discussion métaphysique. Ils se veulent expérimentateurs et savants et conçoivent la psychologie comme une science pratique de prévision. Aussi n'est-il pas étonnant que dans leurs hypothèses de recherches et leurs conclusions provisoires, les behavioristes tout en restant d'accord sur les faits expérimentalement acquis accusent une grande diversité d'allure. Cette liberté d'investigation offre un contraste frappant avec le dogmatisme de la Gestalthéorie, école qui elle aussi condamne l'introspection et rejette l'hypothèse de la conscience. Il vaut la peine de remarquer qu'en Amérique, à l'époque où prenait corps et s'imposait le behaviorisme, la Gestalthéorie connaissait égale-

(3) R. Zazzo, Op. cit., P. 106.
(4) Cité par Tilquin, P. 15.

ment une grande vogue. Ses meilleurs théoriciens (Köhler et Koffka) ont écrit et enseigné aux Etats-Unis. Les critiques les plus sérieuses qui ont pu atteindre le behaviorisme — non pas sur le terrain des faits mais sur celui de leur interprétation — sont d'ailleurs venues de la Gestalt-psychologie. Quant aux psychologues traditionnels, pseudo-objectivistes ou introspectionnistes, leurs attaques ont été empreintes d'une réelle faiblesse. L'importance du behaviorisme est bien supérieure à celle de la mythologie freudienne. Il n'en a certes pas les aspects romanesques mais il est véritablement une science. Son meilleur apport dans le domaine de la pensée consiste à démontrer l'unité de l'homme en rejetant une fois pour toutes le dualisme esprit-corps. Mais pour certains problèmes complexes de l'entendement (ou de la démarche subvocale pour employer la terminologie positive de Watson) il n'apporte peut-être pas de réponses immédiatement valables. Sur ce point un rapprochement avec la Gestalttheorie serait certainement fécond. Tolman, le chef actuel de l'école behavioriste l'a, croyons-nous, tenté. La synthèse de la dynamique gestaltique et du mécanisme watsonien est-elle vraiment impossible ? Les deux doctrines sont riches de possibilités et ce qui les rapproche nous paraît singulièrement plus important que ce qui les sépare.

A. B. D.

LES LIVRES

LE DÉSIR D'ETERNITÉ, par *Ferdinand Alquié*. (Nouvelle Encyclopédie philosophique). Presses universitaires de France.

Si certains de nos critiques ont pu dénoncer le « byzantinisme », raffiné ou puéril, qui envahit périodiquement les lettres françaises, et surtout la Poésie, on pourrait souligner un mal analogue dans la Philosophie contemporaine, je veux dire : une tendance à laisser la pensée *jouer dans ses techniques*, le goût des concepts construits en marge de l'intelligible vécu, et comme sans en rien croire. On propose ainsi au lecteur « spécialiste » des idées souvent profondes, mais qui s'égarent, ou des idées faciles qui se déguisent, sans jamais accrocher l'humain. Il y a sclérose de l'intellect, ou bien fièvre. Et l'on dirait que la Philosophie s'invente sans cesse pour n'avoir pas à se vivre. Le dernier volume paru dans la « Nouvelle Encyclopédie philosophique », *Le désir d'éternité*, de Ferdinand Alquié, rompt absolument avec cette façon de séparer l'homme qui pense de l'homme qui est la pensée de sa finitude. Je ne vois pas de livres, en effet, dans la jeune philosophie française, qui, pour se situer dans la tradition la plus sûre de l'Occident, j'entends celle qui passe par Descartes et par Kant, découvrent mieux que celui-ci, éclairent d'un jour plus neuf, les problèmes qui intéressent notre destinée, et notamment celui de nos rapports avec l'Eternel. *Le désir d'éternité* pose avec angoisse les questions qui nous brûlent les lèvres : une confidence d'homme à homme y dégage implacablement les contours de l'abîme.

Comme tous les grands textes, celui de Ferdinand Alquié, s'il ne se laisse point facilement épuiser, se laisse du moins ramener sans peine à ses grandes lignes. Trois parties. Dans la première, l'auteur nous convainc qu'il existe un refus du temps inhérent à l'état de passion, qui est passion et qui n'enveloppe qu'un sentiment illusoire de l'éternité. Dans la deuxième, il étudie une autre éternité, une autre intégration du temps, celles qui se trouvent impliquées dans l'exigence rationnelle et la présence en nous d'une vérité qui semble défier le transitoire. Ce sont là, peut-être, les pages les plus marquantes, où Ferdinand Alquié, sans nier que l'éternel fasse de quelque manière irruption en nous, montre qu'il n'est pas

possible d'expérimenter cette éternité qui, du moment qu'elle passe en l'objet, cesse d'être éternelle. Nous savons, dit-il en substance, qu'il existe un sujet éternel, mais nous sommes séparés de lui. Enfin, une troisième méditation forme la conclusion de l'ensemble, se précise en éthique, et affirme que nous devons accepter le temps, c'est-à-dire, au fond, la condition humaine. Le propre de l'homme n'est, pour Alquié, que d'agir, au nom de l'éternel, dans le temporel, en opposant ainsi la conscience active à la conscience passionnelle et à la conscience contemplative. Echo de Kant ? Nous sommes coupés de l'éternel et nous avons pourtant la charge de le réaliser dans la mesure où nous agissons.

Il faut maintenant entrer plus profondément dans la trame même de cette pensée et l'examiner sous ses aspects fondamentaux. D'abord : le problème de la passion. La première partie de l'ouvrage, ai-je dit, se présente à la fois comme une phénoménologie et comme une explication de l'état passionnel. Je ne pense pas que l'on puisse faire d'objections sérieuses à la théorie que nous propose Alquié (et qui est en réaction, il faut bien le souligner, contre le système de Freud et de son école). Tout ce qui est de la passion, il nous le montre dans une analyse serrée, est en effet, présent : c'est-à-dire passé agressif. En ce sens la réalité passionnelle de l'homme n'est pas dans l'inconscient de ses tendances, mais toute dans son histoire, on serait tenté d'écrire : dans son karma : elle est son passé. On pourrait objecter que la passion, l'amour, par exemple, semble se tourner parfois vers l'éternel ou du moins vers l'avenir indéfini. Objection qui tombe d'elle-même, car, dans ce cas, répond Alquié, si l'amour est jugement, construction de l'objet selon une vérité éternelle (mais non-personnelle, objective) il n'est point passion. On pourrait évoquer, à l'appui de sa thèse l'histoire des idéologies amoureuses : les constructions de l'amour platonicien, cartésien, « provençal » orientent le sujet vers l'avenir dans la mesure même où celui-ci fait appel à la raison, au jugement de valeur pour fonder la réalité de l'objet aimé et, par cela même, excluent le délire. L'amour n'est passion, comme l'établit Alquié, que lorsqu'il refuse le temps. La passion séparée de ce qui n'est pas elle, n'est donc, en définitive, que « souvenir » s'insurgeant contre le réel du temps.

***

Si nous rejetons l'attitude passionnelle qui rêve le passé, que devons-nous attendre, par ailleurs, des philosophes qui prétendent nous donner accès à l'éternel à travers le moi empirique, non plus cette fois dans la névrose de l'amour, mais dans la vérité intemporelle ? C'est à cette question que va répondre Alquié dans la deuxième partie du *désir d'éternité*, qui se présente surtout comme un essai critique. On ne saurait nier qu'une certaine expérience de l'éternité ne nous soit d'abord donnée sous forme symbolique, pour ainsi dire, et comme en image : le présent ressemble à l'éternel. Mais enfin, il n'est pas l'éternel et il ne s'agit là que d'une illusion. Aussi bien est-ce plutôt sous l'aspect d'une *exigence rationnelle* que nous croyons sentir la présence de l'intemporel en nous. Il nous semble que la pensée, dans la mesure où elle dépasse l'immédiat, vient s'achever dans son propre au-delà intelligible. La vérité,niant mieux que l'éternel notre finitude, pourquoi ne serait-elle pas l'éternité même ? Tous les efforts accomplis pour refuser le temps au nom du spirituel, équivalent, si l'on va au fond des choses, à le connaître comme un « tout » prévisible. N'est-ce pas le but dernier de la connaissance scientifique ? A n'en pas douter, nous ne pouvons penser sans éprouver qu'une raison éternelle nous contraint. *Le temps lui-même*, et cette phrase de Plotin citée par Alquié résume tout à merveille, *ne peut être pensé que comme éternel*. Mais ce n'est point ce qui occupe Alquié : il n'y a là que négation du transitif et non pas appréhension de ce qui persiste. Pour Alquié la véritable question qui se pose est celle-ci : *Peut-on retrouver l'éternel à partir du temps ?* Peut-on remonter jusqu'à lui. Le labeur philosophique s'est désespérément employé à la résoudre, et d'abord la métaphysique bergsonienne. Mais sans satisfaire personne. Bien loin d'avoir établi une communication entre le sujet et l'objet, Bergson n'a réussi qu'à faire descendre le sujet dans l'objet, c'est-à-dire à le situer non plus dans l'inconnaissable, mais dans l'illusoire. « *Lorsqu'il prétend*, écrit Alquié, *nous livrer un sujet à la fois durant et un dont l'unité serait comme installée dans le déroulement même, ne paraît-il pas en effet, malgré ses affirmations, réduire le sujet à l'objet ?* » On dirait que pour Alquié toutes les démarches qui tentent de nous faire accéder à l'éternel se ramènent, en gros, à deux doctrines-types : celle de Bergson, dont nous venons de voir que, somme toute,

elle escamotait le sujet, et celles de Spinoza-Hegel, qui bien différentes l'une de l'autre, tombent cependant sous le coup de la même critique : Pour Spinoza, nous ne pouvons penser le monde sans faire appel à l'éternel, mais *le temporel n'est pas supprimé pour cela* et alors : *Comment se fait-il qu'il y ait de l'apparence ?* De même pour Hegel, la nature est l'incarnation du pur idéal dans la matière à partir de sa plus simple détermination : l'espace. Mais comme l'avait déjà souligné Gentile (dans « l'Esprit, acte pur »), de quelque façon qu'on veuille interpréter les affirmations de Hegel à ce sujet, le problème soulevé par cette incarnation est laissé par lui sans réponse. En effet, pour Hegel, comme pour Spinoza, le retour à l'éternel implique que « l'on passe effectivement du plan du temps à celui de l'éternité » : le contenu du temps, sa forme, sa « musique » ne peuvent pas être pensés sans avoir été d'abord situés dans l'éternité, hors du devenir. Sans doute, chez Hegel, cette éternité n'est pas donnée à l'origine, mais elle est donnée à la fin comme *réalisation de l'absolu*. Mais alors : *comment se fait-il que l'absolu se soit réalisé dans le successif ?*.

On voit quelle est l'attitude d'Alquié : « la position de l'éternité est une exigence de l'esprit », s'écrie-t-il, mais ce qu'il nie, c'est que l'homme puisse atteindre l'éternité du sujet transcendant à partir du moi empirique, à partir du sujet qu'il n'est que vis-à-vis de sa propre pensée. Le sujet transcendant est acte pur (« penser » pur ?) Mais ce qui est pensé par lui échappe aussitôt à l'éternel et nous ne connaissons que du *pensé*. Alquié se défie — et qui l'en blâmerait — de l'éternel mystiquement éprouvé, et même de Spinoza (« nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ») et aussi de l'éternel que l'on atteint au terme d'un mouvement dialectique (Hegel) auquel il ne veut pas adhérer. Tout en subissant l'influence de Hegel, il se retourne contre lui. Il n'est pas éloigné de croire que se soit affirmée, dans la philosophie post-kantienne, à la faveur d'une illusion chère au cœur de l'homme, la volonté plus ou moins avouée de faire coïncider notre conscience (plus ou moins élargie) avec celle du sujet impersonnel. Et le moment était venu, c'est certain, de dénoncer cette confusion. Il y a un sujet transcendant, mais nous ne le connaissons ni ne l'éprouvons. Peut-être même, n'étant pas subjectif, n'est-il *absolument* pas communicable à l'esprit.

Cependant certains reprocheront à Ferdinand Alquié de ne s'être pas assez étonné de la présence de l'éternel qui se fait en nous. Il n'est pas si facile de se débarrasser de la phrase de Spinoza que nous citions tout à l'heure : « nous sentons que nous sommes éternels ». Sans cesse, le vrai, le juste, le bien passent dans nos « moi » sous leurs couleurs éternelles. Je veux bien que ce ne soient que des « idoles » du sujet absolu dont nous ne connaissons rien. Mais pourquoi existe-t-il des symboles de l'éternel au sein du temporel ? Alquié, après avoir critiqué la tendance de ses devanciers à partir de l'absolu pour y intégrer, bon gré mal gré, les phénomènes, sans tenir compte du résidu qu'ils laissent, va-t-il pouvoir expliquer la présence de l'éternel — même déchiré — au cœur de ce qui passe ? En réalité, sa philosophie se cabre ici devant l'abîme et se refuse à faire le saut métaphysique. C'est même ce qui donne au « désir d'éternité » cet accent humain, émouvant dont je parlais au début de cet article. Alquié ne doute pas que l'Esprit — (non conçu nécessairement comme subjectif) ne s'incarne en l'homme, mais, selon lui, il ne s'incarne que pour se faire mortel, et il n'est pas possible à l'homme de redevenir Dieu. Alquié coupe les ponts. Il en reste au stade de la « conscience malheureuse », comme il est naturel à un philosophe qui n'accepte point la dialectique du retour à l'un. Nous avons beau savoir qu'il existe un acte pur, un sujet absolu : ce que nous sommes vis-à-vis de l'objet n'est, en réalité, qu'un objet aussi. Pas de chemin de l'un à l'autre. Pas de dialectique valable pour résoudre finalement l'un en l'autre. Il ne resterait que l'intuition fidéiste, le credo bouddhiste, par exemple : « Je crois *que je suis*, sans le savoir, la même chose que le sujet dont je suis l'objet », mais Alquié, bien sûr, les rejette, non pas seulement sous leur forme gnostique, mais même dans les systèmes philosophiques dont il pense, au fond, qu'ils ont pris le masque. Ainsi donc, Alquié, nourri de doctrine cartésienne — dont il semble pourtant avoir dépassé le point de vue, tenté par Hegel en lequel pourtant il ne trouve pas son salut, — est conduit à une impasse assez semblable, somme toute, à celle devant laquelle se trouve placé Kant. Et nous arrivons au problème de l'action.

*
**

S'il n'y a pas de chemin pour passer au moi transcendant, il n'y a pas non plus de contemplation possible de ce « moi-soi ». Il n'est que d'agir. Peut-être Alquié subit-il, sur ce point, l'influence des psychanalystes qui nous ont appris à considérer comme suspectes des attitudes morales parfois fort légitimes. Pour lui, la contemplation — *au demeurant sans objet,* — risque d'être le déguisement d'une lâcheté devant la vie, un refuge passionnel (je ne le suivrai pas dans cette voie : je pense, au contraire que l'homme est fait pour contempler ce qu'il devient, même s'il ne doit pas atteindre cette éternité à laquelle il tend. L'homme n'a qu'un devoir, c'est de se changer lui-même — « transumanar » comme le disait Dante. Tout le reste étant *conséquence*. Mais peut-être jouons-nous ici sur les mots : Se changer soi-même, c'est encore agir. Seulement du haut de cette action-contemplation, à notre tour de jeter la suspicion sur l'« agir » qui pourrait bien n'être, en maintes circonstances, que fuite devant le souci d'être purement homme, « distraction » devant l'effroi de la solitude morale...) Quoi qu'il en soit, et pour revenir à notre propos, précisons bien que Ferdinand Alquié n'oppose pas l'action à l'éternité. Il l'oppose au refus affectif du temps, qui est passion, en faisant de cette action — morale évidemment et exprimant la valeur — une acceptation du temps. J'avoue ne pas saisir clairement en quoi, dans le cas précis où l'on meurt volontairement pour sa patrie, par exemple, ou pour son parti, le sacrifice du moi serait plutôt une acceptation qu'un refus du temps. Et même si l'on rejette la dialectique hegelienne, n'est-on pas contraint, du moins, de saisir, dans l'exemple que je propose, cette sorte d'ambivalence sur quoi précisément se fonde toute dialectique : le sacrifice du moi est, en un sens, refus du temps. En un sens aussi, mais sur un autre plan, réalisation de l'éternel. N'est-il pas, en définitive, à la fois refus et acceptation du temps selon l'intervention de l'éternel ? Mais ceci nous écarterait de notre sujet. Alquié, disions-nous, valorise donc l'action, et de même que la notion de devoir, chez Kant, tente de jeter un pont entre le moi illusoire et le sujet nouménal, l'action, chez lui, est une *médiation* de l'éternel et du temps. Puisque nous ne pouvons contempler ce qui n'est pas contemplable, puisque nous ne pouvons nous plaire à rêver le passé, force nous est de réaliser l'éternité dans le temps, de faire passer l'éternel (dont nous ignorons

l'essence : et c'est là le drame de l'humain) dans l'acte que nous voulons moral. L'acceptation de notre condition — et du temps — c'est au fond d'agir selon l'éternel (en tout désespoir de cause, ajouterais-je).

Sans doute, la morale d'Alquié, telle que nous la voyons s'ébaucher, s'attirera les mêmes critiques que celles qu'on a pu formuler contre la morale de Kant : Quel va être le sort de l'homme à qui d'une part on révèle que la passion n'est qu'un rêve d'enfant (quelle que soit la valeur qu'on lui reconnaisse par ailleurs) qui ne saisit de l'éternel qu'une ombre et à qui l'on vient demander de réaliser, les yeux fermés, l'action de l'éternel dans le temps ?... Mais nul ne doute que pour Alquié la solution par l'action ne soit qu'une solution provisoire, le voile sur l'abîme. *Le désir d'Eternité,* dans ses cent cinquante pages, ouvre des avenues immenses dont l'une aboutira sans doute à un futur traité des passions, l'autre à un essai sur la « séparation », l'autre à une critique plus accentuée de Hegel (ou à une conversion plus marquée, au contraire, à la dialectique), l'autre à une éthique nouvelle. Mais toutes tendront à lancer leur pont sur cet abîme. Ce petit livre qui tient en germe tant de sujets féconds et dont on peut ainsi mesurer la densité, ces « méditations » qui apportent tant d'idées nouvelles, sont trop prudentes, trop cartésiennes pour proposer, dès l'abord, une solution facile au problème du retour à l'un. Alquié ne veut, à aucun prix, être dupe d'une illusion dialectique. *C'est pourquoi il cerne le mystère en respectant le donné.* On a pu remarquer le souci qu'il a constamment de maintenir le réel dans sa différence essentielle, sans jamais céder à la tentation d'hypothéquer sa disparition présente sur ce retour à l'absolu qui doit le volatiliser. Pour Alquié, le temps a sa réalité, l'apparence sa réalité d'apparence, l'éternité son être inconnaissable. A quoi peut-il aboutir, pour l'instant, sinon à un manicheïsme radical, à un dualisme irréductible ? le tragique de l'univers et de l'homme réside toujours à ses yeux — et malgré Hegel — dans le partage de la conscience, dans la conscience douloureuse. Mais il est évident que le *désir d'Eternité* prépare déjà, selon ses voies propres la réintégration du temporel dans l'éternel, la résolution de ce dualisme. L'œuvre va se développer. Nous savons qu'Alquié y travaille sans relâche. Réussira-t-il ? A vrai dire, je ne pense pas que l'homme puisse jamais résoudre en raison ce mystère de notre destin.

Comme le dit je ne sais plus quel texte bouddhiste : « *l'esprit depuis le commencement est de nature pure, mais depuis, il y a son aspect défini obscurci par les vues définies, il y a son aspect terni. Bien qu'il y ait cette souillure, la pure nature originale demeure pourtant éternellement inchangée. Ce mystère n'est compris que par l'illuminé seul...* » Mais je crois que Ferdinand Alquié contribuera puissamment, par son livre présent et par ses livres futurs, à faire passer un peu plus de lumière intelligible dans cette nuit de l'esprit primordial. N'est-il pas l'un de ceux en qui nous avons reconnu, depuis longtemps déjà, l'espoir le plus certain de la pensée occidentale ?

René Nelli.

Un Enfant de la Terre et du Ciel, roman, par *Marcel Brion*. (Paris, chez Albin Michel).

Je crois qu'il serait absolument impossible à Marcel Brion d'écrire quelque chose qui ne se passerait pas *entre le ciel et la terre*. Cet homme exceptionnel, chargé d'une érudition qui écraserait tout autre que lui, supporte ce fardeau comme une balle de plumes ; et cependant il ne l'oublie pas, il l'utilise. Cette culture considérable de tous côtés s'ajuste à l'expérience de la vie ; et cette expérience elle-même de tous côtés s'ouvre sur l'infini des rêves.

Il serait peut-être plus exact de dire que Marcel Brion se place d'emblée à un point de vue qui lui permet d'embrasser du même regard le monde de la vie dite « réelle » et le monde de la vie crue « imaginaire » ; et que la barrière, probablement arbitraire que nous avons élevée entre eux pour les séparer n'existe plus à ses yeux. Et cela lui permet d'écrire tantôt les *Escales de la Haute Nuit*, ce livre proprement merveilleux, où la totale connaissance des réalités, même les plus amères et les plus effrayantes, se résout en spectacles du plus authentique onirisme ; et tantôt cet *Enfant de la Terre et du Ciel* où, (par un procédé esthétique *inverse*) les aventures parfaitement plausibles d'un homme normal sont illuminées par la clarté et illimitées par l'espace que crée autour d'elles l'habitude de la spiritualité, l'obsession de l'idéal.

Résumé dans la succession de ses épisodes, réduit aux lignes d'armature de sa composition, nous aurions là le sujet d'un excellent roman réaliste, comme nous en avons hélas ! tant lu. Car, nous le savons, depuis quelque temps, les écrivains d'obédience réaliste et même naturaliste, se sont emparés aussi des sujets dont la « crise de conscience » constitue le thème. Un homme, qui vous est présenté comme un viveur, un égoïste, un épicurien délicat, un véritable frère du héros élégant et libertin des premiers romans de Gabriele d'Annunzio, rencontre un jour la femme qui lui révèle le monde de l'amour véritable. Il s'éprend d'elle, qui se laisse séduire. Un accident brutal l'en sépare par la mort, après une étreinte qui restera unique. Et le chagrin, qui d'abord lui fait connaître toutes les variétés du désespoir, lui révèle à son tour le monde mystique.

Le processus est classique. C'est l'histoire du débauché devenu saint, le Miguel Manara de Milosz.

Mais ce serait trahir Marcel Brion, de la façon pour moi la plus grave, que de mettre ici l'accent sur le sujet, quelle que soit l'importance de ce sujet, en soi comme dans l'esprit de l'auteur. Car les sujets sont à tous, et le nombre en est au bout du compte limité. Ils ne valent que par la manière dont ils sont traités. Or Marcel Brion est, avant tout, un *grand artiste baroque,* et il le fait sentir dans ce livre avec une force particulière. Ce qui le caractérise, c'est l'abondance, c'est la richesse : la richesse des points de vue comme la richesse du style, la richesse de l'analyse psychologique comme la richesse des décors. Tout ici foisonne et grouille d'une vie intense, en perpétuel mouvement, en perpétuel devenir. Une force quasi végétale fait éclater sur tous les points du récit, au fur et à mesure qu'il se déroule, une pullulation d'incidents, d'observations, de pensées, de descriptions, qui étonne si l'on compare une telle technique à l'élégante sécheresse classique, et qui pourtant semble aussi naturelle que le spectacle même de la vie lorsqu'on se laisse aller à l'émerveillement qu'il procure.

Et surtout qu'on n'aille pas croire qu'une telle fertilité de détails dissimule la solide architecture de l'ouvrage. Il n'en est rien. Les grandes lignes restent toujours visibles, on ne perd jamais le fil de l'intrigue, ne serait-ce qu'à cause de l'atmosphère pathétique que l'auteur entretient autour d'elle. Mais on lui est reconnaissant, justement, de ne pas nous imposer cet indis-

cret rappel d'une habileté toute géométrique qui nous agace tant chez les maniaques de la composition linéaire. On aime à se perdre avec lui dans les méandres d'une invention inépuisablement féconde ; on s'attache aux personnages, à tous les personnages : la mystérieuse Kathleen, la sensuelle Miriam, la pure et frêle Anne-Lise, l'original abbé Chevassin, le délicieux Dominique Bresle, envoûté par Mozart, et même jusqu'à cette Erika qu'on ne fait qu'entrevoir, et à cette fille d'Estève, furtive et anonyme, qui incarne la suprême tentation sensuelle... Ah ! ces personnages, comme ils sont amoureusement modelés, articulés, coloriés, vêtus ! Et les paysages ? quelles merveilles ! Je connais bien des maîtres de la description, mais aucun peut-être qui sache mieux, en quelques lignes, exprimer non pas tant le caractère que l'émotion vivante d'une garrigue méridionale, d'une chambre d'hôtel rococo, d'une chapelle de campagne, d'une nuit de lune sur un lac... Le lecteur est perpétuellement sous le charme ; car, en outre, Marcel Brion use d'une langue admirable. Sa phrase, nourrie d'un vocabulaire riche et juste, expressive, souple, sinueuse et pleine d'harmonie, extrêmement savante avec son air d'heureuse nonchalance, cette phrase épouse avec une sorte d'élasticité les moindres contours de l'idée. Elle est une joie de tous les instants pour ceux (espérons-les plus nombreux qu'on ne le croit) qui savent que la beauté du style est le but suprême de l'écrivain.

Mais ce que je prise au-dessus de tout dans cet ouvrage rempli de fascinations, c'est la présence obscure et sourde du grand mystère de la vie. Marcel Brion n'a pas en vain fréquenté les tragiques grecs et les romanciers angoissés de notre époque. D'Eschyle à Kafka, il existe dans la littérature universelle une lignée d'auteurs qui ont été hantés par le pathétique incompréhensible du sort, qui ont su en interpréter les signes épars dans la nature et dans la vie sociale. Marcel Brion appartient à cette famille. Il sait, comme personne, nous présenter la radieuse et attrayante beauté du monde, mais il sait aussi (comme dans cet étonnant rêve prémonitoire décrit pages 218-226) opérer dans les abîmes de l'inconscient de ces plongées brusques et souveraines qui ramènent au jour les trésors terribles de notre vérité secrète, l'implacable vision de notre destinée.

Francis de MIOMANDRE.

REMARQUES SUR L'ŒUVRE DE JEAN SCHLUMBERGER, par *Jean Lambert*. (Fontaine, Alger 1942).

Je crois bien que c'est par mon humble truchement que Jean Lambert est entré aux *Cahiers du Sud*. Il s'y est fait depuis la place de l'amitié, c'est-à-dire du mérite puisqu'il n'est ici de complaisance. Il m'avait montré, en 1938 ou 39, ses *Nourritures célestes*, qui font une page très pénétrante sur Gide. Car le pastiche volontaire dépasse d'un coup toute analyse pour peu que l'humour n'y brime point la perspicacité et qu'à l'imitation toujours facile des tics d'un style se superpose celle, plus malaisée, des tics d'une pensée. C'était une réussite à laquelle tous applaudirent, Gide y compris. Et Ballard accepta d'emblée le manuscrit.

La présence de Lambert dans l'équipe des *Cahiers* n'en est pas moins légèrement paradoxale. Dans le climat lyrique de cette maison, où la poésie domine toute critique, où la lucidité serait de peu de prix si elle ne tentait de sonder la grande nuit des mystères du verbe, il introduit une sagacité presque académique. Il sera fine mouche de la littérature plutôt que risque-tout de la poésie. Il a le goût du subtil jusqu'à ne pas toujours refuser une pointe d'affectation. Il veut bien participer à toutes les audaces, mais sans y engager tout le cœur. Attiré par la complexité et la nuance psychologiques, sensible à tous les éclats, à toutes les fugacités et contradictions internes de la pensée moderne, mais soucieux de les entraîner vers un art sobre et vers des modes classiques de juger, Lambert serait mieux un fils de la N.R.F. qu'une recrue des *Cahiers*. Mais l'esprit de la N.R.F. est aujourd'hui partout, sauf rue Sébastien-Bottin.

Pour toutes ces raisons, on ne saurait s'étonner que le premier ouvrage de Lambert, paru l'an dernier à *Fontaine*, dans la sympathique collection « Liberté de l'Esprit », ait pour sujet l'œuvre de Jean Schlumberger. Ce choix est motivé par une parenté, esthétique tout au moins, entre le modèle et le disciple. Presque toute la critique contemporaine continue en effet d'être impressionniste et subjective. La formule classique est qu'on ne puisse utilement parler que de ce qui vaut ; la moderne est qu'on ne puisse parler vraiment bien que de ce qu'on aime. Toutefois, ce n'est pas seulement par goût et tendresse que Lambert rend hommage à l'un des

talents les plus sûrs sinon les plus tapageurs des lettres françaises : c'est encore par sentiment de sélection et de justice. L'on voit vite, à suivre le commentateur, pourquoi Schlumberger et ses livres se contentent d'une notoriété limitée à l'estime des esprits de qualité. Le littérateur, ici, ne consent pas à donner à son art l'avantage sur des valeurs moins théâtrales et, pour tout dire, à le faire passer avant d'autres grandeurs plus authentiques. « Il est dans le caractère de Schlumberger, dit fort bien Jean Lambert, de ne point accorder plus à la littérature que ne doit faire un honnête homme. »

Cet « honnête homme » signifie mieux que la probité de pensée et d'écriture. Il sous-entend une éthique à quoi concourent tous les thèmes de la vie, toutes les créatures et leurs drames. Il sous-entend l'héroïsme. Le combat que les mouvements spontanés du cœur livrent aux mensonges de la raison et du devoir rebondit : il est bientôt mené par les intérêts d'une discipline et d'une ardue maîtrise de soi contre les mouvements du cœur. Le problème insondable de la sincérité alimente abondamment une œuvre que le romancier nourrit à son tour de sa propre fécondité. Derrière les personnages de chair et de sentiment, deux grands personnages : l'être et le paraître, déroulent un roman philosophique. Tandis que d'un côté les divers *être* s'affrontent : vertus et vices, idéal et bas instincts, de l'autre les divers *paraître* empruntent leur variété aux stocks inépuisables de la vie : selon le monde, selon les pairs (et aussi selon les fils, sans vouloir abuser du calembour), selon les amis et les ennemis, enfin selon le meilleur usage qui se puisse faire de la vie. Tout cela se passe donc aux frontières, mais sur un plan très pur et très surplombant. Un archange y conduit la danse puisque, comme dit encore Lambert, « l'auteur est sans force pour le mal ». L'architecture et la forme de cette œuvre témoignent en premier d'un équilibre et d'une exigence qui servent de cadre et de garantie à la vigueur. Aussi bien peu d'auteurs imposent-ils à leur exégète autant de prudence, de bonne tenue et de distinction.

Schlumberger, membre éminent de la « famille des modérés », honore, par le roman et par le traité, une ampleur et une justesse de vues qu'on ne peut pas ne pas nommer humanisme. Le mot s'échappe naturellement des scolarismes poussiéreux : sorti de la vie, il y rentre triomphalement. Et puisque les idées, les modes

de se conduire soi-même et de diriger les hommes, les grands principes de connaissance et d'action sont nécessairement en cause, écoutons Schlumberger, cité par Lambert, définir lui-même sa philosophie : « J'aime dans l'humanisme une fierté modeste, qui est aux antipodes de l'humilité ambitieuse proposée par le christianisme. Fierté, puisque l'homme essaie de se suffire, de faire le meilleur travail possible avec les outils qui lui sont donnés ; mais fierté *modeste* en ce sens qu'elle ne se propose pas de buts extravagants. Le chrétien, au contraire, est *humble* ; il se regarde comme égal à rien ; mais il aspire à devenir presque tout. » Peu de textes mettent autant de lumière sur l'une des hypocrisies fondamentales du christianisme.

En cent cinquante pages denses, lucides, pertinentes — avec un peu d'impertinence aussi quand il le faut — Lambert cerne une œuvre, s'approche aussi près qu'il est possible d'un auteur fort réservé et avec qui, selon ses propres mots, « on craint toujours de trop dire ». Partout l'analyse est bien conduite, les œuvres habilement analysées, les formules efficaces, le style net et décanté. S'il est vrai que peu d'œuvres soient aussi « domestiquées » que celle de Schlumberger, celle du critique n'est pas ici moins maîtresse d'elle-même.

R. S.

ARGELÈS *ou la Solitude*, par *Roger Lannes*. (Denoël, Edit.).

Lorsqu'un écrivain touche au terme de sa carrière, il est courant qu'il fasse, par des morceaux choisis, la synthèse de son œuvre. Roger Lannes, dans « Argelès ou la Solitude », commence par livrer sa méthode avant d'avoir encore réalisé l'œuvre au cours de laquelle il l'appliquera.

Ce besoin d'affirmer avant que de prouver est la caractéristique d'une personnalité sans équivoque, et de ce fait extrêmement attachante.

« Argelès » se situe à un moment où le poète à peine certain de son art se montre impatient d'engager l'avenir.

Il n'est pas inutile de mentionner pour le mieux juger, que ce livre a été terminé en 1938.

Roger Lannes, d'une part, se meut dans le paradoxe

avec une aisance qui ne laisse pas de nous impressionner, et son œuvre poétique est, d'autre part, assez importante, pour justifier l'explication qu'il en donne dans « Argelès ». Etendons l'œuvre poétique au comportement de celui qui l'élabore, et tend à maintenir le rythme entre l'aventure humaine du poète et le témoignage qui en résulte.

Ainsi, de prime abord, Roger Lannes affirme. Son livre déroute le lecteur qui n'aurait pas connaissance des « Voyageurs Etrangers » ou du « Tour de Main ». Position pleine d'orgueil, dira-t-on. Oui, dans ce que l'orgueil a de plus valable et de plus désintéressé.

Une analyse du sujet d'« Argelès » ne saurait à elle seule fournir l'explication du livre.

D'ailleurs, le soin avec lequel chaque phrase est amenée, la minutie de l'écriture, les résonances de la langue, par delà le romanesque d'une action aux ramifications internes, révèlent combien un sujet sert de prétexte à l'art et comment une inquiétude trouve, en lui, sa raison d'être.

La solitude, le regret et jusqu'au désir d'un cœur de saccager un domaine sensible où il ne tolère pas la moindre présence étrangère, deviennent entre les mains de l'écrivain, le bloc dans lequel il taillera la représentation de son univers.

Sans arrêt « Argelès » dételle et repart. Il fuit et revient, bannit et rappelle, et chaque fois laisse un morceau de chair vive dans les tenailles du temps.

C'est la course entre un passé sous lequel il se dépêche d'enfouir un présent insatisfait, et un avenir dont il s'efforce d'atteindre les surprises.

Il se souvient pour avoir le loisir d'espérer, et scrute hâtivement le visage des lendemains.

Le héros du livre n'est plus assez jeune pour être dépourvu de toute expérience, ni suffisamment avancé en âge pour accéder à la sérénité du présent. Les pires contradictions doivent encore le traverser sans le transformer. Il est une phase de l'évolution de l'homme, le problème que l'on ne pourra résoudre qu'en découvrant d'autres postulats, d'autres théorèmes dont les lois étaient encore inconnues lorsqu'il fut posé, mais qui existent dans le temps, et qui se feront jour après de patientes recherches. Roger Lannes devine dans sa pro-

pre inquiétude les données de ces lois à venir qui offriront à l'homme un répit sinon une solution définitive.

Il les pressent et les réclame, car si le bonheur n'est que la représentation imaginative d'un état sans cesse en mouvement, du moins faut-il que cet instant tôt ou tard dépassé, nous laisse, pendant une certaine durée, le sentiment d'une satisfaction suffisante pour justifier de nos efforts.

« Argelès » est le livre de la vigilance intérieure. Il s'attarde à contempler l'abîme sur le bord duquel il séjourne, avec la volonté de n'y tomber jamais.

René MASSAT.

L'INVITÉE, par *Simone de Beauvoir*. (N. R. F.).

Pierre est un homme de théâtre : Françoise est son inspiratrice et son amie. Ils sont longtemps attirés, par le naturel et la sauvagerie d'une petite créature toute en instincts qu'ils ont arrachée à la vie médiocre de Rouen et retenue à Paris. Ils espèrent, à force de sincérité et de grandeur morale, prévoir les surprises de la passion, dominer les défaites inévitables de l'amour, et former à trois une union sans ombres. Ils échouent, l'amour est aveuglement de la conscience et le grand jour ne lui vaut rien. Xavière, la provinciale réussira presque à rendre Pierre capable d'actes crasseux. On se demandera si elle ne va pas le faire douter de son art. Mais Françoise l'assassine, dénouement un peu allégorique.

L'intérêt de ce livre est dans l'appropriation des personnages à la construction technique du roman : des acteurs, en herbe, ou formés, attentifs à saisir sur un visage ou en eux-mêmes, les moindres nuances de la sensibilité. Jusqu'où va leur sincérité, jusqu'où ne va-t-elle pas ? On ne le sait et c'est de la sincérité que l'on doute, non de leur candeur. Parfois, ils ressemblent à des acteurs qui s'entraînent. Leur amour en est-il plus artificiel ou, au contraire, est-ce leur art qui s'humanise ? Cette transposition romanesque du fameux Paradoxe est très réussie, mais c'est grâce au parfait à-propos des répliques, grâce aux verbes psychologiques dont elles sont douées. Une grande connaissance de l'art dramatique a servi l'auteur de ce roman jusque dans un détail qui a

son prix : le hasard est éliminé de l'action. Nul n'y trahit vraiment s'il n'intervient un traître pour l'y pousser.

Le charme de ce roman, c'est que l'action n'y apparaît jamais dans sa crudité : le jeu est mené par la provinciale Xavière qui fait les situations, les aigrit, il est vu par Françoise et Pierre qui l'interprètent en fonction de leurs vues idéales.

On se demande parfois si certaines parties de ce livre ne vieilliront pas aussi vite que l'Enfant de Volupté, et peut-être aurait-il gagné à être plus court. On regrette l'épaisseur de ce livre quand il est partout écrit dans la langue des ouvrages vifs, sveltes et frappants.

Joë BOUSQUET.

TÉMOIGNAGES

L'enquête sur la poésie que dirige Léon-Gabriel Gros nous a valu, après divers témoignages, ceux de Luc Decaunes et de René Daumal que nous publions ci-dessous. Tandis que ce dernier explique les raisons qui l'ont déterminé à se servir d'un apologue, Luc Decaunes, prisonnier comme l'on sait depuis le début de la guerre, nous écrit de son Stalag où les livres et les revues qui lui parviennent représentent pour lui les principaux aliments spirituels. Nous attachons beaucoup de prix à ce témoignage où s'exprime la méditation d'un homme qui trouve dans la poésie son salut et sa liberté.

LUC DECAUNES

Vous remercie de penser à m'envoyer quelques beaux livres pour m'aider à perdre ce triste temps. Impatient de lire le numéro d'Oc et naturellement l'Anthologie de Bertelé. Les derniers Cahiers amorcent une heureuse réaction absolument nécessaire contre le nouveau conformisme, le mysticisme vagissant et les vaticinations à bon marché. Réaction d'autant plus valable que je la trouve sous la plume de gens qui, par ailleurs, sont si loin de moi. Il aurait fallu aussi signaler cette propension des poètes à la lamentation, à l'exposé des malheurs du temps. Paraphrasant un mot de Montherlant qui a fait

fortune, je dirai qu'il faut être dans le malheur, non comme un poisson dans l'eau, mais comme un aigle dans le ciel. Par ailleurs, devant la véritable offensive mystico-religieuse, il importe d'affirmer plus que jamais la mission réelle de la poésie. Il faut redonner à la Poésie matérialiste sa place première — matérialiste dans le sens où l'entend par exemple Bachelard dont le dernier livre constitue une admirable contribution à un idéalisme matériel. Je réclame une poésie matérialiste et combattante, une Poésie Paysanne si je puis dire, qui loin de voir le monde à travers des brumes dissociantes, s'approche des objets et tire de leur contemplation une leçon de dignité et de fidélité à l'espèce. Seule une telle poésie répond aux nécessités d'incarnation du verbe et précise sa volonté de présence perpétuelle, car la valeur éternelle d'une œuvre, comme le dit Nietzsche à propos d'Héraclite, dépend moins de son contenu que de sa force de réalité. Toute poésie doit répondre à deux exigences capitales : la *surenchère* lyrique qui unit l'homme à l'univers, et la vision *exemplaire* (Gros) qu'exige notre condition d'homme. Confiance dans l'imagination qui guérit l'homme de lui-même et lui présente l'idéal d'une perfection indéfinie. Cette poésie exemplaire, offensive, utile, impersonnelle, valable pour tous, n'est-elle pas tout entière dans ces « tentatives inconnues pour arriver au bonheur » dont parle Jean Tortel ? L'imagination qui guérit l'homme de lui-même, loin des agenouillements et des songes résignés, lui enseigne le chemin de la possession du monde dans la vie.

Luc DECAUNES.

RENÉ DAUMAL

Cher L.-G. Gros,

Quand vous m'avez demandé un article sur « la poésie et la pensée », je me suis dit d'abord : Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qu'il entend par ces termes ? Dans quelle entreprise collective désire-t-il que j'insère mes réflexions ? Et j'allais vous écrire pour vous poser ces questions, mais peu à peu les mots « poésie » et « pensée », ainsi proposés par vous et accouplés, se mirent à engendrer dans ma tête des proces-

sions verbales qui ne paraissaient pas dénuées de sens. Aussi mon deuxième mouvement fut-il de vous écrire : Attendez un peu, ça germe. Mais — troisième mouvement — l'Empêcheur-de-dormir-en-rond qui me parasite (à moins que ce ne soit l'inverse) aux tréfonds me remonta à la gorge hérissé comme un oursin et je criai : non ! non ! on ne va pas me faire encore une fois parler de poésie, j'en ai assez de parler pour ne rien faire, fais-en d'abord, de la poésie, et ensuite parles-en, si tu en as encore envie, ou plutôt tais-toi, d'autres s'en chargeront, parle et tais-toi !

Donc, me dis-je, plutôt que de formuler des pensées sur la poésie, il faudrait lui envoyer un poème sur la pensée. Oui, mais cela, c'est rudement difficile. En travaillant dur, peut-être y arriverai-je dans un an ou deux. Mais, puisqu'on ne peut guère vivre sans faire de compromis, je lui enverrai, à défaut de poème, un petit apologue. Voici l'apologue.

LE MOT ET LA MOUCHE

Un magicien avait coutume de divertir son monde du petit tour que voici. Ayant bien ventilé la chambre et fermé les fenêtres, il se penchait sur une grande table d'acajou et prononçait attentivement le mot « mouche ». Et aussitôt une mouche trottinait au milieu de la table, tâtant le vernis de sa petite trompe molle et se frottant les pattes de devant comme n'importe quelle mouche naturelle. Alors, de nouveau, le magicien se penchait sur la table et prononçait encore le mot « mouche ». Et l'insecte tombait raide sur le dos, comme foudroyé. En regardant son cadavre à la loupe, on ne voyait qu'une carcasse vide et sèche, ne renfermant aucun viscère, aucune humeur, aucune lueur dans les yeux à facettes. Le magicien regardait alors ses invités avec un sourire modeste, quêtant les compliments, qu'on lui accordait comme il se doit.

J'ai toujours trouvé ce tour assez misérable. A quoi aboutissait-il ? Au commencement, il n'y avait rien, et à la fin il y avait un cadavre de mouche. La belle avance ! Il fallait encore se débarrasser des cadavres — encore qu'une vieille admiratrice du magicien les collectionnât, quand elle pouvait les ramasser à la dérobée.

Cela faisait mentir la règle : « jamais deux sans trois ». On attendait une troisième profération du mot « mouche », qui eût fait disparaître sans traces le cadavre de l'insecte ; ainsi toutes choses à la fin eussent été comme au commencement, sauf dans nos mémoires, déjà bien assez encombrées sans cela.

Je dois préciser que c'était un assez médiocre magicien, un raté qui, après s'être essayé avec aussi peu de bonheur à la poésie et à la philosophie, avait transporté ses ambitions dans l'art des prestiges ; et même là, il lui manquait encore quelque chose.

René DAUMAL.

REVUE DES REVUES

Le numéro spécial de *Confluences* consacré aux Problèmes du Roman est copieux, assez touffu et il abonde en remarques intéressantes. On a un peu l'impression d'être en forêt ou sur un sol mouvant (mais n'est-ce pas le domaine de la vie à l'état naissant, le sol même du roman ?) et les éclaircies, les vastes perspectives sont rares. Le lecteur s'enfonce dans cette forêt et c'est à lui à débroussailler le chemin qui le conduira à la réalité romanesque, parmi les textes proposés à son attention dont certains sont essentiels, d'autres peu utiles. On y fait confiance au lecteur, on lui demande d'agir et de conclure. « Parler du roman est bien joli, dit Paul Wattelet dans son article, mais qu'a-t-on en tête parlant du roman ? » La notion du roman est confuse.

Il eût été à peu près impossible de condenser en quelques dizaines, voire en quelques centaines de pages tout ce foisonnement immense qu'on appelle roman : donc d'organiser ce numéro en une synthèse constructive. On a préféré nous plonger dans l'atmosphère romanesque, nous la faire humer, si j'ose dire et la faire vivre en nous. Vu sous cet angle, l'effort de *Confluences* apparaît utile et mérite qu'on s'y arrête.

La première conclusion qui s'en dégage est que, si le roman est une réalité mouvante dont chaque génération littéraire s'efforce d'exprimer la figure en des traits nouveaux, la littérature romanesque n'en est pas moins une suite continue. D'un style à l'autre, d'une représentation

à l'autre, il n'y a pas rupture. On pourrait dire d'une révolution à l'autre, puisque telles ou telles œuvres sont à proprement parler de nouveaux modes de pensées. Derrière Aragon ou Green, Sartre ou Blanchot apparaît en filigrane la longue série qui de Cervantès à Dostoïewsky, Lawrence et Faulkner, de Mme de Lafayette à Proust sert de référence et de soutien. (Cf. de la note d'Albert Camus, un des meilleurs textes du numéro, le passage sur la *Princesse de Clèves*)

La deuxième est que le roman est une réalité qu'on ne peut guère définir qu'en la montrant. Un roman, dit-on en substance, c'est un roman, voyez X... (et l'avenir du roman dépend de la venue d'un romancier de génie). Cela ne nous apprend pas grand' chose mais c'est bien réconfortant et nous permet, en tout cas de poser l'affirmation essentielle : l'œuvre d'art *est*. Quelques lignes de J. José Marchand à propos de l'œuvre de Sartre éclaireraient parfaitement la question s'il ne fallait pas faire les plus expresses réserves sur ce *sens le plus général* dans lequel Marchand prend le mot art : « La création, dit-il, fonde l'être et éclaire l'existant, elle « l'illumine ». Arrachée à l'œuvre, l'existence retourne à son obscurité, perd son éclat irrationnel et ineffable. Ainsi l'art (et ce mot est pris dans son sens le plus général, il s'agit aussi bien de la politique (1) et des arts dits mineurs que des beaux arts) n'est pas une dépendance de la philosophie, il est au contraire la seule véritable ontologie en ce sens que lui seul permet de dépasser l'analytique, de percer quelques secrets du cosmos. L'œuvre a ses lois propres qu'il importe d'étudier à part... »

Les organisateurs du numéro, René Tavernier et Jean Prévost, ont posé très clairement les problèmes à résoudre. « Le roman, interroge le premier, n'est-il pas, autant et plus que toute autre forme d'expression capable de décrire ce drame (*le drame actuel*), d'anticiper sur son dénouement et en quelque sorte de le précipiter ? » Et Jean Prévost se demande pourquoi après « la grande période » (Stendhal-Balzac) « le roman qui semblait avoir conquis toute la littérature... a-t-il si vite changé de route ? » C'est donc le roman contemporain qui sera sollicité. A la suite du beau Panorama d'Edmond Jaloux, les réponses se succèdent, pas toujours très nettes, ni tou-

(1) Certes non !

jours nécessaires. Les unes constituent une espèce de galerie des romanciers de notre temps dont on retient particulièrement le *Proust* de Martin-Chauffier, le *Gide* de Jean Thomas, le *Colette* d'Elsa Triolet, l'*Aragon* d'Auguste Anglès, le *Green* d'Alain Borne, le *Roger Martin du Gard* et le *Valéry Larbaud* de Jean Prévost. Manquent toutefois Carco, Malraux, Jouve, et d'autres noms qui sont sur toutes les lèvres : ce n'est pas toujours la faute à *Confluences*.

D'autres pratiquent des coupes dans le roman considéré en quelque sorte biologiquement, dans sa permanence ou ses variations : Camus, Henri Rambaud, Fumet, Parrot, Barbezat dont l'excellente note sur *Caldwell et le Mythe* nous fait davantage regretter l'absence d'une étude sur Faulkner et sur l'influence actuelle du roman américain.

Enfin quelques répondants se demandent quel sera son avenir, quand Roger Lannes, transportant, plus nettement encore que Marchand, le problème sur le plan du langage, conclut — et nous volontiers avec lui : « Lorsque le roman aura passé du côté des armes, abandonnant celui des instruments d'optique ou de mesure, lorsqu'il sera considéré comme un élément actif de la conscience et non plus comme un lieu de recel pour la mémoire (d'un individu ou d'un temps) il est probable que l'esprit humain se trouvera prémuni au maximum contre les puissantes forces de dissolution mises en action contre lui ».

De *Confluences* à l'*Arbalète*, la transition est facile puisque le numéro d'Eté 43 de cette dernière s'ouvre par *Le Roman*, un texte de Lawrence traduit par Thérèse Aubray qui aurait pu figurer parmi les plus intéressants du numéro spécial, et qu'il est en quelque sorte axé sur Kafka dont l'œuvre, qui pour beaucoup, domine notre époque par les problèmes qu'elle soulève et l'influence qu'elle exerce, est en tout cas au centre des interrogations actuelles de nos jeunes romanciers. De Kafka, l'*Arbalète* publie un récit, *Recherches d'un chien*, dont l'importance n'échappera pas : « le dernier sans doute qu'il ait écrit », nous dit Jean Carrive qui l'a traduit et préfacé. Les commentaires de Carrive nous aident à pénétrer dans l'univers Kafkien. Albert Camus, à son tour, étudie *L'Espoir et l'Absurde dans l'œuvre de Franz Kafka* : « Il est singulier en tout cas, dit Camus, que des œuvres d'inspiration parente comme celles de Kafka, Kierkegaard ou

Chestov, celles pour parler bref des romanciers et philosophes existentiels, tout entières tournées vers l'Absurde et ses conséquences, aboutissent en fin de compte à cet immense cri d'espoir. Ils embrassent le Dieu qui les dévore. C'est par l'humilité que l'espoir s'introduit. » On ne peut pas tout citer, on le voudrait bien.

Le Numéro se poursuit avec un extrait de l'*Age de raison,* le prochain ouvrage, j'imagine, de Jean-Paul Sartre, un fragment d'André Rouveyre, une nouvelle de Marc Barbezat et *Enrico*, fragment d'un roman, sans doute, de Mouloudji, que n'oublieront pas ceux qui l'auront lu. Ecole de Sartre, si l'on veut, mais une puissance, une violence dans le récit, singulières. Il n'est pas jusqu'à certains gauchissements, certaines discordances à faire grincer, qui ne concourent à l'envoûtement du lecteur.

Il faudrait une fois de plus parler de la présentation de l'*Arbalète,* de ce souci de perfection qui *honore* une revue. Mais un chroniqueur, autant que possible, ne doit pas se répéter, on me permettra donc de ne pas le faire.

Jean TORTEL.

LE THEATRE

LE VOYAGE DE THÉSÉE, de *Georges Neveux*

(Théâtre des Mathurins)

Il y a dix façons d'interpréter le mythe de Thésée, dix façons d'expliquer le Minotaure. (On explique toujours son ennemi : c'est l'inévitable rhétorique de la guerre). Par exemple, le sens de la fable, la volonté de la bête s'éclairent si on les porte sur le plan freudien — comme l'ont fait certains critiques à propos de la pièce de Georges Neveux. Pour moi, le Minotaure est un monstre actuel et très limpide. Il est la représentation tangible des forces qui nous attaquent présentement, ou le nom symbolique qu'on a le droit de leur donner. Chaque jour nous sentons sur nous son haleine, le vœu terrible de son appétit. C'est par ce côté, involontaire peut-être mais indéniable, de vérité contemporaine que la tragédie de Neveux s'approche de nous dès les premières répliques. Indépendamment de ses beautés, elle s'arrange pour que

la fable — là aussi il y a éternel retour — démonte nos propres rouages, et les plus secrets, avec une apparente tranquillité. Nous aussi, nous tentons chaque matin le furieux voyage de l'espoir, nous essayons de nous administrer cette preuve que nous sommes capables d'action et de victoire sur nous-mêmes.

On connaît dans ses grandes lignes, ses lignes courbes comme de tout drame grec, l'histoire du roi Egée et de son fils Thésée. Cette histoire, Georges Neveux la renouvelle complètement sans en avoir l'air. Que je le dise tout de suite, ce ne sont pas les rapports d'Egée avec son fils, jadis abandonné afin qu'il fût soustrait à la conscription tragique du Minotaure, puis retrouvé au premier acte, qui m'intéressent. Le drame n'est pas dans les mouvements de ces cœurs qui tâtonnent à la recherche de la tendresse la plus naturelle. Le drame, c'est Thésée en lutte avec le monstre. Cette lutte commence dès que Thésée décide de partir pour l'île où le Minotaure, ce bœuf pesant et saisonnier, attend ses victimes. Partir, voici le premier défi au destin. C'est la première leçon qu'on nous donne : les âmes communes auraient découvert de bonnes raisons de ne pas sortir de leur coquille. Thésée s'en va afin de délivrer sa patrie d'un long, d'un obligé cauchemar sanglant. Il s'arme en somme pour une croisade (laissant derrière lui avec l'arrogance seulement permise aux héros les envies de suicide de son père, les gémissements des femmes, les promesses d'une vie en pantoufles), et c'est là le premier acte. Plus qu'un départ de tragédie : une invitation à secouer nos torpeurs. Tant pis si j'interprète trop librement. C'est le souffle lyrique de l'auteur qui m'y pousse.

Nous abordons à l'île du Minotaure. J'écris très consciemment « nous », car la conviction grandit de scène en scène. Dans le théâtre contemporain, il est peu de pièces auxquelles nous nous intégrons. Nous prenons plaisir au jeu d'en face, nous le jugeons supérieur ou non — en fait, nous jugeons les coups, comme à un match de boxe. Avec Neveux, c'est brusquement autre chose. Il émane de ses agencements une telle force de « récit » (exactement comme dans un roman) que le drame nous pénètre jusqu'à l'oubli de nous-mêmes. Cette impression de passage de l'état de spectateur à l'état d'acteur, je l'ai surtout éprouvée au cours des scènes où l'on attend le Minotaure. On partage l'angoisse de Thésée. Aussi

bien, le monstre surgirait de la salle que nous ne serions pas autrement étonnés. C'est cette chaleur, cette présence humaine de la péripétie qui, tout d'abord, donne sa force à la pièce de Neveux.

L'île ennemie se présente sous un aspect paisible. Nous voilà plutôt dans une petite ville du Midi de la France que dans un de ces grands lieux où soufflent les vents du malheur. Thésée et ses camarades frappent à la porte d'une auberge, ils ont soif, ils pourraient n'être que des voyageurs qui ont soif. Mais très vite une atmosphère de menace commence à se répandre. Ce Minotaure on l'aurait déjà dans le dos, sur le dos même, sans se savoir encore marqué par le destin. Je passe avec regret sur le détail des scènes puissantes qui portent l'attente à son superlatif. Mais il faut, puisque le meneur du jeu l'exige, que nous nous heurtions dans la pénombre à une jeune fille inconnue, frémissante. (Cette jeune fille, c'est Maria Casarès. On n'oubliera pas de si tôt le tremblement de ses mains sur le fond sombre de ses robes : mains semblables à des oiseaux impatients de s'envoler). La nouvelle venue a sans doute rendez-vous, ce soir, avec l'aventure. Thésée l'interroge, et l'agace visiblement. Il y a entre eux une passe d'armes, perte de temps apparente car ces deux êtres se débattent déjà, s'empêtrent l'un dans l'autre ; maladresse d'une passion en train de naître. Cette fille, qui est Ariane, attend elle aussi le Minotaure. Du moins, elle le dit et met un temps habile à nous faire entendre que ce monstre choisi n'est que la représentation idéale d'un espoir, l'espoir d'aimer. Du Minotaure invisible à Thésée bien en chair, elle passera sans se rendre compte qu'elle va vite en besogne. Tous les hommes redoutent le Minotaure, toutes les femmes l'attendent. Un moment, on ne la croit pas, cette Ariane qui désigne si librement son démon, qui livre ses secrets. On la juge trop bavarde pour être vraie. Et l'on se demande si elle n'est pas diabolique, si justement ce n'est pas elle, le Minotaure. Vous voyez cela d'ici, et M. de Montherlant le verrait encore mieux que vous : la femme qui dévore l'homme ! Eh bien ! pas du tout. Le drame ne tombe pas dans ce piège de facilité intellectuelle. Il y a vraiment un Minotaure. Mais, sur la prière pathétique d'Ariane, il s'adoucit — jusqu'à permettre qu'Ariane devienne l'épouse de Thésée. Alors, la ville — qui était le labyrinthe, avec ses ruelles, ses

couloirs, ses dômes d'ombre — n'est plus soudain qu'une bourgade sans mystère, qui attend de s'enivrer aux noces de ses maîtres. Hélas ! l'amour serait aussi, pour le héros, un piège de facilité. Thésée, ramené au sentiment du devoir (et le plus haut devoir, ici, c'est de sacrifier l'amour) par la mort d'un de ses camarades, repousse Ariane, refuse les fêtes, retombe dans sa nuit, et provoque le monstre.

Cette bataille profonde et inattendue, qui éveille je ne sais quelles perspectives confuses, étranges, comme la Bataille d'Ucello — va occuper le troisième acte. Une lumière grise (clarté de fin du monde, ou clarté du dedans de l'âme ?) éclaire la scène. D'où le Minotaure va-t-il venir, des murs, des arbres ? et qui sera-t-il ? Malheureux Thésée, perdu cette fois dans un labyrinthe de questions... Et voici la grande trouvaille dramatique. Le Minotaure, pour épouvanter, pour vaincre, prend toujours la forme de son adversaire. Le Minotaure, c'est un autre Thésée. Un autre ou le même. Il descend du fond, dans le costume et avec le visage du héros. L'effet est saisissant. Il faut qu'ils parlent pour qu'on les différencie. Le vrai Thésée emprunte la large voix sincère de Jean Marchat. Le faux, par l'organe de Marcel Herrand, siffle comme un serpent, grince comme la colère et la haine. (Les deux acteurs sont extraordinaires). La légende exige que le monstre sorte vaincu du combat. Georges Neveux n'y contredira pas. Mais j'ai l'impression que son personnage y laisse quelques lambeaux de lui-même. Thésée, qui livre son amour au Minotaure comme pour l'en étrangler, qui tue le Minotaure en tuant son bonheur, n'est pas un vainqueur enviable — même si la légende, par besoin d'exemples édifiants, nous oblige à l'envier. (Quelquefois, on n'est pas d'accord avec les leçons des épopées. Même s'il les a payés cher, Tristan a eu ses moments exaltants. Même s'il sauve sa patrie, Thésée paye cher la gloire d'être le sauveteur...)

Ce qui arrive après le combat, l'abandon d'Ariane — condition de la victoire, — le retour chantant, la mort d'Egée et la chanson triomphante quand même, c'est un déroulement obligatoire. Arrêtons-nous plutôt sur cette idée admirable qui est la clé de la pièce : à savoir que notre pire ennemi, c'est nous-même. Avoir un ennemi, des ennemis, se heurter à des obstacles — la voilà bien, la rhétorique de nos guerres ! Thésée nous fait songer à

tous ces êtres qui partent pour la croisade non point délivrer un lieu saint ou une sainte idée, mais d'abord pour se libérer d'eux-mêmes, pour fuir on ne sait quelle redoutable responsabilité personnelle. Son voyage, ce ne sont pas les dieux qui l'ont imposé (chose remarquable, les dieux ne jouent aucun rôle dans ces quatre actes, et l'on ne s'en plaint guère), mais un besoin confus de partir, qui tiendrait à la fois de l'envie et de la crainte de se connaître. Or, que trouve-t-il en face de lui, dès qu'il ouvre la porte de l'aventure ? Lui. Encore lui. Et c'est dans ce tête à tête qu'il commence vraiment à devenir un héros, parce qu'il ne refuse pas le combat avec lui-même. Epouser Ariane, laisser le Minotaure prendre tranquillement sa retraite : il y avait ces tentations. Thésée choisit plutôt d'affronter son destin, l'œil nu comme une épée. Son ennemi, son Minotaure, c'est l'acceptation d'un bonheur gagné sans la contrepartie d'une exaltation morale. Mais le Minotaure, c'est en même temps la part de Thésée qui cèderait volontiers. Nous avons chacun notre petit Minotaure, enfoui dans la chaleur des draps, virevoltant dans la fumée de la soupe. La grande leçon de ce drame, c'est celle-ci : ne cédez jamais.

J'écris ceci loin de Paris, et je n'ai pas le texte sous les yeux. Je le regrette, à cause des citations que je ne peux pas donner. Les répliques majeures abondent, durant ces quatre actes. Au delà du sujet, au delà du mouvement, au delà du jeu des acteurs, de la réussite de la mise en scène, il m'aurait plu de vous faire partager l'admiration que je ressens pour ce langage où la vie ne contrarie jamais la poésie (et inversement). Voici, une fois encore, la preuve faite que le théâtre n'est point affaire de points de suspension. C'est là, évidemment, un autre problème que celui de l'écriture du roman ou du poème. Mais il est déjà plus qu'agréable qu'il puisse être évoqué à propos du *Voyage de Thésée*. A divers signes déjà, on s'était aperçu que le théâtre sortait de ses ornières de style. Giraudoux, Montherlant n'avaient pas eu peur des mots (qu'il ne faut pas confondre avec les mots de théâtre). Georges Neveux les rejoint. Mais il est vrai — soyons injustes — que l'entreprise pour lui était assez aisée. On se doute qu'il ne s'arrachera jamais du langage lyrique auquel ses *Proverbiales* l'ont attaché. Ce que dit, en entr'acte, son veilleur de nuit, ce dialogue avec

une mouette, avec une vague qui a bien sommeil et qui soupire avant de s'allonger sur la platitude de la mer, c'est quelque chose comme un chant de mariage du naturel et du merveilleux. Ici, les fables rejoignent la fable et nous rendent, intact, flagrant — mais intouchable, fragile mais éternel, — ce monde profond où battent comme des cœurs nos plus fraîches sources lyriques.

René LAPORTE.

« LA PART DU FEU », de LOUIS DUCREUX

A L'ATHÉNÉE

Louis Ducreux vient de remporter avec *la Part du Feu* un des plus grands succès de ces dernières années. Succès mérité par l'élégance, la clarté, la délicatesse d'une comédie moderne à trois personnages dont voici le sujet.

André, romancier sans talent, a pendant de longues années admiré son ami Klapoterman, romancier plein de talent. Il lui a volé sa femme, Madeleine, et souffre de sentir la pensée de celle-ci encore attachée à celui que tout le monde appelle familièrement Klapo.

Klapo, poursuivi par la police pour une escroquerie (qu'il n'a d'ailleurs pas commise) se réfugie une nuit chez ses amis, d'où il s'échappe au petit jour, en oubliant dans une valise le manuscrit de son prochain livre. Des coups de feu. Plus de nouvelles. On le suppose mort. Peu de temps après André, à l'insu de Madeleine, s'attribue le livre et le publie.

Le voici célèbre. (Il faut de la complaisance pour admettre une célébrité aussi soudaine. Mais nous sommes au théâtre et nous n'avons guère le temps de procéder par étapes) Madeleine, à présent, aime son mari sans réticence. (« Tu n'es pas une femme, tu es un critique littéraire », lui dit-il. C'est aussi la critique du personnage de Madeleine. Mais reconnaissons que c'est l'auteur qui la formule lui-même, et en souriant).

Tout irait pour le mieux si Klapo était vraiment mort. Mais le voici. Il apprend sa nouvelle infortune, se met en colère, menace André. Peine perdue. Il ne pourra jamais prouver que le manuscrit était de sa main, puisque André a pris le soin de le recopier lui-même. Il essaye

de prendre sa revanche, de reconquérir Madeleine et de retourner à son profit l'admiration qu'elle porte maintenant à André.

C'est ici que la véritable pièce commence, par une scène très simple et très cruelle. Madeleine finit par comprendre que son mari est un imposteur, mais il est trop tard. C'est à lui seul qu'elle se sent attachée maintenant. « Si on vous apprenait que je suis une voleuse, dit-elle à Klapo, est-ce que vous m'aimeriez moins ? » Les sentiments se font et se défont, mais ils ne recommencent jamais.

Il ne reste plus à ce pauvre Klapo qu'à accepter son sort et à errer en parasite dans la maison de ses amis, avec, dit-il, « le malheur accroché au cou comme la cloche d'une vache », jusqu'à un certain soir de Noël où, n'en pouvant plus, il s'enfuit à nouveau en s'écriant — et ce sont les derniers mots de la pièce — : « Je ne sais si je suis Dieu ou le Diable, mais sous le poids d'une telle injustice, je me sens drôlement éternel. »

Les bonnes comédies se reconnaissent d'abord à ceci qu'elles sont bâties sur des sujets de drame. Et c'est en effet un drame que Louis Ducreux vient de nous conter là, mais si habilement déguisé que le public en rit d'un bout à l'autre.

Pourtant les hommes de lettres sont en général de fâcheux personnages de théâtre. Nerveux, épris d'eux-mêmes, déformant leur nature pour en tirer du nouveau, ils représentent des exceptions souvent artificielles bien plus que des types généraux. Mais cette impression s'efface à mesure qu'on avance dans cette pièce. L'humanité de Klapo fait bien vite oublier les débats sur la littérature et la publicité. Grâce à lui, dès le second acte, ce sont bien des êtres vivants qui s'offrent et qui souffrent devant nous.

Louis Ducreux a été remarquablement servi par ses interprètes. Par André Roussin d'abord qui, dans le rôle de Klapo, s'est révélé un comédien remarquable, mi-pathétique, mi-bouffon. Par Madeine Chaminat, acide et spirituelle comme toujours. Et puis Nadine Vogel, émouvante, sobre et belle, qui a joué avec maîtrise et nuances le rôle le plus difficile de la pièce.

Georges NEVEUX.

LETTRES ETRANGERES

UNE ANNÉE FECONDE DE VIE INTELLECTUELLE A ATHENES

(*Suite*)

Coupée du reste de l'Europe et du monde, la Grèce est devenue plus attentive à ses propres valeurs et chaque disparition d'écrivain fut une occasion pour elle de manifestations inspirées par la piété et la gratitude et génératrices de beaux travaux critiques dans les journaux (où l'importance accordée à la littérature est devenue royale) (1) et les revues littéraires. En un an, sans compter de nombreuses pertes dans le monde scientifique, artistique, musical, la Grèce a perdu quatre de ses écrivains, dont deux poètes importants et son poète national Costis Palamas.

Au printemps 42 mourut Jean Gryparis, bon ouvrier de la dimotiki et dans ses traductions d'Eschyle et de Gœthe et dans ses poèmes de facture si soignée, un peu à la manière de nos Parnassiens. La plus importante revue littéraire, la « Néa-Hestia » poursuivant avec P. Charis la même méthode d'hommage qui avait produit, pour Noël 41, un beau volume sur Papadiamandis, a consacré à Gryparis tout un gros numéro spécial. Pendant l'hiver dernier s'éteignirent Travlandonis, douce figure d'humaniste universitaire, de conteur de mœurs grecques provinciales — un hommage est en préparation pour honorer la mémoire de ce déshérité, abattu par la famine et la maladie, dans des conditions bouleversantes, abandonné à la solitude d'un quartier perdu des faubourgs d'Athènes — et le poète Malakassis, mort à l'hôpital, fin janvier, après une longue maladie. Sur Malakassis, fils de la légendaire ville sacrée de Missolonghi, disciple et ami de Moréas, poète et homme du monde raffiné, virtuose de la poésie-chant et même chanson, la *Néa Hestia* a déjà publié un important numéro spécial.

---

(1) Dans un quotidien du matin, outre de nombreux articles signés par des spécialistes, Le billet du jour rédigé par le poète et critique Varnalis, une fois sur trois au moins, est consacré à un sujet littéraire ou linguistique.

Enfin le 27 février dernier disparaissait le patriarche des lettres grecques, le lutteur et l'apôtre qui pendant 50 ans de vie intellectuelle avait tout — langue, vers, pensée — labouré et fécondé ici de son action et de son génie, Costis Palamas. La première grande voix européenne qui s'était élevée de ce petit coin des Balkans, la première grande conscience européenne qui s'était formée par ses propres moyens à l'ombre du Rocher, sans l'avoir jamais quitté. Et le malheur des temps a voulu qu'après avoir été insuffisamment connu en Europe, parce qu'il écrivait dans la langue d'un petit pays, il fût encore privé, à sa mort, des honneurs paneuropéens auxquels il avait droit. Ainsi la Grèce, recueillie dans son blocus spirituel, a pleuré son poète national dans la plus stricte intimité et avec une pauvreté de moyens, singulièrement appropriée à la modestie, à l'ascétisme de l'homme, du paysage, du pays tout entier et à ses souffrances historiques. Mais quels témoignages plus émouvants et plus authentiques ce chef spirituel et chantre national aurait-il pu attendre de *son* peuple que celui du défilé ininterrompu, le jour de sa mort, devant un de ses poèmes affiché dans la devanture de la librairie Eleftheroudakis et que des étudiants, des garçons du peuple, se haussant sur la pointe des pieds, copiaient à la hâte, au crayon, en silence et qu'ils emportaient comme une relique, sur un bout de carnet, et celui de la foule qui le lendemain se pressait aux funérailles, tous rangs sociaux confondus par la vertu de cette antique communion enfin retrouvée, ô miracle, de tout un peuple dans le poète qui l'exprime. Et comme le faisait remarquer M. Georges Katsimbalis, ce solide pilier du culte palamique, si la dépouille du poète n'a pas obtenu les honneurs officiels, l'éclat des tambours et des salves d'artillerie, du moins a-t-elle été bénie en même temps que par le vaillant chef spirituel de l'orthodoxie grecque par la croix des poètes, par son vibrant successeur Sikélianos, par le courageux et inspiré Skipis, enfin par les accents de l'hymne national chanté sur sa tombe par la foule unanime.

Le même jour, M. Constantin Dimaras, dans un article nécrologique de haute inspiration, précisait qu'il avait été longtemps difficile aux Grecs de la jeune génération, de juger objectivement l'œuvre de Palamas tant cette œuvre d'initiateur, de créateur, de « Père » de la poésie et de la pensée, s'était étroitement identifiée à

leur vie intérieure la plus intime. Et il ajoutait : « C'est une partie de nous-mêmes que nous pleurons... Ce n'est pas lui que nous pleurons, mais nous pauvres et orphelins que nous sommes devenus ». Le temps des jugements objectifs sur Palamas viendra plus tard. Celui des commémorations et des premiers travaux d'approche a commencé.

L'académicien Spyros Mélas, le critique Marc Avyéris ont parlé de la vie et de l'œuvre du poète au cours de séances commémoratives, avec ferveur et pénétration. Partout on s'est mis à la relire, à la lire à haute voix, à le déclamer. Une équipe de tout jeunes gens consacre à l'étude de son œuvre des exposés suivis, un peu dans l'esprit de certains cercles d'études de jeunes en France sur Péguy — dont le rôle ethnique n'est pas sans offrir certaines analogies avec celui du poète grec. Pour rendre l'œuvre depuis longtemps épuisée plus accessible aux lecteurs, un comité s'est constitué en vue de rééditer l'œuvre poétique intégrale. De toutes ces manifestations je retiendrai surtout une inoubliable conférence de Sikélianos — la plus grande voix inspirée du pays, parmi les vivants, voix de poète et voix de lutteur. (1) et nous souhaitons au pays qu'elle lui soit conservée de longues années encore — sur les dernières années de la vie de Palamas, une conférence toute traversée d'éclairs surnaturels, qui fut pour nous peut-être le plus profond événement spirituel de nos sept années de séjour à Athènes et dont les auditeurs sortirent profondément bouleversés.

Les premières évaluations biographiques et critiques sur Palamas seront rassemblées dans un énorme numéro spécial de la *Néa Hestia* en préparation pour le mois de septembre. Et le bibliographe « officiel » des lettres néo-helléniques, G. Katsimbali, met au point ses fiches palamiques à cette occasion. La revue jusqu'ici piréo-athénienne « Lettres Piréotes » et qui désormais se nommera « Lettres » tout court, va publier incessamment le sien. Quand nos amis grecs auront achevé ces travaux « nationaux » et pourront souffler un peu, nous mettrons en avant le projet, agité l'hiver dernier avec Jean Bal-

(1) Elu le mois dernier Président de la Société des Gens de Lettres, Sikélianos vient d'ajouter un champ de plus à sa multiforme et inlassable activité sociale.

ard, de la préparation d'un numéro spécial des « Cahiers du Sud » consacré à la Grèce.

En terminant ce rapport je voudrais insister sur le bienfait *national* valu à la vie intellectuelle grecque par ce temps de recueillement, de méditation, de gestation. Privée de contacts avec l'étranger, la Grèce a pris davantage conscience d'elle-même et de ses ressources profondes. De là une salutaire réaction contre la xénomanie qui avant la guerre sévissait à Athènes comme dans les capitales de tous les pays d'Europe orientale. C'est cette réaction qui inspire les justes critiques faites par un Rotas — avec tant de verve — ou un Carandinos des gallicismes de syntaxe, de style, d'inspiration théâtrale et même de... prononciation dont est coupable et responsable la « bonne société » athénienne. (1) Non qu'il s'agisse, en sens inverse, de xénophobie. Ce pays traditionnel de l'hospitalité reste ouvert à l'Europe intellectuelle qu'il goûtait avant la guerre, à Baudelaire, à Mistral, à Holderlin, à Rilke, à tous les poètes étrangers que l'on traduit en ce moment dans les revues ; Papatzoni a traduit admirablement l'an dernier « Les vers d'exil » de Claudel et sa traduction « Du Partage du Midi » est toute prête, avec autorisation du poète de la jouer à Athènes ; c'est à Claudel encore, à Mauriac, à Ernest Psichari, à Péguy que s'intéressent et de près les promoteurs du mouvement intellectuel orthodoxe de la revue « Aktines » (Rayons), revue tirant depuis juin à 17.000 exemplaires ; le poème si actuel d'Eluard « Un seul mot », paru l'an dernier dans *Fontaine*, a connu ici un vif succès dans le texte et dans la traduction de M. Detzortzis qui, à tous points de vue, fut une réussite. Un feuilletoniste a eu l'autre jour la touchante pensée de commémorer le cinquantième anniversaire de la mort de Taine qui fut l'un des excitateurs de la pensée de Palamas.

Mais tout cela ne fait que renforcer et enrichir une exigeante conscience nationale. Il est très symptomatique que les sujets de conférences du printemps dernier à l'exception de quelques-unes consacrées à des sujets plus généraux, comme celle des esthéticiens de culture française Moustoxidis sur le cinéma et Prokopiou sur

---

(1) Autre point de rapprochement avec le 16^{me} s. français. Voyez les italianismes et la critique des italianismes par les humanistes « patriotes ».

l'esthétique, celle du comédien de talent Georges Pappas lui aussi nourri d'art français sur « le comédien et l'artiste », d'une étude sur Ibsen, d'une présentation d'Ernest Psichari commise en grec par « Mon humilité » comme dit ici Bees, (et encore, par le père Jean Psichari, le sujet était-il en partie d'intérêt local), étaient tous empruntés à la Grèce moderne, à sa poésie, depuis l'initiateur Solomos, à l'ordre du jour en ce moment, présenté par Skipis, jusqu'au tragique Kariotakis présenté par son ami Charis et à ce grand Kavaphis mort en 1933, et dont l'académicien Xénopoulos, le critique et érudit Valétas (1) ont commémoré par la voix et par la plume le dixième anniversaire. Tout cela sans oublier les origines : l'Erotocritos et la Chanson populaire dont certains pensent que la poésie plus récente n'a pas encore atteint la profonde beauté et à laquelle musiciens et écrivains retournent avec prédilection. La vivante conférence de Rotas consacrée à ce sujet dut être refaite tant de fois que le conférencier, enroué, fut obligé de confier son texte pour la dernière reprise à un autre lecteur. Enfin le successeur de Palamas a été fêté, comme l'avait été de son vivant son maître — la Grèce est un des rares pays où la gratitude spirituelle sache ne pas attendre la mise au tombeau — et nous avons entendu un Récital Sikélianos avec une introduction à l'œuvre et à l'action du poète par Georges Théotokas qui souligna leurs intentions universelles, à côté de leur point de départ strictement national, lecture suivie d'une audition de poèmes les uns déclamés, les autres chantés.

L'entre-deux guerres aussi fait l'objet de bilans rétrospectifs et l'analyse des œuvres de prose parues de 1922 à 1939, son esprit et sa valeur d'écriture se poursuit en ce moment sous la plume de plusieurs critiques et en particulier de I. M. Panayotopoulos qui a par ailleurs publié cette année un volume d'études, « Personnes et textes ». Le succès triomphal, inattendu et symptomatique — il fallut le réimprimer deux fois et plus de 25.000 exemplaires en ont été vendus — du numéro spécial de la Revue « Aktines » paru à Pâques et consacré à « L'influence de l'esprit chrétien sur la vie

(1) Qui publie en même temps que son étude sur Kavaphis des « Nouveautés Solomiques », recueil de textes inconnus de Solomos, avec des renseignements complémentaires et dont nous n'avons pas encore pris connaissance.

culturelle néo-grecque » s'explique en partie par ce fécond mouvement de retour aux sources ethniques.

De sa fécondité, comme de la fécondité de ces deux années d'intense travail, l'avenir sera juge. Sur place, et si nous ne nous laissons pas trop égarer par la sympathie qu'inspire un si émouvant effort, il nous semble que de grandes choses ne peuvent pas ne pas en sortir qui surprendront le monde, qui le surprendront comme cet étonnant tableau du peintre Parthénis que nous avons eu la chance d'admirer il y a peu de temps, où il y a un ange d'Apocalypse, une trompette avec un fanion blanc et bleu et un sentiment épique de la conscience universelle. Alors se vérifiera pour la Grèce la prédiction de Palamas, dans les derniers vers de son « Prophétique », vers tout soulevés d'enthousiasme sacré et que notre oreille entend encore, vibrant et grondant dans la bouche de Sikélianos :

N'ayant plus d'autre marche à descendre,
N'ayant plus à rouler plus bas
Sur l'échelle du Malheur,
Pour la remontée vers la lumière qui t'appelle,
Tu vas sentir pousser sur toi, ô Joie,
Les ailes,
Les grandes ailes, tes ailes d'autrefois.

Roger MILLIEX.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

LORENZY-PALANCA

PARFUMEURS

& Cie

Siège Social : 62, Boulevard des Dames. — MARSEILLE

La bonne vieille marque

à renommée méditerranéenne

8 Maisons de Vente :

MARSEILLE : 41, La Canebière
31, Rue Saint-Ferréol
62, Rue de la République

ALGER : 16, Rue d'Isly
28, Rue Bab-Azoum
25, Rue de la Bouzaréah
29, Rue Mogador

ORAN : 10, Boulevard Clemenceau

INSTITUTS DE BEAUTE : 41, La Canebière - Marseille
16, Rue d'Isly - Alger
10, Boul. Clemenceau - Oran

Les CAHIERS DU SUD

ont publié d'importants NUMEROS SPECIAUX :

Le Théâtre Elizabethain

Réimprimé, 1 volume (chez *Les Cahiers du Sud* et José Corti) .. 56 frs.

Le Romantisme Allemand

L'exemplaire .... Epuisé

L'Islam et l'Occident

L'exemplaire .... Epuisé

Message actuel de l'Inde

1 volume .... 50 frs.

Le Génie d'Oc et l'Homme Méditerranéen

1 volume .... 85 fr.

Images de la Suisse

1 volume .... 85 fr.

Le Gérant : César SARNETTE. Soc. Nouv. des Imp. Toulonnaises.

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, B^{d} des Dames, 90
PARIS : C^{ie} de Navigation Paquet - Agence Générale 43, Rue Lafayette

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph-Thierry - MARSEILLE

TÉL. : Nat. 32.44 et 51.64

ASSURANCES TOUS RISQUES

TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)

Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS

R. C. Seine 96.129

Direction pour la zone libre :

MARSEILLE, 35, Cours Pierre-Puget

***Tél. :* Dragon 14-89**

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23
MARSEILLE.
Téléph. : Dragon 00.34

MUSIQUE ENREGISTRÉE

MAGAZINE

La *Rapsodie Portugaise pour piano et orchestre* de Ernesto Halffter nous invite à faire un beau voyage, à travers des étendues lumineuses, parmi la mélancolie des vieilles pierres rongées par le soleil, les lointaines sonneries de cloches, les danses et les chants d'un peuple fier et dont la joie conserve toujours un fond d'altière gravité. Pareillement, l'art du musicien demeure constamment sobre : il évoque surtout par la justesse de l'accent, la sincérité de l'émotion. A mi-chemin de la truculence d'Albeniz et du dépouillement presque ascétique de M. de Falla, Halffter atteint à cette intense poésie qui naît non d'une habile réalisation extérieure mais de l'expression de l'âme profonde des choses et des êtres. Orchestration savoureuse, où le piano éclate en fusées étincelantes. Mme Marguerite Long et l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire dirigé par Charles Münch nous donnent de cette belle page une interprétation éblouissante. (Columbia).

C'est également au voyage que nous invite Gabriel Pierné. Aventure cette fois toute allégorique, puisqu'il s'agit d'un *Voyage au Pays du Tendre*, cher à Mlle de Scudéry. Descendant le Fleuve Inclination, ou suivant la route qui dessert tant de lieux galants, Billets doux, Petits soins, Empressement, Confiante amitié, le musicien des Paysages franciscains a tenté d'évoquer la grace un peu fade de l'époque des Précieuses. Idée fort ingénieuse, mais tout ceci parait moins réalisé qu'ébauché, et sans doute était-il difficile de donner une image vivante de ce qui n'est qu'un jeu gratuit de l'esprit. Interprétation pleine de finesse du quintette instrumental composé de MM. Jamet (harpe) Crunelle (flûte) Bas (violon) Grinot (alto) Frecheville (violoncelle). (Gramophone).

Le Chœur de la Cathédrale Russe à Paris, sous la direction de M. Afonsky, consacre quatre disques à une *Messe de Gretchaninoff*. (Mais peut-on appeler Messe, au sens de la liturgie catholique, cet ensemble d'Hymnes, de Psaumes, de Litanies ?) Belles pages, pénétrées d'un sentiment profondément religieux ; caractère spécifiquement russe des thèmes ; splendeur de la polyphonie. La Grande Litanie avait été déja enregistrée par Chaliapine et avait obtenu le grand prix du disque.

Les voix sont fort belles, surtout les voix de femmes ; cependant, la justesse n'est pas toujours rigoureuse, ni l'équilibre sonore parfaitement réalisé. M. Afonsky serait bien inspiré en portant son effort dans le domaine de la musique d'église russe primitive, qui demeure à peu près inconnue en Europe ; il pourrait également nous révéler les œuvres les plus caractéristiques des compositeurs religieux Bortniansky, Benezovsky (XVIII[e]), Lvoff, Bakhmétieff, Lvosky (XIX[e]), etc...

Nietzsche appelait Tchaïkovsky « un sous-Brahms de Moscou ». Jugement fort injuste, certes, mais qui montre bien combien Tchaïkovsky fut pénétré d'influences occidentales ; son œuvre, partagée entre deux courants opposés, manque d'unité ; parfois, dans la même œuvre, ces deux caractères coexistent : c'est le cas du *Concerto pour piano en Si bémol mineur*, qui ne serait que du Liszt assez conventionnel, si le thème de l'Andante simplice et celui de l'Allegro final ne lui apportaient cette saveur particulière qui n'appartient qu'à Tchaïkovsky. Cet enregistrement nous révèle un virtuose de grande classe, Kostia Konstantinoff, au jeu souple, précis et puissant. L'orchestre des Concerts du Conservatoire est dirigé par Ch. Münch. (Columbia).

Pau Casals poursuit son édition des *Suites de Bach pour violoncelle seul*. Il interprète cette fois la Quatrième, en mi bémol, la plus austère peut-être, à coup sûr la moins jouée ; il s'y montre parfait, à son ordinaire. Signalons également une réédition des *Etudes de Chopin* par Alfred Cortot. (Gramophone).

Gaston MOUREN.

REY

Joaillier-Orfèvre
39, La Canebière
Téléphone : C 11.56
MARSEILLE

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JEAN PRÉVOST

Romans

MERLIN
LES FRERES BOUQUINQUANT
RACHEL
LE SEL SUR LA PLAIE
LA CHASSE DU MATIN
DIX-HUITIEME ANNEE

Nouvelles

NOUS MARCHONS SUR LA MER
LUCIE-PAULETTE

Essais

PLAISIR DES SPORTS
LA VIE DE MONTAIGNE
USONIE
LES EPICURIENS FRANÇAIS
LA TERRE EST AUX HOMMES

Poésie

TENTATIVE DE SOLITUDE
BRULURES DE LA PRIERE
L'AMATEUR DE POEMES

nrf

Pour paraître fin Juillet

GASTON ROUPNEL

HISTOIRE ET DESTIN

Un vol. in-8° couronne orné d'un bois gravé de Joël........ 54 fr.

PIERRE DEVOLUY

MISTRAL

et la Rédemption d'une Langue

Un vol. in-8° couronne orné d'un bois gravé de Joël........ 48 fr.

EMIL STRAUSS

DANSE DE VIE

Traduit de l'allemand par Mme FOURNIER PARTOIRE

Un vol. in-8° Jésus.. 45 fr.

CHEZ

BERNARD GRASSET

NÉCROLOGIE

La mort de Louis Gillet a été péniblement ressentie par nous. Il était des nôtres malgré son âge et bien qu'essoufflé, montait nos étages toutes les fois qu'il le pouvait pour nous faire part de ses robustes espérances et de sa foi dans la France qui ne s'est jamais affaiblie. Nous saluons en Louis Gillet une conscience d'écrivain et de Français vraiment exemplaire.

C'est avec une profonde consternation que nous avons appris la mort de notre collaborateur et ami Jacques Bénet qu'un mal impitoyable tenait depuis de longs mois éloigné de Marseille. Jacques Bénet avait voulu servir de toute sa ferveur la cause de son pays. Mais sa complexion physique succomba dans les épreuves qu'il dut affronter.

Henri de Miramon, son ami de toujours, se propose dans un prochain numéro d'analyser les mérites de l'écrivain et de l'homme qui nous restera cher entre tous.

Notre ami Gaston Castel vient de perdre sa mère, qui disparaît peu après son père. Nous lui présentons nos condoléances et lui renouvelons à cette occasion les témoignages d'une amitié grandie par les épreuves communes.

EDITIONS AUGUSTE PICARD,

82, Rue Bonaparte, 82. — PARIS

BARROIS (A.-G.) — Manuel d'Archéologie Biblique.
Tome I. - Faits d'habitats et activités de production. — Un volume in-8° (159 illustrations, carte hors texte).... 110 fr.

CONTENAU. — Manuel d'Archéologie Orientale.
depuis les origines jusqu'à l'époque d'Alexandre. - Trois volumes in-8° (1.520 illustrations)..................... 283 fr.

ENLART (C.). — Manuel d'Archéologie Française.
depuis les temps mérovingiens jusqu'à à la Renaissance. *Architecture civile, militaire et navale, 2me édition,* publ. par J. VERRIER. 2 vol. in-8° (328 illustr., 38 ph. h. t.).... 178 fr.

GRENIER (A.). — Manuel d'Archéologie Gallo-Romaine.
Première partie : *Généralités - Travaux militaires.* Un vol. in-8° (232 illustr., carte hors texte)................. 110 fr.
Deuxième partie : *L'archéologie du sol, Les routes, Navigations, Occupation du sol.* 2 vol. (368 illustration, planches hors texte) .... 185 fr.

PICARD (A.). — Manuel d'Archéologie Grecque : La Sculpture.
I. - *La période archaïque.* Un volume in-8° (237 illustr. 14 planches hors texte en héliogr. dont 3 en coul.)...... 128 fr.
II. - *Période classique - Le Vme siècle.* Deux volumes in-8° (366 illustr., 18 planches hors texte)................ 265 fr.

GOURY (G.). — L'homme des Cités lacustres.
(Epoque néolithique. Deux volumes pet. in-8° (329 illustr., 40 ph. h. t.).. 80 fr.

LEFEBVRE DES NOETTES. — L'Attelage et le cheval de selle à travers les âges - Contribution à l'histoire de l'esclavage.
Deux volumes pet. in-8°, un vol. de texte avec 46 illustr. et un vol. de 457 gravures................................ 80 fr.

BILLARD (A.). — Jehanne d'Arc et ses juges.
Un vol. pet. in-8°, grav. dans le texte et 13 ph. hors texte, carte.. 60 fr.

D'IRSAY (St). — Histoire des Universités françaises et étrangères depuis les origines jusqu'à 1860.
Deux volumes in-8° (carte, 35 ph. hors texte).......... 160 fr.

PASQUET (D.). — Histoire politique et sociale du Peuple américain des origines à nos jours.
Trois vol. in-8° (78 planches hors texte et carte)........ 150 fr.

POETE (M.). — Une vie de Cité : Paris de sa naissance à nos jours.
Album de 600 illustrations d'après les documents, accompagnées de légendes et d'un exposé historique. Un volume gr. in-8°... 110 fr.

FORMES ET COULEURS

Revue d'Art et de Littérature

Paraît six fois par an à Lausanne (Suisse).
Illustrée en noir et en couleurs.

FORMES ET COULEURS, en témoignage de communauté culturelle franco-suisse, consacre une bonne part de ses livraisons à la littérature et aux arts français d'aujourd'hui.

Le tirage est limité. Années 1939 à 1941 épuisées.

◆ ◆ ◆

DIRECTEUR : ANDRÉ HELD.

Rédacteur en Chef pour la France : Maurice NOËL.

◆ ◆ ◆

N° 1. - **1943,** consacré à LA MUSIQUE.

Au sommaire des 3 prochaines livraisons de 1943 :

N° 2. - **LA SCULPTURE.** *Dans la Grèce antique,* par Paul CLAUDEL ; *Aristide Maillol à l'Acropole,* par Roger CLAUDE ; *Sculptures de peintres* (Degas, Renon, Gauguin, Modigliani, Matisse, Picasso), par Raymond COGNIAT ; *Maîtres nouveaux de la sculpture française :* Gimond, Cornet, Belmondo, Martin ; *Le Rétable de l'Eglise des Cordeliers à Fribourg,* par F. BAUD ; *Sculpture en Suisse,* par Casimir REYMOND Paul GENEUX, *Daniel Ihly ;* Gloses et Prétextes ; Chroniques de Pierre BRISSON (*Jean Cocteau au Théâtre*), de J. de Laprade (*l'aquarelle en* 1943), de René Dumesnil (*Paris revient au ballet*).

N° 3. - **LA MEDECINE.** *Réflexions simples sur le corps,* par Paul VALÉRY, de l'Académie Française ; *De la formation médicale,* Georges DUHAMEL, de l'Académie Française ; *Proust vu par les Médecins* avec des documents inédits : *Souvenirs,* du Docteur WICART et du Professeur G. ROUSSY ; *Etudes,* par les Professeurs H. MONDOR et R. DEBRÉ ;
Exploration de mon Médecin, par Joë BOUSQUET ; Chroniques d'André ROUSSEAUX (*Le Roman dans la tempête*), Roger LANNES (*La Vie parisienne vue par les peintres*), R. DUMESNIL et H. PANASSIÉ (*La Musique*), etc...

N° 4. - **LE LIVRE.** Avec la collaboration de François MAURIAC et de Paul HAZARD, de l'Académie Française ; de DUNOYER, de SEGONZAC, de Jean FRELAUD, d'Hervé LESPINASSE, etc...

◆ ◆ ◆

ABONNEMENTS. — On peut souscrire des abonnements d'un an (six numéros) à n'importe quelle date. Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Collections complètes 1942 disponibles : frs 240. — PRIX DE L'ABONNEMENT 1943 : Un an, 270 frs. — S'adresser : Maison du Livre Français, Service Formes et Couleurs, 18, rue de la Quarantaine, LYON. Notice sur demande.

ENTREPRISE GENERALE
— de —
TRAVAUX MARITIMES

DI SCALA

41, Rue Fauchier, 43

MARSEILLE

Tél. : Colbert 28-30

Tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage — —

=

—: *RENSEIGNEMENTS* :—
ET DEVIS SUR DEMANDE

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :
EXTREME-ORIENT
PACIFIQUE
COTE ORIENT[le] d'AFRIQUE
MÉDITERRANÉE ORIENT[le]

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIERES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots
— — — — de luxe — — — —
R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du
combustible, c'est augmenter
les possibilités de production »
UTILISEZ LA METHODE ET LES
DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : Economiser le combustible ; disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche; éviter les corrosions; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.

Adoptez les Vannes Spéciales
« LE WILLIAM'S »
rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement
7bis, Quai de la Tourette, Colbert 28.17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : LEWILLIAMS
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE
TÉL ; Nat 32.44 et 51.64

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R. C. Seine 96.129

Direction pour la zone libre :
MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget
Tél. : Dragon 14.9

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.
Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23
MARSEILLE
Télép. : Dragon 00.34

PRIX DE LA PLEIADE

Les Editions de la N.R.F. créent un prix littéraire qui portera le nom de **Prix de la Pléïade.**

Le montant du prix est de 100.000 francs. En aucun cas ce prix ne pourra être divisé.

Le Jury se composera de MM. Marcel Arland, Maurice Blanchot, Joë Bousquet, Albert Camus, Paul Eluard, Jean Grenier, André Malraux, Jean Paulhan, Raymond Queneau, Jean-Paul Sartre, Roland Tual.

Ce prix sera attribué à un ouvrage inédit, original, écrit en langue française et témoignant de qualités littéraires réelles et durables. Il est admis dès maintenant que l'œuvre pourra s'adresser à un public restreint.

Le Jury aura donc toute liberté pour choisir l'œuvre la plus remarquable ; aussi n'est-il prévu aucune limitation de genre : roman, essai, théâtre, poésie, histoire, philosophie, etc. ; sont admis à concourir.

L'auteur pourra être étranger. Aucune condition d'âge n'est requise.

Le candidat disposera librement de son manuscrit. Il n'est pas obligé de le confier à la N.R.F. que n'anime aucun souci commercial.

Les prix littéraires actuels ne semblent destinés qu'à couronner des œuvres déjà admises par la critique ou le grand public, des romans en général, et, en tous cas, des ouvrages de tout repos, qui ne peuvent surprendre ni déconcerter.

Nous nous proposons au contraire de découvrir et d'aider des écrivains et des œuvres « jeunes » qui annoncent l'avenir au lieu de conclure le passé. Le Prix de la Pléïade vient donc combler une lacune.

Les textes dactylographiés devront être déposés aux bureaux de la N.R.F., 5, rue Sébastien-Bottin, au nom du Secrétaire du Prix de la Pléïade : M. Jacques Lemarchand, avant le 1er novembre 1943.

Les manuscrits ne seront pas signés mais devront porter une devise qui sera reproduite sur un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les ouvrages non retenus resteront à la disposition de leurs auteurs aux bureaux de la N.R.F. pendant un délai de trois mois.

Le Prix de la Pléïade est annuel et sera attribué pour la première fois dans la première quinzaine du mois de février 1944.

POÉSIE

JEAN FOLLAIN

USAGE DU TEMPS

48 Fr.

Dernières publications :

PAUL ELUARD : CHOIX DE POEMES (1914-1942) — **JEAN COCTEAU** : ALLEGORIES — **AUDIBERTI** : DES TONNES DE SEMENCES — **GUILLEVIC** : TERRAQUE — **ROBERT DESNOS** : FORTUNE — **PUIS SERVIEN** : ORIENT (Postface de Paul Valéry) **JEAN FOLLAIN** : CANIZY — **GANZO** : POEMES — **MAURICE FOMBEURE** : A DOS D'OISEAU — ARENTELLES — **FIESCHI** : BULLES D'AIR — **VICTOR HUGO** : LA BOUCHE D'OMBRE

nrf

REY

Joailler - Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C. 11.56

MARSEILLE

POESIE

COLLECTION

METAMORPHOSES

dirigée par Jean PAULHAN

MICHEL LEIRIS

HAUT-MAL

40 Fr.

RAYMOND QUENEAU

LES ZIAUX

25 Fr.

Dans la même collection :

ARAGON
Le Crève-Cœur

Antonin **ARTAUD**
Le Théâtre et son Double

AUDIBERTI
Race des Hommes

André **BRETON**
L'Amour Fou

René **DAUMAL**
La Grande Beuverie

Pierre **EMMANUEL**
Orphiques

Patrice de la **TOUR du PIN**
Psaumes

Henri **MICHAUX**
Voyage en Grande Garabagne

Francis **PONGE**
Le parti pris des Choses

Jean **PREVOST**
L'Amateur de Poèmes

Rainer-Maria **RILKE**
Vergers

Armand **ROBIN**
Ma Vie sans moi

Jean **TARDIEU**
Le Témoin Invisible

Henri **THOMAS**
Travaux d'Aveugle

Giuseppe **UNGARETTI**
Vie d'un Homme

XXX De l'Abjection

nrf

Vous QUI AVEZ DES DISPONIBILITÉS,
PLACEZ-LES EN

BONS D'EPARGNE

3 o/o net d'impôts
deux années d'intérêt payables d'avance.
Nombreux cas de remboursement avant l'échéance.

**Un placement sûr,
Rentable, Commode**

Prix littéraire de la Guilde du Livre

La GUILDE DU LIVRE renouvelle pour 1943 son prix littéraire du montant de 5 000 francs suisses. Ce concours est ouvert à tous les auteurs de langue française.

Le genre prévu est le roman. Les ouvrages de tendance politique seront écartés. Le texte soumis devra comporter un minimum de 200 pages de justification typographique moyenne Seuls les inédits seront pris en considération. Les textes seront remis *dactylographiés* au jury de la GUILDE DU LIVRE, rue du Lion-d'Or, I, à Lausanne (Suisse). Les manuscrits, non signés, porteront une devise qui sera reproduite sur un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Le jury, présidé par C.-F. Ramuz, est composé en outre de MM. Edmond Jaloux Paul Budry, Gustave Roud, H.-L. Mermod et Albert Mermoud.

Les membres du jury ne participeront pas au concours.

Tous les textes devront parvenir à la Guilde du Livre avant le 1er Septembre 1943. L'attribution du prix aura lieu le 1er Novembre 1943.

Les participants pourront se procurer le règlement du concours auprès de la Guilde du Livre, I, rue Lion-d'Or, à Lausanne (Suisse).

KLÉBER HAEDENS

UNE HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE

Le Roman des lettres françaises
des origines à nos jours

Un fort volume in-16 Jésus de 500 pages. Edition originale à 1.200 ex. sur Velin d'Alfa, vignettes et lettrines de V. Le Campion.. 150 Fr.
Edition courante .... 80 Fr.

LA FRANCE DE L'ESPRIT

1940-1943

par

CHARLES MAURRAS, LOUIS MADELIN, LE DUC DE BROGLIE (de l'Académie Française), RENE BENJAMIN (de l'Académie Goncourt), DANIEL HALEVY, PIERRE JOLIOT, ALBERT RIVAUD, DOCTEUR CARREL, JACQUES COPEAU, ALFRED CORTOT, THIERRY MAULNIER, etc...

36 Fr.

Dans le 5e Recueil de la Collection

HIER ET DEMAIN

L'OR

AU TEMPS DE CHARLES QUINT ET DE PHILIPPE II

par

BERTRAND DE JOUVENEL

30 Fr.

RENÉ JULLIARD
sequana

romans

LUCIEN MAULVAULT

NAUSICAA

par l'auteur de

LE REQUÊTE

et de

GLAIEUL NOIR

Edition originale : 100 fr.
Edition courante : 48 fr.

La première œuvre de

GIL BUHET

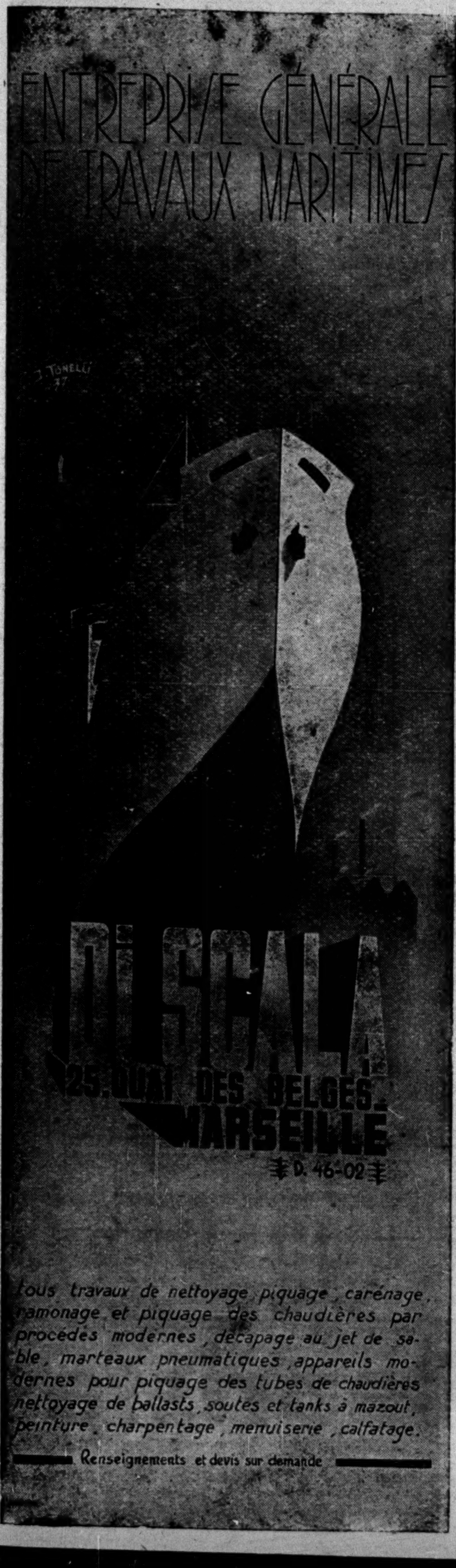
UNE FEMME ROUSSE DANS UNE ILE

Préface de Thyde MONNIER

"ADOLESCENCE INQUIÈTE"

Edition originale : 80 fr.
Edition courante : 40 fr.

JULLIARD
sequana



MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQU
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production»

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allurres de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spéciales

" LE WILLIAM'S "

rend osible 'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : LEWILLIAMS

(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph-Thierry - MARSEILLE

TÉL. : Nat. 32.44 et 51.64

ASSURANCES TOUS RISQUES

TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme Capital 40.000.000 (1/2 versé)

Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS

R.C. Seine 96.129

LES ASSURANCES COMMERCIALES

Société Anonyme. Capital : 8.000.000 (1/2 versé)

Siège Social : 72, Rue Saint-Lazare, PARIS

R.C. Seine 272-630 B

Succursale de MARSEILLE :

2, Place Maréchal-Joffre. — *Tél.* : Dragon 14.89 - 14.95

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23
MARSEILLE.

Téléph. : Dragon 00.34

Desclée de Brouwer

JACQUES MADAULE

RECONNAISSANCES

Claudel
Proust
Du Bos

Un volume : 35 frs.

76 bis, rue des Saint-Pères

poésie 43

Les éditions de " Poésie 43 " (Pierre SEGHERS, à Villeneuve-les-Avignon) annoncent :

1) *Une nouvelle collection poétique en cours de publication, avec :*

LES ROIS MAGES, par André FRENAUD
A LA VIE A L'AMOUR, par Paul GILSON
TOMBEAU D'ORPHEE (nouvelle édition) par Pierre EMMANUEL
LE SANG DU CIEL, par Jean ROUSSELOT
LA CONFESSION PUBLIQUE, par André de RICHAUD

2) *Une collection d'œuvres en prose, avec :*

MISERE DE NOTRE POESIE, par Gabriel AUDISIO
QUEL EST CET ETRANGER QUI N'EST PAS D'ICI, par Elsa TRIOLET
L'ECOLE CONTRE LA VIE, par Edmond GILLIARD

3) *Une collection de luxe, dont le premier ouvrage est :*

PREMIERE SOLITUDE, par GONGORA, traduit de l'espagnol par P. Darmangeat, mis en pages et illustré par le maître-architecte du livre Louis JOU

FORMES ET COULEURS

Revue d'Art et de Littérature

Paraît six fois par an à Lausanne (Suisse).
Illustrée en noir et en couleurs.

FORMES ET COULEURS, en témoignage de communauté culturelle franco-suisse, consacre une bonne part de ses livraisons à la littérature et aux arts français d'aujourd'hui.

Le tirage est limité. Années 1939 à 1941 épuisées.

◆ ◆ ◆

DIRECTEUR : ANDRÉ HELD.
Rédacteur en Chef pour la France : Maurice NOËL.

◆ ◆ ◆

N° 1. - **1943,** consacré à LA MUSIQUE.

Au sommaire des 3 prochaines livraisons de 1943 :

N° 2. - **LA SCULPTURE.** *Dans la Grèce antique,* par Paul CLAUDEL ; *Aristide Maillol à l'Acropole,* par Roger CLAUDE ; *Sculptures de peintres* (Degas, Renon, Gauguin, Modigliani, Matisse, Picasso), par Raymond COGNIAT ; *Maîtres nouveaux de la sculpture française :* Gimond, Cornet, Belmondo, Martin ; *Le Rétable de l'Eglise des Cordeliers à Fribourg,* par F. BAUD ; *Sculpture en Suisse,* par Casimir REYMOND Paul GENEUX, *Daniel Ihly ;* Gloses et Prétextes ; Chroniques de Pierre BRISSON (*Jean Cocteau au Théâtre*), de J. de Laprade (*l'aquarelle en 1943*), de René Dumesnil (*Paris revient au ballet*).

N° 3. - **LA MEDECINE.** *Réflexions simples sur le corps,* par Paul VALÉRY, de l'Académie Française ; *De la formation médicale,* Georges DUHAMEL, de l'Académie Française ; *Proust vu par les Médecins* avec des documents inédits : *Souvenirs,* du Docteur WICART et du Professeur G. ROUSSY ; *Etudes,* par les Professeurs H. MONDOR et R. DEBRÉ ;
Exploration de mon Médecin, par Joë BOUSQUET ; Chroniques d'André ROUSSEAUX (*Le Roman dans la tempête*), Roger LANNES (*La Vie parisienne vue par les peintres*), R. DUMESNIL et H. PANASSIÉ (*La Musique*), etc...

N° 4. - **LE LIVRE.** Avec la collaboration de François MAURIAC et de Paul HAZARD, de l'Académie Française ; de DUNOYER, de SEGONZAC, de Jean FRELAUD, d'Hervé LESPINASSE, etc...

◆ ◆ ◆

ABONNEMENTS. — On peut souscrire des abonnements d'un an (six numéros) à n'importe quelle date. Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Collections complètes 1942 disponibles : frs 240. — PRIX DE L'ABONNEMENT 1943 : Un an, 270 frs. — S'adresser : Maison du Livre Français, Service Formes et Couleurs, 18, rue de la Quarantaine, LYON. Notice sur demande.

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)

Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)

AGENCE GÉNÉRALE D'EDITION ET DE PUBLICITÉ

Directeur : J.-M. LE BRASSEUR

24, Rue du Quatre-Septembre, 24

PARIS. — Tél. Richelieu 61.36

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis

Suisse : Editions d'Art A. SKIRA, 4 b, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 125 francs - *Six Mois :* 80 francs - *Prix du N°* 15 francs

ETRANGER

Un An : 180 francs - *Six Mois :* 100 francs - *Prix du N°* 20 francs

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph-Thierry - MARSEILLE

TÉL. : Nat. 32.44 et 51.64

ASSURANCES TOUS RISQUES

TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme Capital 40.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R.C. Seine 96.129

LES ASSURANCES COMMERCIALES

Société Anonyme. Capital : 8.000.000 (1/2 versé)
Siège Social : 72, Rue Saint-Lazare, PARIS
R.C. Seine 272-630 B

Succursale de MARSEILLE :

2, Place Maréchal-Joffre. — *Tél.* : Dragon 14.89 - 14.95

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.
Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23
MARSEILLE.
Téléph. : Dragon 00.34

Desclée de Brouwer

JACQUES MADAULE

RECONNAISSANCES

Claudel
Proust
Du Bos

Un volume : 35 frs.

76 bis, rue des Saint-Pères

poésie 43 Les éditions de " Poésie 43 " (Pierre SEGHERS, à Villeneuve-les-Avignon) annoncent :

1) *Une nouvelle collection poétique en cours de publication, avec :*

LES ROIS MAGES, par André FRENAUD
A LA VIE A L'AMOUR, par Paul GILSON
TOMBEAU D'ORPHEE (nouvelle édition) par Pierre EMMANUEL
LE SANG DU CIEL, par Jean ROUSSELOT
LA CONFESSION PUBLIQUE, par André de RICHAUD

2) *Une collection d'œuvres en prose, avec :*

MISERE DE NOTRE POESIE, par Gabriel AUDISIO
QUEL EST CET ETRANGER QUI N'EST PAS D'ICI, par Elsa TRIOLET
L'ECOLE CONTRE LA VIE, par Edmond GILLIARD

3) *Une collection de luxe, dont le premier ouvrage est :*

PREMIERE SOLITUDE, par GONGORA, traduit de l'espagnol par P. Darmangeat, mis en pages et illustré par le maître-architecte du livre Louis JOU

FORMES ET COULEURS

Revue d'Art et de Littérature

Paraît six fois par an à Lausanne (Suisse).
Illustrée en noir et en couleurs.

FORMES ET COULEURS, en témoignage de communauté culturelle franco-suisse, consacre une bonne part de ses livraisons à la littérature et aux arts français d'aujourd'hui.

Le tirage est limité. Années 1939 à 1941 épuisées.

◆ ◆ ◆

DIRECTEUR : ANDRÉ HELD.

Rédacteur en Chef pour la France : Maurice NOËL.

◆ ◆ ◆

N° 1. - **1943,** consacré à LA MUSIQUE.

Au sommaire des 3 prochaines livraisons de 1943 :

N° 2. - **LA SCULPTURE.** *Dans la Grèce antique,* par Paul CLAUDEL ; *Aristide Maillol à l'Acropole,* par Roger CLAUDE ; *Sculptures de peintres* (Degas, Renon, Gauguin, Modigliani, Matisse, Picasso), par Raymond COGNIAT ; *Maîtres nouveaux de la sculpture française :* Gimond, Cornet, Belmondo, Martin ; *Le Rétable de l'Eglise des Cordeliers à Fribourg,* par F. BAUD ; *Sculpture en Suisse,* par Casimir REYMOND Paul GENEUX, *Daniel Ihly ;* Gloses et Prétextes ; Chroniques de Pierre BRISSON (*Jean Cocteau au Théâtre*), de J. de Laprade (*l'aquarelle en* 1943), de René Dumesnil (*Paris revient au ballet*).

N° 3. - **LA MEDECINE.** *Réflexions simples sur le corps,* par Paul VALÉRY, de l'Académie Française ; *De la formation médicale,* Georges DUHAMEL, de l'Académie Française ; *Proust vu par les Médecins* avec des documents inédits : *Souvenirs,* du Docteur WICART et du Professeur G. ROUSSY ; *Etudes,* par les Professeurs H. MONDOR et R. DEBRÉ ;
Exploration de mon Médecin, par Joë BOUSQUET ; Chroniques d'André ROUSSEAUX (*Le Roman dans la tempête*), Roger LANNES (*La Vie parisienne vue par les peintres*), R. DUMESNIL et H. PANASSIÉ (*La Musique*), etc...

N° 4. - **LE LIVRE.** Avec la collaboration de François MAURIAC et de Paul HAZARD, de l'Académie Française ; de DUNOYER, de SEGONZAC, de Jean FRELAUD, d'Hervé LESPINASSE, etc...

◆ ◆ ◆

ABONNEMENTS. — On peut souscrire des abonnements d'un an (six numéros) à n'importe quelle date. Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Collections complètes 1942 disponibles : frs 240. — PRIX DE L'ABONNEMENT 1943 : Un an, 270 frs. — S'adresser : Maison du Livre Français, Service Formes et Couleurs, 18, rue de la Quarantaine, LYON. Notice sur demande.

nrf

JEAN GIONO

L'EAU VIVE

40 fr.

MARCEL AYMÉ

LE PASSE-MURAILLE

30 fr.

THÉATRE

MARCEL ACHARD : **THÉATRE II**

Voulez-vous jouer avec moa ?
Jean de la Lune — Colinette **35 fr.**

JEAN COCTEAU : **RENAUD ET ARMIDE**

Tragédie
Un volume sur chataignier : **36 fr.**

JEAN GIONO : **THÉATRE**

Le Bout de la Route — Lanceurs de Graines
La Femme du Boulanger **50 fr.**

ARMAND SALACROU : **THÉATRE I**

Le Casseur d'assiettes — Tour à terre
Le Pont de l'Europe — Patchouli **38 fr.**

JEAN-PAUL SARTRE : **LES MOUCHES**

Drame en 3 actes
22 fr.

nrf

POÉSIE

LE PRIX KARL BOES

a été décerné par

L'ACADÉMIE
MALLARMÉ

à

MAURICE FOMBEURE

Vient de paraître

ARENTELLES

30 Frs

Du même auteur :

A DOS D'OISEAU

43 Frs

nrf

MUSIQUE ENREGISTRÉE

Enregistrement intégral de **Jeanne d'Arc au bûcher**, Oratorio de Paul Claudel et Arthur Honegger (Gramophone).

Vous vous souvenez de cette curieuse pièce d'Armand Salacrou dont le héros, dans les dix secondes qui précèdent sa mort, revoit toute sa vie, non pas ordonnée suivant la chronologie, mais présentée par fragments qui s'interpénètrent tantôt se juxtaposant, tantôt se contrariant, avec la liberté, la souplesse, la logique particulière qu'ont nos souvenirs quand nous livrons le temps à leur caprice. Le point de départ de **Jeanne d'Arc au Bûcher** me semble assez voisin de celui de l'**Inconnue d'Arras.** Paul Claudel prend l'héroïne au moment suprême où elle considère la vie et la mort du haut de son bûcher : son passé, désormais sans prolongement possible vers un avenir terrestre, s'ordonne à ses yeux suivant ses lignes de force et prend un sens définitif. Spectatrice de son propre drame, Jeanne essaie de le comprendre. Saint Dominique est descendu du ciel vers celle qui est déjà une sainte pour la soutenir et l'éclairer : nous sommes auprès d'eux, devant la foule qui hurle et la flamme qui crépite, et, par dessus l'épaule de Jeanne, nous contemplons dans le livre où il est écrit son destin, « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change. »

On voit la grandeur d'une telle entreprise; on en voit également les difficultés et les dangers. Mais le disque devient pour le poète un allié précieux; il le délivre des contingences et confère à son scénario la souplesse, l'étendue, la magnificence, les pouvoirs d'ubiquité dont nos imaginations sont capables, renouvelant inépuisablement suivant la parole et le son le décor et les êtres, de Rouen à Reims et à Domrémy et de la terre au ciel.

Les pages tournent sous les doigts de la sainte. Vus d'une telle hauteur et en un tel instant, les événements ont enfin quitté leur apparence quotidienne. Le Procès de Rouen devient un épisode du Roman de Renart; l'héroïne est jugée et condamnée par les Bêtes, imagerie qui emprunte au nom de l'Evêque Cauchon une justification un peu trop facile. De même, c'est au cours d'une partie de cartes, ce jeu nouveau inventé par un roi fou, que les fils subtils de la politique ourdissent la toile où Jeanne vient se prendre. Le colloque de la Mère aux tonneaux et du paysan Heurtebise, parmi la liesse populaire, nous font deviner au lointain l'approche du Cortège du Sacre. Et voici la Lorraine, et l'en-

fance de Jeanne, tout encloses dans un vieux chant : « En revenant de ces verts champs, j'avons trouvé les blés si grands, les aubépines fleurissant, devant Dieu.... C'est le mai, mois de mai, c'est le joli mois de mai. » Le bûcher s'allume; les clameurs de haine forcent Jeanne à détourner ses yeux du livre, et elle découvre avec une indicible angoisse que ce peuple de France qu'elle a tant aimé, à qui elle a tout sacrifié, ce peuple veut la brûler. Instant pathétique, où le bûcher de Rouen rejoint le Mont des Oliviers. Mais les voix des saintes l'entourent, la réconfortent, l'assurent dans sa certitude, et pendant que les flammes confondent dans une lueur de vitrail la foule, les prêtres, les soldats, Jeanne brise les liens de la chair et va vers sa patrie céleste.

Telle est cette œuvre, parfois confuse et tumultueuse, mais dont on ne saurait méconnaitre la puissance. Les grands ensembles y jouent un rôle essentiel, un peu trop exclusif peut-être; les colloques de Jeanne et de Dominique sont constamment traités en relief sur un fond sonore dont ils ont parfois peine à se dégager; à mon sens, la juxtaposition de voix parlées et de voix chantées introduit un sentiment de dualité dont l'unité de l'œuvre me parait souffrir. J'aurais aimé aussi que les foules, les cohortes célestes, les tribunaux de bêtes, les gens d'armes, abandonnent quelquefois la place; je reconnaitrais mieux le paysan Heurtebise et la Mère aux tonneaux si je les voyais seul à seul. Dans cette large fresque vivante et sonore, il manque ces arrêts et ces silences qui chantent, reposent d'une tension trop soutenue, et sont souvent plus persuasifs que le mouvement et le bruit.

On conçoit que Honegger ait été séduit par Jeanne d'Arc au Bûcher, et je crois bien qu'il était, parmi ses contemporains, le plus qualifié pour tenter l'aventure. Il a, lui aussi, le goût des ensembles, des rumeurs; il aime le dynamisme de l'action, il sait voir large, ce qui l'amène parfois à forcer ses moyens et à entasser Pélion sur Ossa là où un coup d'aile suffirait; mais ses erreurs mêmes sont attachantes et il est l'un des rares musiciens actuels qui ait le sens de la grandeur. Sa musique est certainement celle qui convenait le mieux au sujet, dont elle exalte le caractère à la fois mystique et populaire; mais alors que le poète évite continuellement l'expression réaliste du fait, le musicien du Pacific se complait à le matérialiser.

On admire l'efficacité de sa technique, mais on ne peut se défendre de songer qu'un seul thème suffit à Moussorgsky pour faire déferler devant nous la colère de tout un peuple.

Partition inégale, parfois bruyante; un large souffle la parcourt et elle contient de très belles pages : le Prélude, la Mort de Jeanne, la Scène burlesque du Procès, le chœur : « C'est la joie qui est la plus forte », et surtout l'évocation du printemps lorrain, admirable de couleur et de simplicité : Jeanne parle de son pays, de sa vocation, et le vieux chant **Trimazo**, délicatement harmonisé, prolonge en nous l'écho des voix célestes. Un sentiment pénétrant se dégage de cette page vraiment inspirée, qu'on ne peut écouter sans une intense émotion.

L'enregistrement de ce poème musical posait de redoutables problèmes aux techniciens de **Gramophone.** Les vastes dimensions de l'œuvre, l'ampleur et la diversité des moyens mis en jeu, et surtout la nécessité de maintenir autour de l'action principale, tout en lui conservant sa primauté, un fond sonore haut en couleur, tout cela rendait infiniment délicate la mise en place des divers plans.

Ces multiples difficultés ont été surmontées ; la réalisation de Jeanne d'Arc au Bûcher peut être considérée comme l'une des plus complètes réussites de l'Edition sonore. La distribution, rappelons-le, réunit les mêmes solistes et les mêmes ensembles qui assurèrent à l'Oratorio de Claudel et Honegger, en décembre 1942, un triomphal succès devant le public du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles : Marthe Dugard dans Jeanne, R. Gérome dans Frère Dominique, Fr. Anspach dans Porcus, entourés par Mmes Ria Lenssens, Marguerite Thiernesse, Madeleine Joris, Anne-Marie Ferrière, MM. R. Piloy et G. Génicot, la Chorale Cœcilia d'Anvers, la Chorale d'enfants de l'Institut Notre-Dame de Cureghem et l'Orchestre National de Belgique sous la direction de Louis de Vocht. Le texte et la partition ont été l'objet de soins minutieux et fervents; il se dégage de cette interprétation une impression d'enthousiasme et de foi qui entraine la conviction de l'auditeur. J'aurais toutefois souhaité que Marthe Dugard, au lieu de « transfigurer le verbe », comme le lui ont sans doute demandé les auteurs et Louis de Vocht, conservât à sa diction plus de naturel et de simplicité : elle eût obtenu ainsi des effets plus vrais et plus intenses.

En un temps où notre unité nationale est si gravement menacée, il est juste que Celle qui la cimenta de son sang reçoive un pareil hommage. Par l'esprit qui l'anime autant que par la valeur de sa réalisation, cette initiative fait le plus grand honneur à l'Edition sonore.

Gaston MOUREN.

LORENZY-PALANCA

PARFUMEURS

& Cie

Siège Social : 62, Boul. des Dames - MARSEILLE

La bonne vieille marque

à renommée méditerranéenne

8 Maisons de Vente :

MARSEILLE : 41, La Canebière
31, Rue Saint-Férréol
62, Rue de la République

ALGER : 16, Rue d'Isly
28, Rue Bab-Azoum
25, Rue de la Bouzaréah
29, Rue Mogador

ORAN : 10, Boulevard Clémenceau

INSTITUTS DE BEAUTÉ : 41, La Canebière, Marseille
16, Rue d'Isly - Alger
10, Bd Clémenceau - Oran

LES CAHIERS DU SUD
ET LA CRITIQUE

LES CAHIERS DU SUD, une des meilleures revues de ces dernières années, une des plus riches en talents et en idées...

EDMOND JALOUX
dans le *Journal de Genève.*

Une revue qui a sa doctrine littéraire, ses disciples et qui a révélé plus de poètes et d'écrivains étrangers que n'ont fait deux à trois de nos grandes revues réunies.

N. R. F.

Cette revue qui sert de porte-parole à une grande partie de la jeunesse littéraire Française et Belge.

FRANZ HELLENS
dans le *Soir* de Bruxelles.

LES CAHIERS DU SUD entrent dans leur vingt-neuvième année : belle carrière, qui fait d'une telle revue un des plus fermes témoignages sur notre temps.

On écrira un jour, le plus lointain possible, l'histoire des CAHIERS DU SUD, l'admirable revue qui depuis des années conserve son ardeur jeune et militante.

ARMAND GUIBERT
dans la *Tunisie Française Littéraire.*

Une revue qui a été dès ses premiers jours le lieu d'un monde de révélations.

YANETTE DELETANG-TARDIF.

Les évènements n'ont pas modifié cette revue qui poursuit son cycle bien particulier, comme avant la guerre : la meilleure preuve qu'elle était dans le vrai et qu'elle l'est maintenant plus encore.

MARC BARBEZAT
dans *Confluences.*

TRENTIEME
ANNÉE

Numéro N° 259

FORMES ET COULEURS

Revue d'Art et de Littérature

Paraît six fois par an à Lausanne (Suisse)
Ilustrée en noir et en couleurs.

FORMES ET COULEURS, en témoignage de communauté culturelle franco-suisse, consacre une bonne part de ses livraisons à la littérature et aux arts français d'aujourd'hui.

La tirage est limité. Année 1939 à 1941 épuisées.

⊙ ⊙ ⊙

DIRECTEUR : ANDRÉ HELD.

Rédacteur en Chef pour la France: Maurice NOËL.

⊙ ⊙ ⊙

N° 1. — 1943, consacré à LA MUSIQUE.

Au sommarie des 3 prochaines livraisons de 1943 :

N° 2. — LA SCULPTURE, *Dans la Grèce antique*, par Paul CLAUDEL; *Aristide Maillol à l'Acropole*, par Roger CLAUDE ; *Sculptures de peintres* (Degas, Renon, Gauguin, Modigliani, Matisse, Picasso), par Raymond COGNIAT; *Maîtres nouveaux de la sculpture française* : Gimond, Cornet, Belmondo, Martin ; *Le Rétable de l'Eglise des Cordeliers à Fribourg*, par F. BAUD ; *Sculpture en Suisse*, par Casimir REYMOND, Paul GENEUX, Daniel IHLY ; Gloses et Prétextes; Chroniques de Pierre BRISSON (*Jean Cocteau au Théâtre*), de J. de Laprade (*l'aquarelle* en 1943), de René Dumesnil (*Paris revient au ballet*).

N° 3. — LA MEDECINE. *Réflexions simples sur le corps*, par Paul VALÉRY, de *l'Académie Française* ; *De la formation médicale*, par Georges DUHAMEL, de *l'Académie Française* ; *Proust vu par les Médecins* avec des documents inédits : *Souvenirs, du Docteur* WICART et du Professeur G. ROUSSY; *Etudes*, par les Professeur H. MONDOR et R. DEBRÉ ; Exploration de mon Médecin, par Joë BOUSQUET; *Chroniques* d'André ROUSSEAUX (*Le Roman dans la tempête*), Roger LANNES (*La Vie Parisienne vue par les peintres*), R. DUMESNIL et H. PANASSIÉ (*La Musique*), etc...

N° 4. — LE LIVRE. Avec la collaboration de François MAURIAC et de Paul HAZARD, de l'Académie Française ; de DUNOYER, de SEGONZAC, de Jean FRELAUD, d'Hervé LESPINASSE, etc...

⊙ ⊙ ⊙

ABONNEMENTS. — On peut souscrire des abonnements d'un an (six numéros) à n'importe quelle date. Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Collections complètes 1942 disponibles : frs 240. — PRIX DE L'ABONNEMENT 1943 : Un an, 270 frs. — S'adresser : Maison du Livre Français, Service Formes et Couleurs, 18, rue de la Quarantaine, LYON. Notice sur demande.

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DES
ENTREPRISES CHAUFFOUR DUMEZ
BÉTON ARMÉ - TRAVAUX PUBLICS
Siège Social : 14, Rue Edmond-Rostand - MARSEILLE
Bureau à Paris : 5, Rue de Prony

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS
Société Anonyme au Capital de 4.500.000 Frs
Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)
SPÉCIALITÉ D'ACIER MOULÉ

Sté du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER
POUR PLANCHERS ET TOITURES
Béton de Ponce dans toutes ses applications
Références : Ponts et Chaussées Mm
Marine - Guerre - P.L.M.
Offices H. B. M., etc.
5, Rue des Abeilles - MARSEILLE - Tél. C. 67-87

THÉ
CEYLAN
RESTAURANT
SPÉCIALITÉS
2, Rue St-Saëns
Tél D: 84.13
MARSEILLE

L'ENTREPRISE MARITIME ET COMMERCIALE
78, Rue de la République - MARSEILLE
ACCONAGE — MANUTENTION
Téléphone : Colbert 30.38
68.55 - 68.54
Agences à ALGER - ORAN - BONE
MOSTAGANEM - PHILIPPEVILLE

A NOS ABONNÉS

Nous voulons, en cette fin d'année, remercier profondément, au nom des *Cahiers du Sud*, nos amis, abonnés et lecteurs, de leur fidélité si précieuse.

Nous sommes heureux de constater que leur nombre s'est accru dans des proportions notables et nous y voyons une forme particulière de la ferveur pour ce qui s'attache, en ces jours d'épreuve, à la culture et à l'esprit français.

Notre confiance doit répondre à cette ferveur. Elle est telle que, loin de céder à cette psychose de la misère qui fait agréer à bien des nôtres, sur toute l'échelle de la vie matérielle, la qualité moindre et les présentations plus pauvres, nous avons décidé, malgré tant de liens d'amitié, de renoncer à notre ancienne imprimerie, dont les prix n'étaient pas encore alignés sur les tarifs actuels, mais qui ne pouvait, avec un matériel insuffisant, servir à convenance les œuvres de pensée.

Nous avons eu recours à des presses mieux équipées, mais en revanche nous avons dû consentir de lourds sacrifices. Ce n'est pas tout. Nous avons fait l'impossible pour offrir dans l'abonnement de lourds Numéros spéciaux, très onéreux, qui, en librairie, s'avéraient un succès à tous points de vue. Nous comptons le faire cette année encore *et donner en prime à nos abonnés un ouvrage important.*

Nous espérons que ces dures exigences seront comprises de nos amis. Ils savent combien il est difficile de maintenir la qualité matérielle dans l'élévation continue du coût de la vie ; ils souscriront de même aux conditions nouvelles qui nous sont faites, ne voulant pas affaiblir par leur abstention une œuvre dont ils apprécient les premiers l'importance dans les temps crépusculaires où nous vivons.

L'abonnement aux *Cahiers du Sud* sera porté à 165 francs l'an, pour tous ceux qui voudront bien nous en adresser le montant à l'expiration du leur. Il sera augmenté de 10 francs pour frais de poste et de présentation si le montant n'en est pas réglé dans le courant du mois qui suivra l'expiration.

Nous nous excusons auprès de nos amis de devoir leur annoncer cette augmentation, mais ils ont trop le sentiment des nécessités présentes pour nous en tenir rigueur, malgré les efforts qui leur sont demandés tous les jours.

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames, 90

PARIS : Cie de Navigation Paquet - Agence Générale 43, Rue Lafayette

Les Editions Corrêa feront paraître au mois d'Octobre une série d'ouvrages qui méritent d'être mentionnés :

1° Romans : *Violences,* de Pierre Molaine ; *L'amour n'est pas l'affaire des hommes,* de Pierre-Jean Launay.

2° Essais : *Une anthologie de la poésie française,* en deux gros volumes, de C.-F. Ramuz, précédée d'une importante introduction du grand écrivain vaudois.

3° Livres d'Art : *L'art, cet incompris,* d'André Boll ; *Mozart,* de A. Schurig (traduit et adapté par J.-G. Prod'homme).

4° Livres de luxe à tirage limité : *De la patte à l'aile,* de Colette, avec des planches en couleurs de Chastel.

***

Les Editions du Méridien (directeur : Denys-Paul Bouloc) annoncent : des ouvrages de poésie en cours de publication avec : *Poème du Cante Jondo,* de Federico Garcia Lorca, traduit par Pierre Darmangeat ; *Le Cœur en ordre,* de Luc Decaunes ; *Héritage,* de Sadi de Gorter, avec un dessin de Delanglade ; *Le Siècle absent,* de Pierre Darmangeat ; *Sur les Fleuves de Babylone,* de Paul Lorenz (Prix de l'Académie Mallarmé 1943) ; *Chansons,* de Jacques Prévert, musique de Joseph Kozma.

— des nouvelles, des contes : *Le Périple d'Autun,* par Gérard Jarlot ; *Le Point,* par Jean-Jacques Beaumont, avec un dessin de Raymond Gid ; *La Clé des Réalités,* par Ilarie Voronca ; *Les Passants du Crépuscule,* par Denys-Paul Bouloc ; *La Mort au Bout,* par Jean Rousselot.

— dans la Collection « Parentés » (dirigée par André Dez) des études, des essais : *Humanités,* par Alain (introduction d'André Dez) ; *Péguy à vingt ans,* par Félicien Challaye ; *L'Art comme base et épanouissement de la morale,* par André Dez ; *Etudes de Théâtre,* par Maurice Savin.

FORMES ET COULEURS

Revue d'Art et de Littérature

Paraît six fois par an à Lausanne (Suisse).

◆ ◆ ◆

DIRECTEUR : André HELD.

Rédacteur en Chef pour la France : Maurice Noël.

◆ ◆ ◆

Illustré en noir et en couleurs.

Le N° **4** de 1943 est consacré aux *BEAUX-LIVRES :*

Le Nouveau Testament, par François Mauriac, de l'Académie Française ;

Sur une édition princeps de la Chartreuse de Parme, par Paul Hazard, de l'Académie Française ;

La Bibliothèque d'un Honnête Homme du XX^{me} *siècle,* par Jean Freteval.

LA GRAVURE DANS LE BEAU LIVRE DE DEMAIN :

Dunoyer de Segonzac illustre les « Géorgiques », par Jacques de Laprade ;

Jean Frelaut en tête-à-tête avec la nature, par Roger-Claude ;

Les « Phosphorescences » d'Herbert Lespinasse, commentées par Jules Supervielle ;

Panorama de l'année littéraire, par Emile Henriot ;

L'activité poétique, par Léon-Gabriel Gros ;

L'avenir du Cinéma, par Jean Prévost ;

L'Edition et le Livre de luxe en Suisse, par A.-J. Bataillard ;

Maurice Barraud, illustrateur, par François Fosca ;

Etc., etc...

◆ ◆ ◆

ABONNEMENTS. — On peut souscrire des abonnements d'un an (six numéros) à n'importe quelle date. Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Collections complètes 1942 disponibles : frs 240. — Années 1939 à 1941 épuisées. — PRIX DE L'ABONNEMENT pour 1943 : un an, frs 270. — S'adresser : Bureau de FORMES ET COULEURS, 5, rue Pizay, LYON. (Tél. : Burdeau 33-53). Notice sur demande.

FORMES ET COULEURS

Revue d'Art et de Littérature

Paraît six fois par an à Lausanne (Suisse).

◆ ◆ ◆

DIRECTEUR : ANDRÉ HELD.

Rédacteur en Chef pour la France : Maurice NOËL.

◆ ◆ ◆

Illustré en noir et en couleurs.

Le N° 4 de 1943 est consacré aux *BEAUX-LIVRES* :

Le Nouveau Testament, par François MAURIAC, de l'Académie Française ;

Sur une édition princeps de la Chartreuse de Parme, par Paul HAZARD, de l'Académie Française ;

La Bibliothèque d'un Honnête Homme du XX^{me} *siècle*, par Jean FRETEVAL.

LA GRAVURE DANS LE BEAU LIVRE DE DEMAIN :

Dunoyer de Segonzac illustre les « Géorgiques », par Jacques DE LAPRADE ;

Jean Frelaut en tête-à-tête avec la nature, par ROGER-CLAUDE ;

Les « Phosphorescences » d'Herbert Lespinasse, commentées par Jules SUPERVIELLE ;

Panorama de l'année littéraire, par Emile HENRIOT ;

L'activité poétique, par Léon-Gabriel GROS ;

L'avenir du Cinéma, par Jean PRÉVOST ;

L'Edition et le Livre de luxe en Suisse, par A.-J. BATAILLARD ;

Maurice Barraud, illustrateur, par François FOSCA ;

Etc., etc...

◆ ◆ ◆

ABONNEMENTS. — On peut souscrire des abonnements d'un an (six numéros) à n'importe quelle date. Nous assurons un service régulier de notre Revue aux abonnés français, par envoi postal recommandé. Collections complètes 1942 disponibles : frs 240. — Années 1939 à 1941 épuisées. — PRIX DE L'ABONNEMENT pour 1943 : un an, frs 270. — S'adresser : Bureau de FORMES ET COULEURS, 5, rue Pizay, LYON. (Tél. : Burdeau 33-53). Notice sur demande.

Le Gérant : César SARNETTE. Soc. Nouv. des Imp. Toulonnaises.